This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

84. a. 14.

QUELLE ÉTAIT

LA

RELIGION DE JÉSUS?

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS
13, RUE CUJAS. — 6070.

QUELLE ÉTAIT
LA
RELIGION DE JÉSUS?

SEPT DISCOURS

PRONONCÉS EN 1872 ET 1873

DANS LA SALLE SAINT-ANDRÉ

PAR

ATH. COQUEREL FILS

I. JÉSUS ET LA FRATERNITÉ UNIVERSELLE.
II. JÉSUS ET LA TRADITION.
III. JÉSUS ET LES CLÉRICAUX DE TOUS LES CULTES
IV JÉSUS ET LE MYSTICISME.
V. JÉSUS ET LE DOGMATISME.
VI. JÉSUS ET LE MIRACLE.
VII. LE RÈGNE DE DIEU S'APPROCHE.

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1873

84. a. 14.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

JÉSUS

ET

LA FRATERNITÉ UNIVERSELLE

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS
13, RUE CUJAS. — 1872.

QUELLE ÉTAIT
LA
RELIGION DE JÉSUS?

—

PREMIER DISCOURS

PRONONCÉ LE 27 OCTOBRE 1872
DANS LA SALLE SAINT-ANDRÉ

—

JÉSUS
ET
LA FRATERNITÉ UNIVERSELLE

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1872

JÉSUS

ET

LA FRATERNITÉ UNIVERSELLE

> Vous avez appris qu'il a été dit : *Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi.* Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous deveniez fils de votre Père qui est aux cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et fait tomber ses pluies sur les justes et sur les injustes.
>
> (MATTH. V, 43-45).

J'entreprends en ce moment devant vous une tâche délicate, grave, de quelque étendue, un peu étrangère peut-être aux habitudes de la prédication et du culte établis parmi nous. Ce qui m'y

oblige c'est une considération, ou, pour parler plus exactement, un fait aussi regrettable qu'évident. Il est incontestable qu'aujourd'hui, en tout pays et dans toutes les Eglises, la plus grande partie des populations, et, en particulier, la très-grande majorité des hommes s'éloignent de plus en plus du culte et se montrent tout au moins indifférentes et très-souvent hostiles à la religion. D'un côté les philosophes (et qui ne se croit plus ou moins philosophe de nos jours ?), de l'autre les ouvriers en masse manifestent une répulsion marquée pour les exercices et les enseignements religieux. C'est là une réalité : on peut, on doit la déplorer, mais il n'est ni digne, ni utile, ni possible de la nier.

On doit le reconnaître d'ailleurs, parmi les plaintes amères et les violentes accusations qu'élèvent de nos jours contre les Eglises soit les hommes de tra-

vail manuel, soit les hommes d'étude, il s'en faut de beaucoup que tout soit injuste et mal fondé. Cette faculté innée de l'âme humaine, qu'on appelle le sentiment religieux, peut, comme toute autre, se développer sainement ou d'une façon irrégulière, morbide. Comme toutes les forces de notre âme, comme tous les membres de notre corps, le sens religieux a ses maladies qui lui sont particulières et qui, dans des circonstances données, ne manquent jamais de reparaître. De là résulte que dans l'histoire, à intervalles plus ou moins longs, au milieu de contrées et de civilisations très-différentes, et dans des religions ennemies les unes des autres, ou opposées à bien des égards, les mêmes désordres se sont produits et ont donné lieu aux mêmes plaintes et aux mêmes accusations également méritées. De là les esprits superficiels et prévenus se hâtent

de conclure que la religion est un mal et que toutes les Eglises sont également dans le faux. Ainsi on ne manque pas d'élever contre le christianisme, contre Jésus-Christ, toute une série d'objections qui souvent sont justes en elles-mêmes, mais s'appliquent si peu à lui, que lui-même les adressait le premier à la religion établie dans le pays et à ses prêtres. Relisez l'Evangile et vous verrez à chaque page que jamais personne n'a censuré de plus haut, avec plus de vigueur et d'éclat que Jésus-Christ l'hypocrisie, l'exclusivisme et l'orgueil spirituel, les abus de la tradition et de la lettre, la théocratie et le cléricalisme, le fanatisme et le formalisme, l'esprit ascétique et monacal, les rêveries mystiques, la sécheresse et la minutie des dogmes, le goût des miracles enfin. Si, malgré ses anathèmes, ses disciples sont retombés dans les vices

qu'il a condamnés, c'est sur eux, non sur lui, qu'il en faut faire tomber le blâme. Toutes ces choses lui faisaient horreur, il les a condamnées, réprouvées, réformées; toute sa doctrine leur est absolument contraire; c'est contre elles que son enseignement est perpétuellement dirigé. Les lui attribuer à un degré quelconque c'est commettre la plus grossière injustice, la méprise la plus énorme. On ne le sait pas assez parmi nous, et c'est pourquoi je viens examiner avec vous cette grande question : *quelle était la religion de Jésus*, celle qu'il a enseignée et professée, celle qu'il a fondée et voulu fonder, celle dont il vivait? Peut-être, en poursuivant cette étude en pleine liberté, sans tenir compte ni des préjugés vulgaires ni des exigences officielles, arriverons-nous à reconnaître que les justes objections de l'ouvrier et du penseur modernes s'ap-

pliquent directement, non à la religion de Jésus, mais à celles qu'il n'a cessé de combattre; qu'il a eu précisément en vue de réformer et de corriger; et qu'on a fait de sa religion à bien des égards exactement le contraire de ce qu'il a voulu qu'elle fût. Intolérance et fanatisme de la tradition et de la lettre, cérémonialisme et cléricalisme, dogmatisme et mysticisme, passion pour les miracles, c'est ce qu'on lui attribue et c'est ce qu'il a prohibé et flétri. Je commencerai aujourd'hui par faire justice de cette idée impie : hors de l'Eglise point de salut, que tant de sectes reprennent à leur compte et qui est l'antichristianisme par excellence.

Jésus a d'autant plus le droit d'être entendu que sa sainte franchise, sa hardiesse sublime ont été punies de mort; on peut dire avec pleine raison qu'il a donné sa vie et qu'il est mort sur la

croix pour purifier la religion des abus et des vices qui après lui se sont introduits dans sa propre Eglise et trop souvent y règnent encore.

Les combattre c'est suivre son exemple et son précepte. Rétablir ce qu'il a fondé c'est lui rendre le plus reconnaissant et le plus pieux hommage. Elever nos âmes à la hauteur où il a voulu les porter, c'est rendre à notre patrie le plus signalé des services, et le plus nécessaire aujourd'hui ; c'est nous édifier nous- mêmes dans le sens le plus chrétien du mot.

I

Une question préliminaire doit être résolue avant tout. Est-il possible, de nos jours, si longtemps après Jésus-Christ, de distinguer nettement et avec une suffisante certitude sa propre pensée de celles des Eglises, des théologies qui se sont prévalues de son nom, de celles même des apôtres ou des évangélistes, qui, quelles que fussent leur fidélité et la droiture de leurs intentions, lui sont manifestement trop inférieurs pour qu'on ait le droit d'égaler leur parole à la

sienne? Ce point est important à élucider et je ne veux en rien dissimuler les difficultés qu'il présente. Voici l'état de la question, impartialement constaté.

Jésus n'a rien écrit et tout ce que nous savons de lui n'arrive jusqu'à nous que par des tiers qui, tous, j'en conviens, sont très-loin de l'égaler.

Il faut reconnaître aussi que le grec, qui est la langue du Nouveau Testament, n'était pas celle de Jésus : il a parlé et enseigné en araméen, c'est-à-dire dans le dialecte hébreu en usage autour de lui. Tous les discours, toutes les maximes qu'il a prononcés ont donc été traduits de l'araméen en grec avant de passer dans les pages de nos Evangiles. Il faut reconnaître également qu'il y a toujours des variantes dans ceux des enseignements du Maître qui sont rapportés par deux des écrivains du Nouveau Testament ou par un plus

grand nombre, même dans le sermon sur la montagne, même dans l'oraison dominicale, et il serait inexact de prétendre que ces variantes aient toujours peu d'intérêt ou d'importance. Ce qui est plus nécessaire encore à signaler, c'est qu'il existe entre les écrivains sacrés eux-mêmes de notables diversités. Il est arrivé après Jésus ce qui arrive nécessairement après un maître éminent qui a produit une impression profonde et vive sur des disciples inégaux et divers : il est arrivé que des esprits sérieux et sincères mais différemment doués ont compris et reproduit sa doctrine chacun à sa manière. Tous ceux qui ont étudié la Grèce savent combien Socrate a été différemment représenté par ses illustres disciples, Platon et Xénophon, et combien Aristote à son tour a différé de l'un et de l'autre. De nos jours encore, tel philosophe adversaire du

christianisme est mort en laissant après lui deux écoles non-seulement diverses, mais ennemies, dont chacune croit reproduire le plus dignement et le plus exactement possible l'enseignement primitif de leur commun fondateur. Parmi les disciples de Jésus, la variété est assurément beaucoup moindre que dans l'exemple contemporain auquel je viens de faire allusion. Cependant je m'empresse de reconnaître que, dès le principe, les grands théologiens chrétiens ont imprimé, sans le savoir ni le vouloir, leur propre cachet à la doctrine du Christ. Si je compare la parole directe de Jésus à la lumière du jour, celle d'un saint Paul ou d'un saint Jean me rappelle les splendides vitraux de quelque cathédrale gothique ou byzantine qui répandent sur tous les objets des couleurs brillantes et belles, mais parfaitement distinctes de celle de la nature.

Jésus nous est connu par cinq écrivains : Saint Paul d'abord, le plus ancien mais le plus dogmatique ; saint Matthieu et saint Marc, les moins colorés, les plus naïfs et très-certainement les plus exacts dans les paroles qu'ils rapportent de leur maître ; saint Luc, qui diffère peu des deux précédents, mais qui était un homme lettré, studieux, partisan des doctrines spéciales de saint Paul et, par suite, moins naïvement impartial que les deux premiers évangélistes ; enfin, le quatrième et dernier Evangile est un traité théologique parfaitement distinct de tous les précédents, non-seulement par un genre de mysticisme et d'émotion qui lui est propre, mais par l'intention évidente et incontestable de revendiquer pour Jésus et de lui appliquer ce qu'avaient de plus pur les hautes spéculations de la philosophie orientale. En résumé, tout cet ensemble de documents

nous donne sur Jésus des notions bien plus abondantes et précises que ne pourrait le faire un récit unique, quel qu'il fût. Il n'est nullement impossible en les comparant et en les complétant l'un par l'autre d'arriver à une connaissance simple et claire de l'enseignement personnel du Christ. Et pour cela, il suffit de suivre fidèlement les quelques règles très-élémentaires que je vais indiquer en deux mots.

Aucun doute, aucune difficulté quand nos cinq documents sont d'accord.

Quand ils diffèrent, préférer ceux qui sont les plus étrangers aux éléments dogmatiques et mystiques postérieurs, c'est-à-dire préférer saint Matthieu et saint Marc à saint Paul et à saint Jean, et même, quoique dans une moindre mesure, à saint Luc.

Laisser absolument à l'écart, dans l'étude qui nous occupe, toute parole de

directe, réfléchie et déclarée avec les vices religieux de l'époque, mais il ne s'en dissimulait nullement l'intensité et la portée; il prévit dès l'entrée avec quel acharnement fanatique les passions religieuses se révolteraient contre lui et poursuivraient ses disciples. On a imaginé de notre temps que sous les cieux paisibles et resplendissants d'un printemps de Galilée, sur les bords riants et délicieux du lac de Tibériade, le jeune et ravissant prophète n'avait parlé d'abord que de joie et avait entraîné après lui ses auditeurs dans un courant d'aimables illusions qui plus tard se dissipèrent pour faire place à une vue sombre et tragique du monde et de l'avenir. Il n'en est rien. Dans ce discours grandiose que renferment les chapitres V, VI et VII de saint Matthieu et qui est le monument incontestablement authentique du christianisme primitif de Jésus en Galilée, une guerre

terrible est annoncée, une lutte mortelle est formellement prédite. Rien n'est plus radieux et plus grand, plus majestueux et plus touchant que ce début et cependant rien n'est plus explicite comme annonce de danger, de calomnie et de persécution. Jésus commence en s'appropriant une forme aimée du langage religieux des Hébreux et fréquemment employée dans les psaumes que tous savaient par cœur; il salue comme bienheureux, il proclame ses disciples, il adopte comme ses favoris, il reconnaît comme siens, non pas ceux que le monde admire et envie, les grands et les riches, les belliqueux et les habiles, mais ceux dont les sentiments, les aspirations, les douleurs morales sont en harmonie avec leur destinée éternelle et le plan de Dieu.

« Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.

« Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre.

« Heureux les affligés, car ils seront consolés.

« Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés.

« Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

« Heureux les pacifiques, car ils seront appelés fils de Dieu.

« Heureux ceux qu'on persécute à cause de la justice, car le royaume des cieux est à eux.

« Vous serez heureux lorsque les hommes vous outrageront et vous persécuteront et diront toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, car votre récompense sera grande dans les cieux. C'est ainsi qu'on a persécuté

les prophètes qui ont vécu avant vous. »

Jésus rappelle expressément que la calomnie et la persécution n'ont jamais manqué aux véritables hommes de Dieu, aux organes du progrès et de la vérité. Bien loin de laisser espérer à ses disciples des succès faciles, Jésus les prévient, dès le premier mot, des douleurs et des terreurs qui les attendent. Après avoir pris ainsi majestueusement, par l'autorité et par l'amour, possession des âmes auxquelles il vient se donner et qu'il reconnaît mûres pour son Evangile, après leur avoir fait sentir la pleine responsabilité qui leur incombe parce qu'ils sont en avant des autres hommes, parce qu'ils sont *le sel de la terre* et *la lumière du monde*, Jésus pose d'une main ferme les bases immuables de sa doctrine; il établit le thème de tout son discours et de ceux qui suivront jusqu'à sa fin, et ce thème, le voici : « Je vous

déclare que si votre justice ne surpasse de beaucoup celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Trois idées essentielles sont ici proclamées. Le but que Jésus propose à son auditeur, c'est son entrée dans le royaume des cieux. Mais vous tomberiez dans une grave méprise si par ce mot vous entendiez le ciel et la vie future. Ce que Jésus appelle indifféremment royaume de Dieu ou du ciel, c'est ce que nous appelons beaucoup moins exactement de nos jours sa religion et son Eglise, son œuvre dans l'histoire, son influence sur l'humanité. Ce qu'il veut, c'est que Dieu règne, que Dieu soit servi, obéi, aimé, que les consciences et les cœurs soient pleins de lui. Et en cela se résume pour Jésus toute religion et toute théologie, toute morale et toute science sociale (il ne me sera pas

difficile de vous le démontrer plus tard).

Comment entre-t-on dans le royaume des cieux ou dans la religion de Jésus? Par la Justice, et ce mot en hébreu signifie : l'ensemble de toutes les vertus, la moralité, la sainteté dans toute leur étendue et leur élévation. Ce que les chrétiens ont appelé un saint, les juifs le nommaient un juste. Mais la sainteté que Jésus exige, celle qui selon lui fait le chrétien, n'est nullement celle qu'enseignaient et professaient les pharisiens ou les scribes d'Israël et dont ils étaient fiers. Jésus enseigne donc une moralité nouvelle et supérieure, et c'est à bon droit que nous le considérons comme condamnant, comme déclarant insuffisante et trompeuse la sainteté prétendue, officielle, dont se contentaient et se paraient les fanatiques ou les formalistes d'Israël.

C'est ce qu'il va leur montrer dans

toute la suite de son discours. Entre eux et lui l'opposition s'annonce en ces termes profondément choquants pour l'orgueil héréditaire des juifs et leur orthodoxie traditionnelle : *Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens... Mais moi je vous dis...* Il vous est difficile, mes frères, en France, au dix-neuvième siècle, après que la face des choses a été renouvelée si souvent et de tant de manières, après la Renaissance, la Réforme et la Révolution, il vous est difficile de vous représenter combien ce début devait paraître inouï, audacieux, révolutionnaire, à ceux qui l'entendirent pour la première fois : *Il a été dit aux anciens!...* Mais ces anciens, c'étaient leurs pères, les patriarches, les augustes chefs de leur race et de l'humanité, c'étaient Abraham, Israël et Jacob, c'étaient Moïse et David et tous les prophètes, et ce qui leur avait été dit, c'est

Dieu même qui le leur avait fait entendre. Jésus entrait donc d'emblée en opposition, en révolte contre ce que ses ignorants auditeurs croyaient être l'infaillibilité de Dieu même. Il continue, et comme un refrain terrible, comme un tocsin qui ébranle et soulève, retentit de parole en parole, de commandement en commandement, dans le sermon de la Montagne, cette formule, perpétuelle réfutation ou plutôt ample extension de la loi juive, jusqu'à ce qu'enfin on arrive à ce mot décisif : « Vous avez appris qu'il a été dit : *Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi.* Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous deveniez fils de votre Père qui est aux cieux; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et fait pleuvoir sur les justes et les injustes. »

III

Tout ici est caractéristique de Jésus. Le point de départ : La rupture avec la loi juive, non comme fausse, mais comme moralement trop basse, comme insuffisante et dépassée. La méthode : Dieu observé dans la nature ; les lois paternelles par lesquelles il gouverne l'univers appliquées dans leur largeur et leur sérénité à la vie pratique. Le sentiment général, enfin, qui est l'amour : l'amour sans réserve, l'amour sans exception,

l'amour du Père pour ses enfants même indignes, l'amour que Jésus, le saint et le juste, témoignait aux pécheurs et aux gens de mauvaise vie, scandalisant sans scrupule et sans honte la prétendue sainteté des pharisiens; l'amour que doivent les chrétiens non pas seulement à ceux qui pensent comme eux ou qui suivent la même loi, mais à tous les enfants du même Père. Ici est la grande nouveauté, l'impardonnable hérésie, la suprême condamnation de tout orgueil; orgueil de race, orgueil de culte, orgueil de dogme, orgueil de sainteté dédaigneuse. Ici est le grand scandale pour les orthodoxes de toutes les Eglises et les pharisiens de toutes les religions; ici est la proclamation de la fraternité universelle et de l'universelle tolérance, le renversement de toutes les barrières, la fin de tous les priviléges, la mise en commun de toutes les prérogatives, l'a-

néantissement de tous les monopoles.

Or, qu'était-ce, je vous prie, que le judaïsme, sinon le monopole par excellence, le Dieu de tous confisqué par une race, sinon cette énorme contradiction, longtemps inaperçue, mais qui de jour en jour devenait plus flagrante : un seul Dieu pour tous les hommes, et un seul peuple pour le Dieu de tous? Le trait dominant, caractéristique, définitif, l'essence du judaïsme, c'était l'exclusivisme, le monopole. Le trait dominant, caractéristique, définitif, l'essence du christianisme, c'est la condamnation de l'exclusivisme, c'est l'amour de tous, à l'exemple de Dieu dont le soleil brille et dont la pluie tombe indifféremment pour tous ses fils.

A cet égard, mes frères, je pourrais citer longuement devant vous tous les témoins du christianisme naissant : saint Paul, saint Jean, saint Luc,

comme saint Marc et saint Matthieu. L'unanimité est complète. J'aime mieux ne citer que Jésus seul. Selon ses trois plus anciens historiens, il termine et couronne toute son œuvre par l'ordre positif d'annoncer la bonne nouvelle du règne de Dieu *à toutes les nations* selon le premier, ou, comme il est dit plus éloquemment encore par le deuxième, *à toute créature*, ou, comme parle le troisième, *jusqu'aux extrémités de la terre*. Voilà le privilége de race pour jamais effacé : toute créature humaine vaut un Israélite; toute créature est un enfant de Dieu.

Une seule haine dans l'Orient ajoute une plus cruelle amertume à la haine des races, c'est celle des hérésies; plus que l'idolâtre impur, le vrai juif exécrait le Samaritain, non pas quoique ce dernier connût le vrai Dieu, mais parce qu'il le connaissait et l'a-

dorait à sa manière. Moins corrects dans leur doctrine, les Samaritains étaient aussi moins exclusifs : c'est pourquoi Jésus n'a jamais manqué une occasion de les relever devant les juifs leurs ennemis et à leurs dépens; tout en déclarant lui-même les Israélites mieux informés des choses de Dieu et mieux fondés dans leurs prétentions, il montrait sans cesse les Samaritains plus nobles et meilleurs; dans la plus sublime peut-être de toutes ses paraboles, il oppose à un prêtre sans pitié, à un lévite sans cœur, le bon Samaritain comme modèle accompli de la charité intrépide, délicate, infiniment attentive, qui fait qu'on n'oublie rien, excepté soi-même. Voilà donc l'orthodoxie sèche et dure sacrifiée à l'erreur elle-même, plus que compensée par la charité.

Au sein de l'orthodoxie juive, des tribunaux possédaient les droits et exer-

çaient les devoirs d'inquisiteurs de la foi. Les chefs de chaque synagogue avaient le pouvoir d'en exclure, ou, ce qui était une moindre pénalité, de faire battre de verges ceux qui s'écartaient du droit chemin. De plus, le sanhédrin avait droit de vie et de mort et en usait sans miséricorde contre les blasphémateurs, c'est-à-dire ceux qui parlaient de Dieu comme Jésus, comme Etienne, autrement que ne le voulait l'orthodoxie israélite. Jésus, dans ses admirables paraboles sur le royaume des cieux, interdit à ses disciples de la façon la plus expresse l'intolérance qui prétend distinguer les bons des mauvais et qui tente d'épurer l'Eglise. C'est le but essentiel de deux de ses paraboles les plus claires : dans la première, il compare le royaume de Dieu à un grand filet qu'on jette à la mer et qui ramasse des poissons de toute espèce, parmi lesquels, lorsqu'on

les a tirés sur le rivage, on choisit ce qu'il y a de bon, tandis qu'on rejette ce qui est mauvais; et il renvoie solennellement ce triage, non pas aux assises des chefs d'une synagogue ou des membres d'un sanhédrin, non pas aux canons d'un concile ou aux sessions d'un synode, mais à la consommation des siècles. Dans une autre plus explicite encore, Jésus représente le royaume des cieux sous l'image d'un champ où le bon grain et l'ivraie ont été semés; le maître du champ défend à ses serviteurs d'essayer de cueillir l'ivraie, de peur qu'ils n'arrachent en même temps le blé : « Laissez-les croître ensemble, dit-il, jusqu'à la moisson, » et la moisson c'est encore la fin du monde.

De là résulte que quiconque, catholique, protestant ou grec, essaye par un moyen quel qu'il soit de séparer les vrais croyants de ceux qui ne le sont point,

est en rébellion ouverte contre le fondateur même de l'Eglise, et fait un acte judaïque et anti-chrétien. Voilà toutes les orthodoxies réduites, de par Jésus-Christ lui-même, à être modestes et tolérantes; voilà leur orgueil et leur égoïsme proscrits et réprouvés; voilà le droit d'exclure aboli.

Enfin, ce qui complète et dépasse tout le reste, ce que nous n'imaginerions point, si nous ne le lisions dans les paroles mêmes de saint Luc, ce même Jésus, inflexible contre les prétentions autoritaires des Eglises, accorde la plus extrême largeur à l'indépendance de la conscience individuelle. S'il ne permet point aux Eglises d'opérer des schismes dans leur sein, il permet pleinement à leurs membres de se séparer d'elles... que dis-je? et de lui-même! Il le souffrit de son vivant, et quand les apôtres lui dénoncèrent un homme, le premier

schismatique, qui en son nom chassait les démons, sans vouloir se joindre à ses disciples et le suivre, Jésus protégea contre leur zèle cet excès d'indépendance, accepta l'incomplet hommage de cet étrange séparatiste, et répondit : « Ne l'en empêchez point. Car celui qui n'est pas contre nous est pour nous. » Ainsi, nul n'a le droit de m'exclure, excepté moi-même. Voilà le droit au schisme reconnu par le Christ lui-même quand c'était de sa propre personne qu'on préférait s'éloigner ; voilà la liberté des consciences et des actes religieux atteignant, dès le premier jour, sous l'œil, avec la sanction et par la volonté du maître, ses limites les plus extrêmes.

Mais, au fond, rien de tout ceci n'a le droit de nous surprendre, rien n'est plus logiquement lié aux prémisses, rien n'est plus conséquent, car il est évident que notre Père céleste fait briller son

soleil et répand ses pluies aussi bien sur les mécréants que sur les plus orthodoxes, sur les disciples groupés autour du Maître que sur ceux qui le servent de loin; et nous devons aimer ceux qui nous maudissent, nous devons prier pour ceux qui nous persécutent, quelles que soient leurs erreurs et leurs fautes, parce qu'ils sont avec nous les fils du même Dieu.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que cette fraternité telle que Jésus la conçoit, ne ressemble en rien à la pitié dédaigneuse, à la condescendance pharisaïque de ceux qui prétendraient chasser leurs frères en les bénissant et les persécuteraient en priant Dieu pour eux.

Un mot encore avant de finir. J'entends souvent de nos jours attaquer ou défendre tel ou tel système religieux

sous le nom de religion positive. De part et d'autre j'entends faire de ce terme le plus étrange abus. Les uns ne veulent pas de religion positive et déclarent n'admettre qu'une religion intérieure, personnelle, qui a son siége dans la conscience et dans le cœur de chacun. D'autres, au contraire, soutiennent que la religion n'est rien si elle n'est pas positive, c'est-à-dire officielle, autoritaire, entourée de tout l'éclat des siècles accumulés, des formes consacrées et des pompes publiques. Il semble, à les entendre, que la religion la plus positive soit la plus surchargée de rites, d'observances et de légendes. Disciples de Jésus-Christ! je vous déclare qu'il a cru, qu'il a voulu fonder une religion essentiellement positive; mais que ce qui est positif pour lui (j'espère vous le démontrer dans nos prochains entretiens), ce n'est ni la théocratie, ni la tra-

dition, ni la lettre, ni le dogme, ni le cérémonialisme, ni le mysticisme, mais essentiellement et uniquement le règne de Dieu dans les âmes, c'est-à-dire d'un côté l'amour de Dieu et l'obéissance au devoir qui est sa volonté, et d'un autre côté, par une conséquence légitime et indispensable, l'amour et le service des hommes qui tous sont nos frères, parce que tous ils sont ses fils. C'est là la religion véritablement positive, pratique et vivante, celle qui régénère les individus, maintient les familles et sauve les nations.

On a coutume de se plaindre, et à bon droit, des rivalités qui existent entre les Eglises, de leurs jalousies et de leurs envahissements réciproques, des calomnies et des persécutions que trop souvent elles se permettent; mais ce dont il faut se plaindre, c'est qu'elles rivalisent dans un mauvais et petit

esprit. Ce n'est pas qu'elles rivalisent trop, c'est qu'elles rivalisent mal. Je voudrais qu'il y eût entre elles infiniment plus de concurrence et de sainte jalousie, et que l'objet en fût non la domination ou l'éclat, non le nombre ou la richesse, mais le règne de Dieu mis en pratique, le service de notre Père et le service de nos frères; je voudrais qu'il y eût entre elles une rivalité incessante et passionnée à qui serait la plus véritablement chrétienne, c'est-à-dire plus véritablement moralisatrice et plus large que toutes les autres. Tant que l'orgueil sectaire ou le despotisme clérical n'auront pas su élever entre leur Eglise et les autres une barrière assez haute pour intercepter le soleil et la pluie, tant que le Père commun enverra l'eau du ciel qui féconde la terre et le feu du ciel qui mûrit la moisson, aussi bien dans le champ hérétique ou

hétérodoxe que dans le champ orthodoxe ou catholique; tant que le sol le plus fertile sera le plus consciencieusement et le plus laborieusement cultivé, et cela indépendamment de toute divergence ou de toute unanimité dogmatique, Jésus aura raison contre son Eglise, quelque nom fastueux qu'elle se donne, quelque haute prétention qu'elle étale : vous ne pouvez devenir un fils de Dieu par aucun brevet dogmatique ou mystique, mais uniquement en vous efforçant d'aimer comme Dieu aime et de faire, comme votre Père, du bien à tous ses enfants. La loi positive demeure celle du dévouement et du progrès : améliorez-vous et dévouez-vous! voilà l'essentiel, et le frère de Jésus-Christ, saint Jacques, a dit vrai, lorsque dans son épître il a déclaré, ce qu'il avait appris de source et de première main : que « le service, où la religion pure et sans tache

devant Dieu notre Père, consiste à visiter dans leurs afflictions les orphelins et les veuves et à se préserver des souillures du monde. »

Paris.—Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. 1872.

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

PUBLICATIONS

DE M. ATHANASE COQUEREL FILS

CONFÉRENCES PATRIOTIQUES

La Guerre (au théâtre du Prince-Impérial). Br. in-8. 1869.

Le Rachat de la France. (Cirque des Champs-Elysées.) Br. in-4. 1872.

Libres paroles d'un assiégé. 1 vol. in-12. 1871.

ÉTUDES HISTORIQUES

Jean Calas et sa famille. 2e édit. 1 vol. in-8. 1869.

Vie et Mort de Wolfgang Schuch. Br. in-8 1854.

La Saint-Barthélemy. Strasbourg. Br. in-8. 1859.

Précis de l'histoire de l'Eglise réformée de Paris (1512-1594). Strasbourg. 1 vol. in-8. 1862.

Les Forçats pour la foi. 1 vol. in-12. 1866.

Des Premières transformations historiques du Christianisme. 1 vol. in-12. 1869.

Histoire du Credo. 1 vol. in-12. 1868.

BEAUX-ARTS

Des Beaux-Arts en Italie au point de vue religieux. 1 vol. in-12. 1857.

Rembrandt et l'Individualisme dans l'art. 1 vol. in-18. 1869.

Henry Regnault. — Son œuvre. Conférence. Br. in-4. 1872.

ÉCRITS DIVERS

Libres Etudes. 1 vol. in-8. 1868.
Topographie de Jérusalem au temps de Jésus-Christ. Strasbourg. Br. in-8. 1843.
Affirmation chrétienne. Br. in-12. 1854.
Le Catholicisme et le Protestantisme considérés dans leur origine, etc. Br. in-8. 1864.
La Conscience et la Foi. 1 vol. in-12. 1867.
Pourquoi la France n'est pas protestante. 2e édit. Br. in-8. 1866.
De l'Education des filles. Réponse à Mgr Dupanloup. Br. in-8. 1868.

SERMONS

Sermons et homélies. 2 vol. in-12. 1855-1858.
Trois sermons prêchés à Nîmes. Br. in-12. 1862.
La tradition protestante. Br. in-12. 1858.
La Solidarité chrétienne (pour les ouvriers cotonniers). Br. in-12. 1863.
Sermon d'adieu. 5e édit. Br. in-8. 1864.
Profession de foi chrétienne. Br. in-8. 1864.
Les choses anciennes et nouvelles. Br. in-8. 1864.
L'égoïsme devant la croix. Br. in-8. 1864.
Le bon Samaritain. Br. in-8. 1864.
La Science et la Religion. Br. in-8. 1864.
Les deux méthodes. Strasbourg. Br. in-8. 1864.
La Charité sans peur. Br. in-8. 1866.
Evangile et liberté. Br. in-8. 1868.
La Suisse et la France. Br. in-8. 1868.
La seule chose nécessaire. Br. in-12. 1869.
Au Dieu unique. Br. in-8. 1869.
Discours d'inauguration de la salle Saint-André. Br. in-8. 1870.
Le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Br. in-8. 1870.

JESUS ET LA TRADITION

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS
13, RUE CUJAS. — 1872.

QUELLE ÉTAIT
LA
RELIGION DE JÉSUS?

—

DEUXIÈME DISCOURS

PRONONCÉ LE 24 NOVEMBRE 1872

DANS LA SALLE SAINT-ANDRÉ

PAR

ATH. COQUEREL FILS

—

JÉSUS ET LA TRADITION

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1872

JÉSUS ET LA TRADITION

Des scribes et des pharisiens de Jérusalem vinrent trouver Jésus et lui dirent : Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens, en prenant leurs repas sans se laver les mains? Jésus leur répondit : Et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu par votre tradition? Dieu a donné ce commandement : *Honore ton père et ta mère, et que celui qui aura maudit père ou mère soit puni de mort.* Mais vous, vous dites : Celui qui aura dit à son père ou à sa mère : Tout ce que j'aurais pu te donner pour t'assister a été offert à Dieu, sera dispensé d'honorer son père ou sa mère. Ainsi vous anéantissez la loi de Dieu par votre tradition. Hypocrites! Esaïe a bien prophétisé, quand il a dit de vous : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Le culte qu'ils me rendent est vain; car les préceptes qu'ils donnent ne sont que des commandements d'hommes.* Puis ayant appelé la foule, il lui dit : Ecoutez et comprenez : Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme; ce qui sort de sa bouche, voilà ce qui le souille.

Alors les disciples s'avancèrent et lui dirent : Sais-tu que les pharisiens qui ont entendu cette parole en ont été scandalisés? Jésus leur répondit : Toute plante que n'a point plantée mon Père céleste sera arrachée. Laissez-les; ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. Quand un aveugle en conduit un autre, ils tombent tous deux dans le fossé. Pierre prenant la parole lui dit : Explique-nous cette parabole. Jésus répondit : Vous aussi, êtes-vous encore sans intelligence? Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche, passe dans le ventre, puis en est expulsé dans les lieux secrets, mais que ce qui sort de la bouche, vient du cœur? C'est là ce qui souille l'homme. Car du cœur viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les impudicités, les vols, les calomnies, les blasphèmes. Ce sont ces choses-là qui souillent l'homme, tandis qu'il n'est point souillé pour avoir mangé avec des mains non lavées.

MATTHIEU XV, 1-21.

Depuis six mille ans, selon la théologie officielle, depuis cent cinquante ou deux cent mille, selon la science moderne,

l'humanité pense, travaille, se développe elle-même et s'assujettit la nature. Il y aurait puérilité ou démence, et en tous cas impossibilité, à faire table rase de tous les progrès accomplis, à nier l'expérience, à prétendre recommencer tout ce qui a été fait par nos prédécesseurs et à traiter l'humanité comme si elle venait de naître.

Mais ce serait une autre puérilité non moins déraisonnable, une démence non moins dangereuse, c'est une autre impossibilité que d'exagérer le respect dû au passé, au point de nier le progrès ou de l'empêcher de s'accomplir. S'il est absolument faux que la génération actuelle soit la première et le point de départ de l'histoire, il est exactement aussi absurde de rêver qu'elle soit la dernière, la perfection réalisée, et de prétendre que le but soit atteint. Nous vivons, non pas au commencement ou à

la fin des choses, mais au milieu; nous sommes une armée en marche. C'est le vice radical du plus vieux et du plus vaste empire qui existe de croire que tout a été dit et fait par les ancêtres.

La vérité est un fleuve de lumière et de vie : s'il entraîne dans ses eaux vives des impuretés, elles passent, il les emporte; une tradition orthodoxe ou officielle, autoritaire, imposée d'office, est un fleuve immobilisé, gelé : toute impureté qui le souille y demeure et s'y perpétue; plus de navigation possible, plus de mouvement, un temps d'arrêt, le froid qui paralyse et qui tue, la mort.

Jésus a tenu grand compte de cette loi de la nature humaine, il l'a exprimée à sa manière, dans son langage et celui de ses contemporains lorsqu'il a comparé tout *docteur bien instruit* dans les choses du *règne de Dieu à un père de famille qui tire de son trésor*, *selon le*

besoin du moment, des choses anciennes et des choses nouvelles. Il nous faut des choses anciennes, car la Vérité n'est pas née avec nous, elle n'est pas d'aujourd'hui, elle est éternelle comme Dieu dans le passé aussi bien que dans l'avenir et Jésus n'a pas manqué de s'appuyer constamment et de fonder son édifice sur la base inébranlable des vérités acquises et démontrées, des certitudes reconnues par l'expérience des siècles; jamais il n'a fait table rase du passé. Mais il nous faut aussi des choses nouvelles, car la Vérité ne ressemble pas plus à un vieillard épuisé qu'à un enfant nouveau-né; car la vie a ses nécessités actuelles qui ne sont pas toutes ni toujours celles du passé; car la conscience humaine n'appartient pas au passé seulement, elle est un fait actuel, une force vivante; car Dieu lui-même n'appartient pas au passé, lui aussi est une réalité ac-

tuelle, une force vivante. « *Mon Père*, disait énergiquement Jésus aux Israélites qui reléguaient Dieu depuis le lendemain de la création dans l'oisiveté d'un sabbat éternel, *mon Père agit jusqu'à présent.* »

Une preuve récente et très-significative de l'entière certitude de ces principes, c'est que, de notre temps, les religions absolutistes et obscurantistes elles-mêmes ne peuvent plus se contenter de la tradition. Comme tout marche autour d'elles, elles se sentent contraintes à se mouvoir, ne fût-ce que pour résister et pour reculer. C'est ainsi que nous avons vu un jésuite célèbre en Italie préluder, par ce qu'il a spirituellement appelé la théorie du développement, aux abus de pouvoir inouïs que la papauté préparait. C'est ainsi encore, que pendant le concile du Vatican, comme un prélat tentait d'op-

poser la tradition à Pie IX qui voulait être proclamé infaillible, le pape, dit-on, lui répondit : « La tradition c'est moi. »

Nous avons vu quelque chose d'analogue s'accomplir sous nos yeux parmi les protestants autoritaires. Ils veulent et réclament le degré précis de liberté qui leur est nécessaire pour asservir les autres et c'est en ce sens qu'ils ont salué au nom de l'autonomie de l'Eglise un synode destiné à la réduire sous leur domination. Ils proclament la liberté pour la ravir aux autres et dès que leurs adversaires réclament cette même liberté pour eux-mêmes, ils leur opposent la tradition, tantôt au nom des trois siècles de la Réforme, tantôt au nom des dix-huit cents ans du christianisme, quelquefois même au nom des soixante siècles bibliques. Je consens à réunir en un seul corps ces trois différentes tra-

ditions et je leur oppose à toutes trois Jésus-Christ, Jésus-Christ et la conscience, Jésus-Christ et la raison, Jésus-Christ et la liberté, Jésus-Christ et Dieu lui-même. Au milieu d'un peuple épris de la tradition, tellement fier de cette tradition théocratique qu'il en était volontairement l'esclave, Jésus brisa solennellement ce joug de fer qui pesait sur les esprits; par ses paroles et ses actes, il entra en révolte ouverte au nom de Dieu contre la tradition des hommes, et il engagea ses disciples dans la même rébellion. Ses contemporains s'en plaignirent; de là, entre lui et une députation des pharisiens de Jérusalem, le solennel et profond dialogue dont vous avez entendu la lecture, et dont les deux pôles, les deux points culminants sont ces deux questions : *Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens?* — *Et vous, pourquoi*

transgressez-vous les commandements de Dieu par votre tradition ?

Jésus a-t-il combattu avec cette vigueur et cet éclat l'esprit traditionnel pour qu'un jour, en son nom, on le rétablît dans son Eglise? Evidemment non. J'espère vous le démontrer aujourd'hui et poursuivre ainsi l'étude que nous avons commencée ensemble de cette grande question : *Quelle était la religion de Jésus ?* Sur le point même qui va nous occuper, je n'aurai pas le temps de tout dire aujourd'hui et je serai forcé de renvoyer le complément de ma pensée à notre prochaine méditation sur ce thème : *Jésus et les cléricaux de tous les cultes.*

I

La rupture de Jésus avec le mosaïsme, l'abolition du monopole théocratique d'Israël a fait le sujet de notre premier discours; nous le voyons aujourd'hui violer lui-même la tradition, la loi religieuse et les faire violer sous ses yeux par ses disciples. Non-seulement nous ne lisons nulle part dans les Evangiles qu'il ait jamais offert les sacrifices exigés par le rituel judaïque, bien supérieur en cela, comme en tout le reste, à ce grand philosophe qui, avant de boire la ciguë,

commanda qu'on immolât pour lui un coq à Esculape, mais nous lisons à toutes les pages des Evangiles les accusations sans cesse renouvelées des pharisiens qui murmuraient de ce que Jésus et les siens ne se conformaient point aux observances exigées. Tantôt il s'agit du Sabbat, étroitement rigoureux suivant la loi, mais bien plus encore selon les prescriptions exagérées du pharisaïsme qui, si un homme se cassait un membre le vendredi au soir, empêchait pendant vingt-quatre heures qu'on le lui remît. Aussi l'Evangile nous montre sans cesse Jésus rompant systématiquement cette loi dure et matérielle, ce que ses fidèles, même de nos jours, ont si mal compris qu'en plusieurs Eglises ils ont remis en vigueur autant qu'ils l'ont pu, sous son nom, la tradition judaïque du Sabbat si souvent et si hautement condamnée par lui. Tantôt il s'agissait du jeûne,

observance toute matérielle, sans portée religieuse, dont il dispensait ceux qui l'environnaient. Tantôt il était question des ablutions légales et traditionnelles alors en vogue : on considérait comme irréligieux de manger sans s'être lavé les mains et les bras jusqu'au coude. En tout ceci prévalait cette notion vulgaire et fausse que la religion la plus stricte doit être la meilleure. Jésus pensait autrement, agissait en conséquence et on ne manqua pas de le traiter, lui, le saint et le juste, de *mangeur et de buveur*, *ami des péagers et des personnes de mauvaise vie*. Ici nous voyons le Christ subir une sorte d'interrogatoire de la part de pharisiens indignés, venus tout exprès de la ville sainte pour s'opposer à ce qu'ils regardaient comme un relâchement impur, pour main tenir c qu'ils ont appelé dans leur rigoureux langage *une haie autour de la loi* et de-

mander solennellement à Jésus : « *Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens en prenant leur repas sans se laver les mains?* » C'était le droit et, selon leur croyance, le devoir du sanhédrin et des scribes, gardiens de la loi, inquisiteurs du dogme et des mœurs, de s'informer des doctrines nouvelles qui attiraient la foule autour de Jésus de Nazareth.

II

Daigna-t-il se justifier devant eux? Nullement. Accusé par eux il les accuse

[illegible] matérielle, sans portée [illegible] dispensait ceux qui [illegible] était question [illegible] traditionnelles [illegible] considérait comme [illegible] sans s'être lavé [illegible] coude. En [illegible] notion vulgaire [illegible] la plus stricte [illegible] Jésus pensait [illegible] conséquence et [illegible], lui, le [illegible] *de bu-* [illegible] personnes [illegible] le [illegible] interrogatoire [illegible] indignes, venus [illegible] pour s'op- [illegible] comme un [illegible] pour mais tenir c [illegible] rigoureux [illegible] et de-

plennellement à Jésus : « Pour-
lisciples transgressent-ils ac
des anciens en prenant leur
s se laver les mains : » C'était
, selon leur croyance, le devoir
drin et des scribes, gardiens
. inquisiteurs du dogme et des
le s'informer des doctrines nou-
i attiraient la foule autour de
Nazareth.

II

té
. la
'une

a-t-il se justifier devant eux ?
nt. Accusé par eux il les accuse

à son tour; à leur question et au blâme qu'elle implique, il répond aussitôt par une autre question et un autre blâme infiniment plus graves. Mes frères, on a remarqué souvent, et c'est une des fines observations admirablement exprimées par Montaigne dans son vieux langage, qu'on ne doit pas imposer à l'homme des devoirs nouveaux et de fantaisie, de peur qu'ils ne nuisent aux devoirs anciens et réels, aux obligations essentielles et fondamentales de la nature même. L'homme, limité en tout, n'a, dans un moment donné, qu'une mesure déterminée de force morale à déployer; si vous la dépensez en hors-d'œuvre, si vous l'employez à des observances minutieuses et stériles, loin de donner à la conscience plus de fermeté et de vie, vous l'allanguissez et la dissipez.

Ces mêmes pharisiens, si rigides à se condamner eux-mêmes pour le moindre

manquement au rituel, se dispensaient d'autant plus aisément d'accomplir les plus impérieux et les plus sacrés de leurs devoirs. Jésus a flagellé d'un sarcasme immortel le soin stupide avec lequel ils passaient au tamis leur breuvage de peur d'avaler par mégarde quelque insecte dont la chair n'était pas mentionnée par la loi dans la liste des viandes permises. (Qu'auraient-ils pensé s'ils avaient pu voir une goutte d'eau au microscope?) Comparant leurs scrupules en des choses si infiniment petites à leur immoralité quant aux points essentiels, Jésus leur reprochait ironiquement *de passer au tamis le moucheron et d'avaler le chameau.* L'énorme disproportion des deux images n'était que trop fondée. Jugez-en. Les vœux par lesquels on consacrait à Dieu ou au temple telle ou telle partie de ses biens étaient en grande faveur chez les Juifs; quelques dévots, s'étant ainsi

engagés, laissaient souffrir de la misère les vieux parents qu'ils avaient à leur charge plutôt que de retarder l'accomplissement d'un vœu; et cela par ce motif que leur dette volontaire envers Dieu et le culte était plus sacrée, plus pressante que leur obligation naturelle envers père ou mère. On possède encore dans quelques livres de casuistique rabbinique les décisions qui favorisaient cette superstition dénaturée. Les docteurs n'étaient pas d'accord sur ce point, les plus sages plaçaient en première ligne dans ce cas le devoir filial; les plus orthodoxes affirmaient que, Dieu étant plus grand qu'un père ou une mère, les vœux qu'on lui avait faits devaient être acquittés avant toute autre dette, même avant les réclamations d'un père ou d'une mère indigents. Jésus s'en indigna. Quand on lui demanda pourquoi ses disciples ne s'astreignaient pas à

suivre les traditions légales, il répondit: *Et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu par votre tradition? Dieu a donné ce commandement : « Honore ton père et ta mère, et que celui qui aura maudit père ou mère, soit puni de mort. » Mais vous, vous dites : Celui qui aura dit à son père ou à sa mère: Tout ce que j'aurais pu te donner pour t'assister a été offert à Dieu, sera dispensé d'honorer son père ou sa mère. Ainsi vous anéantissez la loi de Dieu par votre tradition.*

Abominable hypocrisie, vous écriez-vous peut-être! L'abus est trop criant pour être croyable et ne peut sans doute appartenir qu'à la brutale ignorance des âges reculés; dans notre temps, rien d'analogue ne serait possible.—En êtes-vous bien sûrs? S'est-il écoulé des siècles depuis qu'on a vu l'Eglise catholique, en la personne de son infaillible chef, dé-

rober pour toujours un enfant à son père et à sa mère, parce qu'une servante bigote lui avait conféré traîtreusement un baptême subreptice? Et croyez-vous que Jésus, s'il eût été sur la terre, eût hésité à dire à son prétendu vicaire : Vous foulez aux pieds, par respect pour un rite, pour un sacrement, les plus imprescriptibles lois de la nature, c'est-à-dire de Dieu même; *vous anéantissez le commandement de Dieu par votre tradition*. On ne me répondra pas que c'est là un fait exceptionnel, une faute isolée; c'est un acte public de l'infaillibilité catholique elle-même.

Et combien de fois, dans tous les pays où la loi ne l'empêche pas, ne voit-on pas encore, tantôt des jeunes gens et des jeunes filles attirés et retenus au couvent, malgré les larmes et quelquefois la malédiction de leurs pères ou de leurs mères, tantôt des parents égarés par une fausse

dévotion déshériter autant qu'ils le peuvent leurs enfants au profit des clergés et des moines? N'espère-t-on pas en ce moment même, dans certaines régions, faire bientôt révoquer les lois qui portent quelque entrave à la captation dévote et à l'injustice des testateurs? Enfin, pour ne pas accuser seulement une autre Eglise que la nôtre, n'entend-on jamais des protestants fanatiques mettre solennellement en garde les enfants qu'on leur a confiés contre ceux qu'ils appellent les irrégénérés, ces irrégénérés fussent-ils (on l'a dit en propres termes) leurs maîtres d'école ou leurs pasteurs, leurs pères même ou leurs mères? Quel genre de respect et d'obéissance peut-on obtenir de ces pauvres petits après avoir été dénoncé à leur défiance comme un damné? Jésus n'aurait-il pas lieu de redire à ces gens de tant de zèle et de si peu de lumières: *Pourquoi anéantissez-*

vous les commandements de Dieu par votre tradition? Et comment aurais-tu parlé, Maître plein d'amour, qui disais à tes disciples de *laisser venir à toi les petits enfants, parce que le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent*, comment aurais-tu parlé à cet insensé qui voyant une mère nourrir de son lait son enfant non baptisé lui cria : « Malheureuse ! vous allaitez un démon ! » Que dirais-tu en nos jours, dans tous les pays catholiques et dans le nôtre, si tu voyais dans chaque cimetière le même coin infâme réservé aux assassins décapités et aux enfants morts sans baptême ? Et de quoi donc nous indignerions-nous si ce n'était de préjugés aussi atroces, sanctionnés et maintenus par la tradition contre l'esprit et contre la lettre même de ton Evangile ?

III

En effet, aujourd'hui comme alors, mes frères, ces scandaleuses superstitions sont contraires aux livres saints sur lesquels elles prétendent se fonder. Jésus aimait confondre les pharisiens par l'Ecriture même dont ils se prétendaient les stricts observateurs. En cette occasion, c'est Esaïe qu'il leur oppose, le poëte magnifique et puissant, le grand prophète spiritualiste, ennemi de la piété cérémonielle, rappelant sans cesse à la simple et pure morale les sectateurs d'une

religion sacerdotale et d'apparat. Jésus cite de lui ces paroles : *Des lèvres ce peuple est près de moi, mais du cœur il en est loin ;* condamnation formelle de tant de gens dont la haute piété et la vertu austère se dépensent en paroles et se retrouvent peu dans leurs actes. Jésus en a donné lui-même le saisissant commentaire, bien propre à éveiller nos consciences et à nous inquiéter sur la valeur véritable de nos pieuses paroles et de nos actes de foi : *Ceux qui me disent Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume de Dieu, mais ceux-là seulement qui font la volonté de mon Père qui est aux cieux.*

Esaïe continue à faire parler ainsi Jéhovah : *Le culte qu'ils me rendent est vain, car les préceptes qu'ils donnent ne sont que des commandements d'hommes.* Commandements d'hommes, c'est en style oriental et israélite, identique-

ment ce que nous appelons, en langage moderne et occidental, des traditions. En d'autres termes, l'homme, ni dans le présent ni dans le passé, n'a droit de dominer sur la conscience de son prochain. Elle relève non des ancêtres, ou des scribes, ou des prêtres, ou des papes, ou des sanhédrins, ou des conciles, ou des synodes, mais de Dieu directement et de lui seul. Prenons-y garde, mes frères, réunis ici en ce moment pour rendre un culte à Dieu; prenons garde que Dieu ne juge notre propre culte et ne le juge vide et vain. Je m'efforce qu'il ne le soit pas. Je sais bien que je plairais à plusieurs d'entre vous, à beaucoup peut-être, si je vous apportais ici, au lieu de la religion primitive de Jésus, toute de responsabilité morale, toute de vie pratique et d'appels à la conscience, les contemplations d'un mysticisme béat ou les redites du dogme établi. Quelques-

uns d'entre vous peut-être seraient plus à l'aise en m'écoutant; leur oreille se prêterait avec complaisance au bourdonnement monotone des paroles consacrées et à la phraséologie de convention des dogmes orthodoxes.

Mais j'ai une conscience aussi et elle ne me laisserait point de paix si je vous parlais de la sorte; elle m'ordonne, non pas d'endormir, mais de raviver les vôtres.

Je sais aussi que vous vous sentiriez à l'abri derrière l'autorité de vos ancêtres, protégés par les règles établies et par les habitudes de votre éducation; vous vous diriez à vous-mêmes qu'après tout ce n'est pas à vous qu'il appartient de toucher à ces questions abstruses, de résoudre ces problèmes ardus, sur lesquels tant de sages et de saints se sont divisés et que les autorités ecclésiastiques sont chargées, heureuse-

ment, d'élucider pour vous. Mais Jésus, votre Maître, irréconciliable ennemi de toute paresse de l'esprit et de toute servilité de l'âme, ne vous eût point accordé de satisfaction pareille. Voyez-en la preuve de fait dans notre texte. Après avoir répondu comme vous venez de l'entendre aux doctes émissaires des scribes et des prêtres de la ville sainte, il appela la foule et lui dit : *Ecoutez et comprenez*. Ceci est caractéristique : des docteurs et des prêtres appeler à la multitude, faire le peuple juge contre les adeptes de la théologie et les représentants de la théocratie, c'est le procédé naturel, c'est la marche régulière de celui qui adressait un jour à Dieu cette étonnante prière d'actions de grâces : « *Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux doctes et de ce que tu les as révélées aux enfants. Oui,*

mon Père, cela est ainsi parce que tu l'as trouvé bon. »

Il explique à la foule attentive, à ces pêcheurs du lac, à ces paysans galiléens, à leurs enfants et à leurs femmes, il répète plus tard à ses apôtres étonnés, que ce qui moralement souille l'homme ce n'est pas l'aliment qui entre dans la bouche, c'est toute parole coupable qui en sort, c'est le mauvais sentiment qui monte du cœur; *car du cœur viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les impudicités, les vols, les calomnies, les blasphèmes. Ce sont ces choses-là qui souillent l'homme, tandis qu'il n'est point souillé pour avoir mangé avec des mains non lavées.*

Cette doctrine était parfaitement contraire à la loi de Moïse qui avait réglé avec précision au nom de Jéhovah le manger et le boire; aussi parut-elle révolutionnaire et impie aux envoyés de Jérusa-

lem, déjà révoltés de ce que Jésus eût invoqué contre eux la conscience du peuple et le bon sens des premiers venus. Les disciples le remarquèrent, ils s'approchèrent de lui et l'avertirent : *Sais-tu que les pharisiens qui ont entendu cette parole en ont été scandalisés ?* Quoi donc ! Jésus lui-même a scandalisé quelques-uns de ceux qui venaient l'entendre et l'interroger ! — Maître, toi aussi !... Il est vrai que, après lui, tous ceux qui ont essayé de continuer et d'imiter son œuvre ont eu le même malheur ; très-particulièrement, tous ceux qui combattent après lui et avec lui la tradition, doivent s'y attendre. Pour ma part, j'en ai contracté une longue habitude et si, au pied de cette chaire ou au seuil de ce lieu de culte, quelques amis venaient me dire que j'ai scandalisé plusieurs de ceux qui m'entendent, je n'en serais ni affligé, ni réjoui, ni froissé,

ni étonné. Je continuerais tranquillement à lire à mes amis inquiets ou à mes contradicteurs scandalisés la suite de mon texte. Jésus répondit : *Toute plante que n'a point plantée mon Père céleste, sera arrachée. Laissez-les ; ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. Quand un aveugle en conduit un autre, ils tombent tous les deux dans le fossé.*

Ces paroles sont claires ; toute tradition qui n'est pas conforme aux lois éternelles de Dieu et de la vérité, qui n'en est pas le développement et l'application, en d'autres termes *toute plante que le Père n'a point plantée*, sera déracinée. C'est l'arrêt de mort de toute orthodoxie qui froisse la conscience, blesse la raison et s'attaque à l'ordre naturel dont Dieu est l'auteur. Les champions, les séides de ces traditions condamnées sont des aveugles qui pré-

tendent en diriger d'autres; aveugles conducteurs d'aveugles, ils tomberont ensemble dans l'abîme. Laissez-les, disait Jésus, se perdre sans vous, puisqu'ils ne veulent pas écouter mes conseils et les vôtres; ce qui pour vous est plus éclatant que le jour n'existe pas pour eux. Ils ne savent où ils vont; ils ne voient pas ce qui les menace. Ils vivent de ce qui n'est plus; ils s'épuisent à rendre de stériles honneurs à ce qui a cessé d'être. Au lieu de vous alarmer du bruit que font autour de vous les autoritaires qui sentent que leur règne est fini, laissez, comme disait encore le Christ en évoquant une image bien plus dédaigneuse et plus effrayante : *Laissez les morts enterrer leurs morts.*

Le point de vue absolu où se placent en général les théologies reçues a cette

conséquence entre autres, qu'on méconnaît souvent un des caractères essentiels de la religion chrétienne aux yeux du fondateur lui-même. Elle devait être, beaucoup moins qu'on ne l'a cru, une religion radicalement nouvelle, et beaucoup plus une réforme de la meilleure des religions existantes. A vrai dire, et je ne me lasse pas de le répéter, il n'y a jamais eu qu'une religion au monde, tantôt affreusement pervertie et défigurée, tantôt affaiblie ou exagérée, mais dont le fond est nécessairement toujours le même : l'élan des âmes vers l'infini qui les attire et les appelle; le mouvement, la marche ascendante de l'humanité et de chaque être humain vers le Dieu parfait qui est à la fois sa source, son type et son but. La religion absolue, identique à la vérité divine, n'existe pas, n'a jamais existé et n'existera jamais; mais de siècle en siècle, de con-

trée en contrée, de monde en monde, d'éternité en éternité, on doit y aspirer et s'en rapprocher.

Jésus a trouvé ici-bas, en Judée, la plus pure incontestablement des religions antiques, dépassée alors par la conscience du genre humain, et devenue insuffisante pour les besoins spirituels du monde.

Il déclara hautement *qu'il ne venait point abolir* cette religion imparfaite, mais l'élever plus haut, lui apporter la plénitude de l'esprit et de la vie.

Or, les religions diverses peuvent se trouver dans deux états très-différents : le règne de la tradition ou le règne de l'esprit; le fleuve qui court emportant avec lui vers l'Océan tout ce que ses flots entraînent, ou le fleuve immobile que la gelée arrête. Dans le premier cas, la religion est un être vivant; son temple est une ruche où tous, pleins d'un même

esprit, travaillent à l'œuvre dont le créateur leur a donné le besoin et le génie; dans le second, la religion est une momie qui peut être entourée de bandelettes sacerdotales, couronnée d'or, vêtue de pourpre, embaumée d'encens; mais son temple ne mène à rien, c'est un tombeau. Bien heureux encore si le cadavre quelque jour ne finit pas par tomber en dissolution et ne communique pas la mort à ses adorateurs. Bien heureux si une réforme s'accomplit assez tôt et si un nouveau flot de vie pénètre dans le sombre empire de l'ombre de la mort pour tout réveiller, pour tout rendre au mouvement et au progrès.

Ceux qui professent le culte du passé s'opposent toujours à cette rénovation : si on les laisse faire, le passé pèse sur le présent et l'étouffe; on divinise ou à peu près les ancêtres, les érudits de la lettre,

les clergés surtout. On détrône le Dieu vivant et vrai pour mettre à sa place la tradition. Voilà pourquoi Jésus, véritable Fils de Dieu, a déclaré la guerre à la tradition, a jeté au loin l'héritage accumulé d'abus qu'elle voulait imposer à l'avenir. Parce qu'il était vérité et vie, il a été, en son temps, la critique, la révolte, l'appel à Dieu, à la conscience, à la multitude. A grands intervalles dans l'histoire du monde, son œuvre de réforme doit être reprise dans le même esprit : les religions, comme toutes choses en ce monde, ont une tendance naturelle à ce que le langage savant de nos jours appellerait se cristalliser, se solidifier, se congeler, à ce que j'appelle mourir et se momifier, à devenir au lieu de la plus pure et de la plus bienfaisante des forces morales, la plus perverse et la plus délétère.

Nos pères l'ont compris. Au seizième

siècle, après une longue série d'essais tentés par leurs devanciers avec des succès divers, mais toujours incomplets, ils ont réformé non-seulement à un haut degré la portion de l'Eglise qui les a suivis, mais à un degré inférieur celle même qui les a expulsés.

A nous aujourd'hui de suivre leur exemple. On nous accuse de prêcher une religion nouvelle, et cela est faux. On nous accuse de réformer l'ancienne, et cela est vrai. Nous usons en cela de notre droit et nous remplissons notre devoir : en qualité de réformés d'abord, car une Réforme qui se fige dans une tradition se renie elle-même, une Eglise réformée digne de ce beau nom doit se réformer sans cesse; en outre, nous usons de notre droit et nous remplissons notre devoir comme chrétiens, car le christianisme tel que Jésus l'a voulu est une Réforme perpétuelle de toutes

choses, c'est-à-dire du monde et de lui-même; une Réforme non au hasard, à l'aventure, mais conforme au point de départ, à l'impulsion première, à l'esprit de Christ, et tendant à la même fin. S'il n'était pas cela, il cesserait d'être; il dévierait de sa droite ligne, il manquerait le but suprême vers lequel il avance, que lui a imposé le Maître et qui n'est autre que la perfection : *Soyez parfaits*, a-t-il dit, *comme votre Père qui est aux cieux est parfait*. Or, pour se perfectionner, il est à peine besoin de le dire, c'est une condition indispensable que la liberté; la liberté est une perfection, toute servitude une imperfection et une souillure. Il n'y a de pur, de pleinement sincère, de véritablement efficace, il n'y a de réel que ce qui est libre.

Voilà des principes qui, j'en suis assuré, s'ils étaient plus connus et mieux

compris, attireraient en foule les âmes du dehors : celles qui souffrent parce qu'elles doutent, parce qu'elles errent sans savoir où se prendre, parce qu'elles ne savent qu'espérer et que croire ; et celles qui sont désespérées, qui se révoltent contre Dieu et le nient, parce qu'on le leur a mal fait connaître, parce qu'on a fait de son nom un symbole d'oppression et d'envahissement, ce qui est, sans contredit, le plus détestable des blasphèmes. Voilà des principes, qui, pour les âmes du dedans, ne sont pas comme on le prétend à la légère, commodes et peu exigeants, mais des principes qui lient au devoir et obligent ceux qui les professent bien plus que tout autre. Notre christianisme, en effet, ne peut être, ne mérite de devenir la perpétuelle réforme de l'humanité et de lui-même, que s'il est d'abord la réforme actuelle de nous-mêmes, de nos propres

caractères et de nos propres vies. Désirez-vous que le monde devienne chrétien, que la France devienne chrétienne, que les lois divines de l'ordre et de la liberté, de la réconciliation et du progrès prévalent de plus en plus autour de vous et régénèrent votre patrie en lui ouvrant un long avenir de prospérité et de gloire? Commencez par être chrétiens vous-mêmes, non pas selon les prescriptions mesquines de ces traditions qu'Esaïe et Jésus appellent des commandements d'hommes, mais selon la nature que Dieu a faite, le large esprit chrétien, la conscience virile, la raison ouverte à toutes les lumières, les grandes voix par lesquelles Dieu parle et commande à chacun de nous. Alors, pour ce monde et pour l'autre, le salaire du progrès consistera en progrès nouveaux; les développements réalisés auront pour récompense d'autres développements plus

augustes et plus splendides et, quand nous serons initiés à la vie supérieure, nous sentirons s'accomplir en nous les sublimes prévisions de saint Paul : nous serons *transformés de gloire en gloire à l'image du Seigneur par la puissance de son esprit.*

Paris.—Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. 1872.

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

PUBLICATIONS

DE M. ATHANASE COQUEREL FILS

CONFÉRENCES PATRIOTIQUES

La Guerre (au théâtre du Prince-Impérial). Br. in-8. 1869.

Le Rachat de la France. (Cirque des Champs-Elysées.) Br. in-4. 1872.

Libres paroles d'un assiégé. 1 vol. in-12. 1871.

ÉTUDES HISTORIQUES

Jean Calas et sa famille. 2e édit. 1 vol. in-8. 1869.

Vie et Mort de Wolfgang Schuch. Br. in-8 1854.

La Saint-Barthélemy. Strasbourg. Br. in-8. 1859.

Précis de l'histoire de l'Eglise réformée de Paris (1512-1594). Strasbourg. 1 vol. in-8. 1862.

Les Forçats pour la foi. 1 vol. in 12. 1866.

Des Premières transformations historiques du Christianisme. 1 vol. in-12. 1869.

Histoire du Credo. 1 vol. in-12. 1868.

BEAUX-ARTS

Des Beaux-Arts en Italie au point de vue religieux. 1 vol. in-12. 1857.

Rembrandt et l'Individualisme dans l'art. 1 vol. in-18. 1869.

Henry Regnault. — Son œuvre. Conférence. Br. in-4. 1872.

ÉCRITS DIVERS

Libres Etudes. 1 vol. in-8. 1868.
Topographie de Jérusalem au temps de Jésus-Christ. Strasbourg. Br. in-8. 1843.
Affirmation chrétienne. Br. in-12. 1854.
Le Catholicisme et le Protestantisme considérés dans leur origine, etc. Br. in-8. 1864.
La Conscience et la Foi. 1 vol. in-12. 1867.
Pourquoi la France n'est pas protestante. 2e édit. Br. in-8. 1866.
De l'Education des filles. Réponse à Mgr Dupanloup. Br. in-8. 1868.

SERMONS

Sermons et homélies. 2 vol. in-12. 1855-1858.
Trois sermons prêchés à Nîmes. Br. in-12. 1862.
La tradition protestante. Br. in-12. 1858.
La Solidarité chrétienne (pour les ouvriers cotonniers). Br. in-12. 1863.
Sermon d'adieu. 5e édit. Br. in-8. 1864.
Profession de foi chrétienne. Br. in-8. 1864.
Les choses anciennes et nouvelles. Br. in-8. 1864.
L'égoïsme devant la croix. Br. in-8. 1864.
Le bon Samaritain. Br. in-8. 1864.
La Science et la Religion. Br. in-8. 1864.
Les deux méthodes. Strasbourg. Br. in-8. 1864.
La Charité sans peur. Br. in-8. 1866.
Evangile et liberté. Br. in-8. 1868.
La Suisse et la France. Br. in-8. 1868.
La seule chose nécessaire. Br. in-12. 1869.
Au Dieu unique. Br. in-8. 1869.
Discours d'inauguration de la salle Saint-André. Br. in-8. 1870.
Le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Br. in-8. 1870.

QUELLE ÉTAIT
LA
RELIGION DE JÉSUS?

TROISIÈME DISCOURS

PRONONCÉ LE 22 DÉCEMBRE 1872

DANS LA SALLE SAINT-ANDRÉ

PAR

ATH. COQUEREL FILS

JÉSUS ET LES CLÉRICAUX

DE TOUS LES CULTES

PARIS

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1872

JÉSUS ET LES CLÉRICAUX

DE TOUS LES CULTES

> Pour vous, ne vous faites pas appeler maîtres, car vous n'avez qu'un Maître, et vous êtes tous frères.
>
> (MATTH. XXIII, 8.)

En tête du plus ancien des livres du Nouveau Testament, l'Apocalypse, se trouve ce qu'on nomme une doxologie, c'est-à-dire une louange de Dieu, une action de grâces, un cri de triomphe qui est la manifestation éclatante de ce qu'étaient les sentiments, les idées, la vie religieuse qui régnaient parmi les chrétiens primitifs. Il serait infiniment à désirer pour l'Eglise et le monde, pour l'huma-

nité et notre patrie, qu'en notre temps, dans les fêtes les plus solennelles de la chrétienté, et très-particulièrement en cette semaine de Noël où nous entrons aujourd'hui, où tous les temples chrétiens retentiront des louanges de Dieu pour la naissance de Jésus et la fondation du christianisme, il serait infiniment à désirer que tous les clergés et toutes les assemblées chrétiennes parlassent le même langage que les premiers disciples de leur Maître et rendissent à Dieu le même tribut de gratitude. Voici les derniers mots, les paroles essentielles de ce cantique, paroles répétées presque textuellement en deux autres endroits du même livre : *A celui qui nous a faits rois et sacrificateurs de Dieu son père, à lui soient la gloire et la force aux siècles des siècles.* Il y a là plus que l'accent de la reconnaissance et de la piété; c'est un

cri de joie, l'ivresse d'une délivrance longtemps désirée, et enfin obtenue. Il y a la célébration enthousiaste d'une liberté inespérée qui a rompu le joug d'un pesant et séculaire esclavage. Que signifient ces paroles retentissantes, ces mots augustes et vénérés : *Il nous a faits rois, il nous a faits sacrificateurs?*

De quel droit, à quel titre, en quel sens, Jésus a-t-il fait de tous les chrétiens, de tous les membres de l'Eglise primitive, de leurs successeurs pendant dix-huit siècles, de moi qui vous parle et de vous tous qui m'écoutez, des sacrificateurs et des rois?

Rien n'est plus simple, plus clair, plus positif. Chez les Juifs, comme chez tous les peuples de l'antiquité, les prêtres et les rois étaient les représentants officiels, attitrés de Dieu sur la terre, les intermédiaires naturels et réguliers

entre la Divinité et chacun de ses adorateurs. L'onction sainte qui les consacrait à Dieu chez les Israélites, les élevait au-dessus de l'humanité et leur conférait pour la vie le caractère presque divin de médiateurs entre l'humanité et le ciel. Nous trouvons cette idée naïvement exprimée dans l'Exode, où les Israélites au désert, épouvantés de la puissance terrible et de la sainteté vengeresse de Jéhovah disent à Moïse, alors leur souverain : *Parle avec nous toi-même, et nous t'écouterons, mais que Dieu ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions.*

Jésus a transformé ces terreurs serviles en un sentiment profond de libre confiance et de filial amour; il a supprimé, entre le chrétien et son Père céleste, tous les intermédiaires; il a conféré à toute âme d'homme, de femme, d'adolescent qui croit en Dieu, qui

l'aime, qui aspire librement à lui par l'amour et le progrès, la pleine possession de tous les priviléges religieux des prêtres et des rois; il a mis cette âme en rapport direct et personnel avec son Père céleste; en proclamant la sacrificature universelle, il a renversé à tout jamais, il a condamné toute hiérarchie, tout monopole sacerdotal, tout cléricalisme. C'est ce qu'il a fait à maintes reprises, mais surtout dans ses incomparables invectives contre l'esprit prêtre, pharisaïque et dominateur et plus encore dans ces déclarations calmes et solennelles de mon texte : « Pour vous, ne vous faites pas appeler maîtres, car vous n'avez qu'un Maître et vous êtes tous frères. »

Voilà ce qu'avaient compris ses premiers disciples, voilà ce dont ils rendaient grâces à Dieu avec des transports d'allégresse, voilà l'émancipation qu'ils pro-

clamaient à la face du monde, lorqu'ils s'écriaient : *A celui qui nous a tous faits rois et sacrificateurs de Dieu son père, soient la gloire et la force aux siècles des siècles !* Voilà le sentiment que je voudrais voir partager, s'il était possible, par toutes les Eglises et tout au moins par vous, l'avant-garde du protestantisme qui est lui-même l'avant-garde de la chrétienté, voilà le sentiment dont je souhaite pénétrer vos cœurs pour que vous célébriez dignement la grande fête du libérateur des âmes, de l'émancipateur des consciences, du Sauveur. Voilà le sentiment enfin que je voudrais, si ma voix pouvait se faire entendre assez loin, faire partager à tous les peuples chrétiens, mais surtout au nôtre.

Si le cléricalisme fait obstacle en tout pays à la vraie vie religieuse, en établissant entre l'adorateur et l'adoré un obsta-

cle, il en est ainsi, plus que partout ailleurs, dans notre bien-aimée et malheureuse patrie. C'est la clef de son histoire et la source de ses douleurs. Un des premiers écrivains politiques de notre époque, qui est en même temps un esprit élevé et religieux, a dit récemment ce mot aussi vrai que profond : « Le cléricalisme est la mort de la France. Et pourquoi ? Parce qu'il met le prêtre à la place de Dieu, c'est-à-dire le faux en toutes choses. » C'est là une vérité dont je suis pénétré jusqu'au fond de l'âme ; c'est aujourd'hui la vérité capitale, plus nécessaire que toute autre à la vie et au relèvement de la France. Le cléricalisme la tue. Entre elle et lui c'est une guerre à mort : l'un ou l'autre en périra. Pour qui sait voir, pour qui comprend les signes du temps, ce n'est plus là seulement une question grave, un inquiétant problème ; c'est un dénoûment

qui approche, c'est le dénoûment tragique des destinées d'un grand peuple qui est le nôtre, d'une antique et glorieuse race, à laquelle nous appartenons. J'appelle les deux adversaires par leurs noms, et je dis à l'un : Tu es l'esprit de responsabilité directe et personnelle; à l'autre : Tu es l'esprit d'autorité, tu es l'Eglise et l'Etat collectivement responsables pour chacun et pour tous.

I

Autant qu'il me sera possible, je désire, dans ce grave débat, n'attaquer au-

cun culte, aucun clergé, aucun corps ecclésiastique en particulier, ni catholique, ni protestant. Ce que je dois combattre, c'est l'esprit clérical en lui-même, quelles que soient les formes qu'il emprunte; c'est sa tendance à s'interposer entre Dieu et les hommes, soit par des rites éclatants et mystérieux, soit par un rigorisme officiel ou encore par des dogmes obligatoires et des procès d'hérésie. Je veux montrer qu'à cet esprit-là l'esprit de Jésus-Christ est directement contraire.

C'est, à vrai dire, un antagonisme plus ancien que le christianisme lui-même. Nous le trouvons déjà, s'accusant avec force, se déployant avec ampleur, dans la longue série des livres de l'Ancien Testament. Il y règne un double courant que souvent on ne remarque pas assez. Nous y trouvons d'un côté la hiérarchie, la caste sacerdotale tout

occupée de sacrifices et de cérémonies, éprise de magnificence, attachant une importance prépondérante aux hommages extérieurs et aux offrandes matérielles, se laissant même quelquefois entraîner à l'idolâtrie, en un mot s'intéressant plus, comme il arrive tôt ou tard de tout sacerdoce, à l'adoration et à ses formes qu'à l'adoré ou à l'adorateur. En face de ce corps redoutable, souvent corrompu et composé en grande partie dans les derniers temps de sadducéens matérialistes et de pharisiens hypocrites, nous trouvons en Israël les prophètes et leurs écoles, ennemis du formalisme, défenseurs de la morale et du spiritualisme, tribuns du peuple contre les prêtres et les rois, et de Dieu contre les prêtres, les rois et le peuple lui-même. Des livres entiers de la Bible sont écrits ou dans un esprit sacerdotal ou dans l'esprit anti-clérical des pro-

phètes. Ecoutez Esaïe, et cette splendide apostrophe où il s'élève contre un culte cérémoniel d'où le sens moral est absent :

« Qu'ai-je à faire, dit Jéhovah, de la multitude de vos sacrifices? Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de veaux gras, je ne prends point plaisir au sang des taureaux, des agneaux et des boucs. Quand vous venez vous présenter devant moi, qui vous demande de profaner mes portiques? Cessez de m'apporter des offrandes menteuses. J'ai en horreur votre encens, vos réunions mensuelles, vos convocations d'assemblée..., ils me sont à charge, je suis las de les endurer. Quand vous étendez les mains vers moi, je détourne de vous mes regards; quand vous multipliez vos prières, je ne les écoute pas : vos mains sont pleines de sang!

« Lavez-vous, purifiez-vous; éloignez de mes yeux la méchanceté de vos ac-

tions; cessez de mal faire, apprenez à bien faire; recherchez la justice, relevez l'opprimé, faites droit à l'orphelin, défendez la veuve; puis venez et plaidons, dit Jéhovah. Si vos péchés sont comme l'écarlate, ils blanchiront comme la neige; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine. »

Ecoutez Ezéchiel dénonçant les prêtres par la voix de Dieu même : « Les prêtres violent ma loi et profanent mes sanctuaires. Entre ce qui est sacré et profane, ils ne font nulle différence. Ils n'enseignent aucune distinction entre le pur et l'immonde. Au milieu d'eux je suis déshonoré. »

Ecoutez enfin Osée disant au nom de Dieu : « Je veux la miséricorde plutôt que le sacrifice et la connaissance de Dieu plus que les holocaustes. » Ecoutez-le comparant sans ménagement la caste des sacrificateurs à une troupe de

brigands aux aguets, qui tuent sur le chemin de Sichem.

Enfin parut Jésus, prophète lui aussi et plus que prophète, résumant et dépassant de beaucoup la doctrine de ses précurseurs. Non-seulement il naquit en dehors de la tribu sacrée et de la race sacerdotale, mais il vécut et mourut laïque; non-seulement il fonda une religion essentiellement laïque, mais il ne créa, quoi qu'on ait prétendu, aucun sacerdoce, aucune hiérarchie, aucune papauté. Non-seulement il donne un hérétique, un bon Samaritain pour type de la charité; mais il lui oppose un lévite et un sacrificateur sans humanité. Non-seulement il donne à tous, dans le dix-huitième chapitre de l'Evangile selon saint Matthieu, les mêmes pouvoirs pour lier et délier, c'est-à-dire pour ouvrir l'Eglise à ceux du dehors, qu'il donne, dans le seizième chapitre

du même livre, à saint Pierre seul; mais la primauté réelle de saint Pierre n'est point celle du premier des prêtres ou du premier des papes; elle est celle du premier en date des laïques, des simples chrétiens; il est la première pierre de l'Eglise parce qu'il est la première personne qui ait reconnu Jésus pour le Messie fils du Dieu vivant, c'est-à-dire pour le réformateur, l'émancipateur, le sauveur attendu.

Devant Dieu, la différence du laïque et du prêtre n'existe pas, nous sommes tous laïques, *nous n'avons tous qu'un Maître et qu'un Père, nous n'avons tous qu'un conducteur ou qu'un directeur pour nous amener au Père, le Christ.*

II

Absolument supprimée comme institution, et cela dans un temps, dans un pays où elle tenait depuis plusieurs siècles une grande place et avait joué à certaines époques un rôle politique prépondérant, la cléricature a-t-elle été épargnée par Jésus dans son esprit, dans ses abus ? Vous en jugerez si vous relisez son discours contre les docteurs de la loi et les pharisiens assis dans la chaire de Moïse (Matth. XXIII). Jamais l'absolutisme, l'esprit de domination et d'intri-

gue, le prosélytisme malsain, le goût des grandeurs et de l'oppression n'ont été en butte à des imprécations si formidables, à des sarcasmes si pénétrants et vengeurs, à un si écrasant mépris. C'est trop pour que je veuille adresser de nouveau après lui à ceux que je combats des invectives aussi accablantes; je ne veux les appeler ni *serpents*, ni *engeances de vipères*, ni *dignes fils des meurtriers des prophètes*, ni *sépulcres blanchis*, ni *conducteurs aveugles*, ni *fils de la géhenne*, ni *pharisiens hypocrites*. Je veux supposer qu'il n'y a plus d'hypocrisie parmi les cléricaux de nos jours, ni protestants ni catholiques. Je leur attribue à tous la bonne foi, et en effet, s'il en était autrement, il n'y aurait plus à discuter avec eux; on ne pourrait que les réprouver et leur résister. J'admets qu'épouvantés de nos récents malheurs et des périls effroyables auxquels nous

avons échappé comme à travers un déluge de feu, sentant jusqu'au fond de leur âme ébranlée le besoin de se rattacher eux-mêmes, et leur conscience, et leurs enfants, et leurs espérances patriotiques à quelque chose de stable et de fort, ils se jettent éperdus, angoissés aux pieds de l'autorité ecclésiastique et lui crient avec l'accent du désespoir, comme les apôtres à Jésus au plus fort de la tempête : *Sauve-nous, Maître, nous périssons!*

Que répond Jésus? Leur dit-il d'abdiquer leur raison et leur conscience sous la domination d'un clergé?—Loin de là, il dénonce les dominateurs qui font peser sur les épaules des autres *des fardeaux accablants qu'ils ne voudraient pas toucher du bout du doigt*. Jésus leur conseille-t-il de suivre des maîtres revêtus d'éclatants costumes et de titres sonores? Approuverait-il qu'en notre temps les

vêtements de pourpre, l'or et les pierreries ou les titres fastueux et partout éteints de la féodalité fussent les insignes de ceux qui parlent en son nom? —Loin de là : il dénonce ceux qui élargissent leurs phylactères et allongent les franges de leurs vêtements, qui recherchent *les premières places dans les festins* et trônent dans les lieux de culte, qui *aiment à être salués dans les places publiques* et se font appeler par les hommes *rabbi* ou *maîtres*, *pères* ou *directeurs*. Jésus conseille-t-il de mettre notre conscience entre les mains des casuistes, de ces docteurs de la loi qui ont pour métier de résoudre les problèmes de la conscience, de diriger la vie morale et religieuse des âmes? — Loin de là : il dénonce coup sur coup la casuistique qui a toujours fini par éluder les devoirs les plus essentiels en y substituant les formes et les rites; il dé-

nonce ceux qui payent avec scrupule les dîmes les plus insignifiantes et laissent de côté *les choses les plus graves de la loi, la justice, la miséricorde et la fidélité ; c'est là*, dit-il, *ce qu'il fallait pratiquer, sans négliger le reste.*

Il dénonce ces captations éhontées qui n'étaient pas rares de son temps, qui ne le sont pas devenues davantage depuis, même de nos jours, et qui consistent à *dévorer les maisons des veuves*, des orphelins, de ceux qui sont sans défense contre l'astuce intéressée, *en affectant de faire de longues prières.*

Jésus approuve-t-il cette règle de conduite pratiquée alors et aujourd'hui par tous les corps sacerdotaux qui ont, pour employer une expression proverbiale et bien connue, la manche large, quand il ne s'agit que de Dieu et de la morale, et mettent toute leur rigueur à

attirer, dans l'unité ecclésiastique ou dogmatique qu'ils représentent, ceux qui peuvent la servir par l'influence et par le nombre, sans s'inquiéter de leur réelle conversion, de leur véritable valeur morale, pourvu qu'ils se laissent enrégimenter et conduire? Ce sont là les victoires que l'Eglise romaine et beaucoup de sectes protestantes ont recherchées à tout prix, ont publiées et exploitées avec le plus grand enthousiasme, et ce sont celles que Jésus condamne quand il accuse ses adversaires *de courir la terre et la mer pour faire un prosélyte et, quand ils l'ont trouvé, de le rendre deux fois pire qu'eux-mêmes.*

Jésus enfin approuve-t-il, excuse-t-il cet ensemble de vices et d'abus par lesquels le cléricalisme a toujours éloigné de Dieu, soulevé et révolté contre la vérité des âmes, droites peut-être et

honnêtes, mais justement indignées? Approuve-t-il, excuse-t-il ces tendances exclusives que déjà j'ai eu occasion de combattre devant vous? — Loin de là : il dénonce (et c'est là contre des représentants de la religion le reproche dirimant, c'est là la condamnation radicale et définitive), il dénonce ceux qui *ferment aux hommes le royaume des cieux*, les docteurs de la loi qui ont pris, comme il le dit ailleurs, *la clef de la connaissance* et qui, non-seulement n'entrent pas eux-mêmes, mais encore empêchent d'entrer ceux qui le voudraient.

Voilà le malheur suprême, voilà le crime! Ceux qui se chargent d'ouvrir l'Eglise, la fermant à ceux qui veulent y entrer; ceux qui tiennent la clef, refusant l'entrée aux âmes qu'ils devaient introduire : voilà l'usurpation cléricale dans toute son audace et dans ses dé-

testables résultats ; usurpation sur Dieu, car la maison qu'ils ferment est la sienne, non la leur; usurpation sur les hommes, tous enfants de Dieu, car cette maison il l'a ouverte à tous et n'a permis à personne d'en interdire l'entrée, car son but, son œuvre, sa volonté, c'est que tous les hommes viennent à lui pour être sauvés. Le cléricalisme les repousse, soit parce qu'ils ne le reconnaissent point, et qu'alors il s'arroge le droit de les exclure, soit parce qu'ils se sentent éloignés de lui par son étroitesse, son esprit d'envahissement et de domination; dans l'un et dans l'autre cas, son œuvre est la négation de l'œuvre divine, le renversement du christianisme de Jésus et, quelles que soient leurs intentions, ils font la guerre aux âmes et à Dieu.

III

Après Jésus, il me serait facile de vous montrer fidèle pendant quelque temps à sa parole, cette Eglise primitive que vous avez vue déjà lui rendre gloire pour avoir aboli toute hiérarchie, tout sacerdoce, et avoir fait tous ses membres rois et sacrificateurs. Je pourrais vous montrer le livre des Actes, louant les habitants de Bérée, parce qu'au lieu d'en croire sur parole saint Paul, ils examinaient tous les jours les Ecritures pour savoir si ce

que leur disait l'Apôtre y était conforme. Je vous montrerais ce même saint Paul, bien loin de prétendre à une autorité cléricale sur les esprits, écrire à ses disciples de Corinthe qu'il ne veut point *dominer sur leur foi* et s'irriter ailleurs de ce qu'on semble faire de lui une sorte d'équivalent ou si vous voulez de vicaire de Jésus-Christ. « Paul, demande-t-il ironiquement, a-t-il été crucifié pour vous, ou avez-vous été baptisés au nom de Paul? » Je vous le montrerais tout aussi éloigné de reconnaître l'infaillibilité en saint Pierre que de se l'attribuer à lui-même, écrivant aux Galates, à propos du différend le plus fondamental qui pût diviser l'Eglise à cette époque, ces paroles ineffaçables qu'aucun évêque catholique n'oserait écrire au sujet d'un pape moderne : « Je lui résistai en face à Antioche, parce qu'il méritait d'être

repris. » Je vous montrerais enfin saint Pierre lui-même écrivant à ses disciples : « Vous êtes la race élue, vous êtes sacrificateurs et rois, vous êtes la nation sainte, le peuple que Dieu s'est acquis, afin que vous annonciez les vertus de Celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. » Et plus loin, disant aux pasteurs : « Moi qui suis pasteur comme eux, je les prie de paître le troupeau de Dieu qui leur est confié ! non comme ayant domination sur les héritages du Seigneur, mais en se rendant les modèles du troupeau. »

Ces premiers propagateurs du christianisme n'étaient ni des papes ni des prêtres. « Qu'est-ce donc que Paul, demandait Paul lui-même, et qu'est-ce qu'Apollos? Ce sont des serviteurs par le moyen desquels vous avez cru, d'après ce que le Seigneur a accordé à

chacun d'eux. J'ai planté, Apollos a arrosé, mais Dieu a donné l'accroissement; de sorte que celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement. »

Heureuse l'Eglise, si l'esprit de prosélytisme à manche large ne l'avait envahie, si, pour attirer en foule dans son sein les païens et les juifs, elle ne leur avait emprunté leurs idées, leurs coutumes et leurs rites, leur sacerdoce lui-même et leur hiérarchie, si bien que le mot d'Eglise, qui signifiait d'abord l'assemblée de tous les croyants, finit par signifier avant tout, dans le monde catholique, la hiérarchie, c'est-à-dire un corps fortement organisé qui est censé la représenter, mais la gouverne et l'opprime. C'est en ce sens néfaste, anti-évangélique, anti-chrétien à vrai dire, que ce mot d'Eglise a été prononcé trop souvent, naguère encore, par des protes-

tants peu fidèles à leur origine et à leur principe. Chez nous au moins, le mot d'Eglise ne peut pas signifier autre chose que l'assemblée des croyants; chez nous aussi la question de savoir si je suis un croyant ou si vous l'êtes ne peut être résolue par aucun pape ni aucun prêtre, aucun corps officiel, aucun tribunal dogmatique; elle ne peut être résolue que par ma conscience pour moi, par la vôtre pour vous. Nous n'avons ni clergé, ni sacerdoce, et j'en rends grâce à Dieu; le pasteur, parmi nous, n'est pas un prêtre; il n'a aucun privilége sacerdotal; devant Dieu nous sommes tous égaux.

Seulement, d'après le principe très-simple et très-nécessaire de la division du travail, comme le ministère de la parole, l'enseignement de l'Evangile réclame le labeur de toute une vie, de longues études préliminaires et une vocation spé-

ciale, ceux d'entre nous qui s'y sentent appelés, d'abord par leur conscience, qui pour eux est la voix de Dieu, puis par les fidèles dont ils ont la confiance, se consacrent, c'est-à-dire se dévouent à cette œuvre mondainement humble et religieusement grande entre toutes. La preuve même de ce que j'avance, vous la voyez tous les jours : vos pasteurs ne sont sortis ni de la société ni de la famille; ils portent le vêtement de tous, et si, dans l'exercice de leurs fonctions, ils revêtent cette austère robe noire qui date de la Réformation, elle n'est point un vêtement sacerdotal; analogue à celles que portent également parmi nous, dans l'exercice de leur charge, le professeur, l'avocat et le juge, elle n'est qu'un insigne universitaire; elle signifie que nous avons appris ce que nous vous expliquons, que nous avons étudié la religion chré-

tienne, son histoire, ses sources; qu'on nous a enseigné à lire les textes dans les langues originales.

Il n'y a de sacrificature ici que la sacrificature universelle : tout chrétien peut et doit s'adresser à Dieu sans intermédiaire; tout chrétien peut et doit rechercher la vérité par lui-même ; tout chrétien peut et doit communiquer à ceux qui l'entourent ce qu'il possède de vérités et de lumière. C'est un sacerdoce vénérable entre tous, que celui de la mère de famille qui révèle Dieu à son petit enfant, élève sa jeune âme au-dessus des détails matériels de la vie quotidienne, cultive en lui le sentiment de l'idéal, la pensée de l'infini, et l'initie par degrés au dévouement à l'humanité, à la patrie, à la famille. C'est un sacerdoce, que celui du savant, du penseur qui vulgarisent la connaissance ou portent plus loin ses limites et par là rendent les

hommes plus capables, plus dignes de servir leurs frères et leur Dieu. C'est un sacerdoce, que celui du poëte et de l'artiste véritablement dignes de ces grands noms, qui poursuivent l'idéal, s'efforcent d'atteindre le beau dans sa pureté, dans son élévation et transportent avec eux les âmes dans une sphère supérieure aux intérêts mesquins et aux passions grossières d'ici-bas. C'est un sacerdoce, que celui du philanthrope, de l'âme charitable qui soulage les misères et délivre son prochain de l'effroyable esclavage de la pauvreté. Vous allez remplir, avant de sortir de ce temple, un acte de sacrificateurs en offrant à Dieu non pas des victimes symboliques, non pas pour la forme une bagatelle qui ne vous coûterait rien et qui ne prouverait rien, mais un don sérieux, un sacrifice réel, proportionné d'un côté à l'étendue de vos ressources et de l'autre

aux besoins de cette saison d'hiver et d'inondations, au lendemain de tant de désastres inouïs.

Pasteurs ou fidèles, pères et mères, instituteurs du jeune âge ou rois de la science, poëtes ou artistes, frères et bienfaiteurs des malheureux, vous êtes prêtres, vous avez reçu une vocation sacrée, vous avez charge d'âmes. Et si vous ne le saviez pas encore, ou l'aviez faiblement senti... au nom de Dieu votre père, qui vous appelle à ce grand honneur, au nom de Jésus votre maître, qui vous a faits rois et sacrificateurs, moi, qui ne suis pas plus que vous et qui n'ai d'autre droit que celui que je tiens de votre persévérante confiance, d'une expérience déjà longue, de ma conscience et de la vérité, je vous donne, comme tout autre croyant pourrait le faire, l'investiture de cette sacrificature royale que nous

attribue l'Evangile; je vous conjure en conséquence *de tenir fermes*, comme vous l'enjoint l'Apôtre, *dans la liberté où Jésus vous a mis*, et de ne *pas vous laisser remettre sous le joug de la servitude*; je vous conjure de n'appeler personne votre maître, votre père spirituel, votre directeur; et je vous conjure enfin de vous unir à moi, à l'Eglise primitive, aux disciples les plus éclairés de Jésus dans tous les temps, pour répéter en ces veilles de Noël la doxologie de l'Apocalypse : *A Celui qui nous a tous faits sacrificateurs et rois, soient la gloire et la force aux siècles des siècles.*

Serons-nous seuls à le dire? La France parviendra-t-elle à penser ainsi, et sinon, qu'arrivera-t-il? C'est ce qui me reste à examiner rapidement en finissant.

Depuis des siècles, et presque depuis l'origine, l'histoire de France n'a été qu'une lutte éternelle entre ces deux rivaux, l'esprit français et l'esprit clérical. L'un ou l'autre a pu avoir des avantages, aucun ne l'a emporté; une sorte d'équilibre, de bascule s'est sans cesse maintenue, et ce qui l'a permis, c'est que le caractère gaulois d'abord, plus tard l'opposition des légistes et des parlements, enfin certaines tendances demi-libérales du clergé français ont donné un point d'appui à la résistance. Ainsi Louis XIV, qui révoquait l'Edit de Nantes et démolissait Port-Royal, avait tenu tête aux papes et fait décréter ce qu'on appelait les libertés de l'Eglise gallicane.

C'est ce double courant qui a sauvé la France de sa perte, qui l'a empêchée de subir comme l'Italie jusqu'à ces derniers temps, comme l'Espagne

et ses colonies le joug, qui dégrade, abêtit et tue.

Mais le catholicisme, qui pouvait se faire équilibre à lui-même tant qu'il avait une gauche aussi bien qu'une droite, a changé. L'Eglise gallicane n'existe plus et ses libertés sont anéanties. Le bréviaire romain est partout reçu ou le sera demain. Catholique désormais signifie ultramontain.

Le catholicisme a déclaré officiellement par sa voix infaillible que la liberté de la conscience, de la pensée, de la presse sont *un délire*. Or vous savez ce qu'on fait des fous : on les lie. On veut enchaîner la France. On ramène le moyen âge, et ses miracles, et ses pèlerinages; on dénonce les esprits qui cherchent; on proscrit les savants. Je suppose que ce recul dont vous êtes témoins jour par jour continue : où nous mène-t-il ?

Un grand mouvement se produit depuis nos malheurs en faveur de l'instruction à tous les degrés, et très-particulièrement pour les filles. L'ouvrier, le paysan pousse ses enfants aux écoles, surtout aux écoles laïques, et souvent, quand il le peut, aux écoles protestantes. Ce mouvement est ce qu'il y a de meilleur en France aujourd'hui, de plus fécond en consolations pour le passé, en promesses pour l'avenir. On entravera ce mouvement; on détournera ce courant. Les cléricaux s'en rendront maîtres. Les enfants sous leur direction n'apprendront que des faits choisis, des notions triées pour les besoins de la cause. On leur apprendra à ne pas chercher, à ne pas penser, à croire sur parole, à abdiquer leur raison, à mettre leur conscience en tutelle; on les enrégimentera dans des congrégations aveugles et occultes.

Les couvents d'hommes et de femmes se multiplieront de tous côtés; l'obscurité s'épaissira; le sol reviendra au clergé. Et la France, qui ne pourra soutenir la lutte contre les nations voisines, mutilée encore, rétrécie, énervée, s'affaissera sur elle-même. Ce qui restera de vivant en elle émigrera en Belgique, en Amérique, partout; et elle sera une Espagne plus déchue que sa voisine.

Quelques-uns, je le sais, comptent pour vaincre le cléricalisme sur la négation de Dieu. C'est une ressource aussi trompeuse que funeste. La foi en Dieu, le besoin de Dieu, l'élan vers Dieu fait partie inhérente et intrinsèque de la nature humaine. Or la nature ne se laisse pas mutiler; elle prend toujours d'irrésistibles revanches. Dieu reparaîtra toujours partout où il y aura des hommes. Bacon disait : « Qui nie Dieu détrône l'homme, » et il avait

raison. Or l'homme ne se laissera jamais détrôner. Après une génération d'athées vous aurez une génération de cléricaux. Les jésuites et Madame de Maintenon ont enfanté les athées de la Régence et de 93, et ceux-ci les congréganistes de la Restauration.

D'ailleurs on ne détruit que ce qu'on remplace ; ce n'est pas le vide ou le néant qui prévaudra. A une foi obscurantiste il faut opposer une foi libre.

Il n'y a plus qu'une force au monde capable de vaincre le cléricalisme · c'est la lumière, c'est la liberté, c'est la libre recherche, c'est le libre examen : c'est non pas la religion de l'obscurantisme, mais celle du libre examen.

D'ailleurs l'athée, le matérialiste, n'est pas l'homme du progrès, mais plutôt du renversement. Le croyant sème le bon grain et attend la moisson. Il sait que le grain croîtra et que

la moisson viendra ou pour lui, ou pour ses enfants, ou pour les leurs; et il sait qu'en tout cas un avenir céleste le dédommagera de son travail désintéressé ici-bas. L'homme sans avenir n'a pas le temps d'attendre; il faut qu'il jouisse tout de suite et à tout prix; il n'a rien à espérer après la mort; il n'a que l'instant qui passe. Le bonheur est une proie qu'il lui faut saisir comme le gibier qui fuit dans la forêt; et cette proie, il lui faut la disputer par tous les moyens à celui qui la possède.

Je ne veux pas accuser cet homme, mais j'accuse l'idée qu'il professe d'être impatiente et subversive par sa nature même. Dieu nous garde d'un duel entre le matérialisme et le cléricalisme; nous serions pris entre deux feux également meurtriers.

Considérez en effet les nations que la Réforme a émancipées il y a trois cents

ans. Elles sont très-diverses, très-inégales. Je n'ai pas besoin de vous redire que les institutions despotiques de la Prusse, ses barbares triomphes, son protestantisme orthodoxe de guerre et de cour me sont odieux. Je ne regarde pas comme suffisante la réforme épiscopale de l'Angleterre, ou le luthéranisme longtemps intolérant de la Suède. Mais prenez tous ensemble, Suisses et Hollandais, Allemands et Scandinaves, Anglais et Américains du Nord; ils ont plus de liberté que nous et moins de révolutions. Tandis que la France, l'Espagne, l'Amérique du Sud ont des révolutions sans cesse renaissantes, et ne sont pas encore parvenues à asseoir leur liberté sur une base ferme et large, ces peuples se développent presque sans secousses. C'est que le levain du libre examen agit en eux. L'Allemagne, à nos dépens et par notre faute, est devenue un

géant; l'immense empire d'Angleterre se réforme par degrés, et, quoi qu'on dise, n'a pas commencé à déchoir; l'immense république des Etats-Unis a un avenir immense, matériel et moral. L'antagonisme entre le progrès et la religion n'y existe pas, et dans ces trois vastes Etats l'enseignement fleurit partout, depuis l'école du plus petit village jusqu'à la science la plus hardie et la plus conquérante.

Là est le secret de leur force et la clef de leur avenir. Ceux qui tiennent la clef des connaissances ouvrent au lieu de fermer. L'accès direct de chacun à Dieu et à la vérité est reconnu. C'est le droit de chacun et l'intérêt, l'intérêt suprême de tous.

Voilà la seule voie où nous puissions marcher. Ecartons l'influence délétère du cléricalisme. Secouons ce joug. Dès lors le relèvement est possible, et avec

toutes les ressources de vaillance, de pensée, de savoir, de richesse intellectuelle et matérielle que possède la France, le relèvement par l'instruction, par le libre christianisme de Jésus, serait certain.

Tout le monde étant prêtre, Dieu n'est l'ennemi de personne. En toute liberté chacun peut le chercher pour lui-même. Dieu est lumière et source des lumières; elles se développent, elles se répandent, elles se propagent non pas contre lui, mais par son ordre; nul n'a peur pour lui; on croirait impie et dérisoire de le protéger contre la science et la pensée.

Dieu est le progrès, car il est la perfection; il nous attire à lui, car il est l'idéal; il nous élève, car il est le pardon; il nous sanctifie, car il est l'amour et il nous enseigne à aimer nos frères et à nous dévouer pour tous.

Enfin Dieu est la loi, la loi morale, la loi immuable, la loi éternelle, le rocher des siècles contre lequel toutes les tempêtes se déchaînent en vain, qui les domine et leur survit toujours. Aussi l'homme sacrificateur universel, adore avec la foi de l'agriculteur; il sème dans le champ du Maître (et ce champ c'est le monde) le vrai et le bien, tous les progrès, toutes les pures libertés, et il compte sur Dieu pour donner l'accroissement. Ainsi les révolutions sont inutiles, ainsi la marche ascendante est incessante et toujours plus rapide; toutes les moissons sont garanties, toutes les libertés assurées, toutes les conquêtes spirituelles immanquables. Personne ne prétend être ni maître, ni père spirituel, ni directeur d'autrui. Chacun est prêtre pour soi-même et Dieu est *tout en tous*

Paris.—Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13.—1872.

JÉSUS ET LE MYSTICISME

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS
13, RUE CUJAS. — 1873.

QUELLE ETAIT
LA
RELIGION DE JÉSUS?

QUATRIÈME DISCOURS

PRONONCÉ LE 29 DÉCEMBRE 1872

DANS LA SALLE SAINT-ANDRÉ

PAR

ATH. COQUEREL FILS

JÉSUS ET LE MYSTICISME

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1873

JÉSUS ET LE MYSTICISME

> A qui comparerai-je cette génération? Elle ressemble à des enfants qui sont assis dans les places publiques et crient aux autres enfants : « Nous vous avons joué de la flûte et vous n'avez point dansé. Nous avons chanté des complaintes et vous ne vous êtes point lamentés. » Car Jean est venu, ne mangeant ni ne buvant, et on a dit : C'est un possédé. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et on a dit : Voici un mangeur et un buveur, un ami des péagers et des gens de mauvaise vie. Mais la sagesse a été justifiée par ses enfants.
>
> MATTHIEU XI, 16-20.

Afin d'étudier avec fruit la question du mysticisme, question plus actuelle et plus délicate qu'elle ne le semble peut-être à première vue, j'ai besoin de faire

un pas en arrière et de prendre pour point de départ quelques-uns des principes que nous avons déjà établis.

Nous avons reconnu, dès le début de cette série d'enseignements, que le sens religieux, l'aspiration vers l'infini, fait partie intégrante de la nature humaine, est une des forces vives de notre être, une de nos facultés essentielles.

Nous avons constaté de plus, que comme toute autre partie, soit de notre corps, soit de notre âme, le sentiment religieux peut se développer sainement, d'une façon normale, mais peut aussi s'altérer, se dénaturer, et qu'il est sujet, en un mot, à des aberrations diverses, à de véritables maladies. De même que les désordres physiques, de même que l'alanguissement ou la surexcitation de telle ou telle de nos facultés, ces maladies de l'âme reparaissent nécessairement en telle ou

telle circonstance, et cela dans tous les temps, tous les pays et toutes les religions, mais à des degrés divers selon que les climats, le caractère particulier d'une religion, d'une nation ou d'une époque s'y prêtent plus ou moins. La crise peut varier d'intensité, de durée, et reparaître plus ou moins fréquemment.

Le mysticisme exalté, la vie contemplative et sa forme la plus grave, la plus malfaisante, le monachisme, est une des maladies les plus funestes auxquelles soient sujettes les différentes religions; bien loin d'être particulière au christianisme, elle est beaucoup plus ancienne que lui et beaucoup plus répandue.

Bien avant Jésus, il y avait des mystiques et des moines dans l'Inde. La vie des anachorètes dans les déserts n'a pu être inventée dans les pays froids où l'homme a trop de besoins pour vivre

seul; dans les climats brûlants, au contraire, il lui faut peu de nourriture, moins encore de vêtements, et le premier ombrage naturel lui suffit comme abri. Tandis que c'est une fatigue souvent intolérable d'agir, d'aller et de venir et même d'étudier, de penser avec suite, la solitude et le silence, l'oisiveté et la rêverie y paraissent pleins de charme. Il y a quelque chose qui lasse même le regard dans l'exubérance et l'inextricable fouillis de la végétation, dans le fourmillement incessant de la vie animale, insectes, reptiles, oiseaux, êtres vivants de tous genres. Le despotisme, enfin, né de l'inaction du plus grand nombre, la maintient, l'exige, pour ainsi dire, et rend toujours dangereux de se signaler par son activité. Tous ces faits et d'autres encore ont excité de tout temps les Indous à se délivrer des nécessités de la vie com-

mune et à chercher un refuge dans l'inaction contemplative qui paraissait à la fois moins pénible, moins vulgaire et plus sainte.

Les Juifs, pendant longtemps, ont été peu enclins à ce genre de vie et de piété; leurs anciens prophètes n'ont vécu au désert que lorsqu'ils y étaient chassés par la persécution. Cependant la légende ne tarda pas à faire une chose sacrée de leur isolement forcé. Après la captivité dans les Etats de Babylone, les tendances orientales s'étaient fait bien des adeptes, et nous trouvons au temps de Jésus-Christ, en Palestine, non-seulement des esséniens ou cénobites vivant d'austérités communes, mais des anachorètes, des ermites comme Banès, le maître de l'historien Josèphe, habillé d'écorces et de feuillages pour ne rien devoir à l'industrie humaine; comme Jean-Baptiste, qui se nourrissait de sauterelles séchées

et de miel sauvage, et s'habillait de la rude étoffe en laine de chameau dont se faisaient les tentes.

Sous bien des rapports, Jean le baptiseur était en avant de son siècle, pressentait et préparait l'avénement d'une religion supérieure plus spiritualiste et plus morale; aussi Jésus s'associa à lui en recevant son baptême et choisit ses premiers disciples parmi ceux de Jean. Cependant le Christ n'accepta nullement le sombre ascétisme de son prédécesseur; il rompit ouvertement avec cette tendance mystique et lugubre, et c'est ce contraste qu'il a mis en lumière dans le langage le plus pittoresque, lorsqu'il reprocha à ses compatriotes de repousser également le rigorisme du rude prophète de Beth-abara et sa propre religion, plus douce et plus libre. *A qui,* dit-il, *comparerai-je cette génération? Elle ressemble à des enfants qui sont*

assis dans les places publiques et crient aux autres enfants : « Nous vous avons joué de la flûte et vous n'avez point dansé. Nous avons chanté des complaintes et vous ne vous êtes point lamentés. » Car Jean est venu, ne mangeant ni ne buvant, et on a dit : C'est un possédé! Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant et on a dit : Voici un mangeur et un buveur, un ami des péagers et des gens de mauvaise vie. Mais la sagesse a été justifiée par ses enfants.

De là résulte que, selon Jésus, il y a deux sortes, ou, à vrai dire, deux degrés de sainteté, l'une trop mystique, ascétique et monacale, qui porte l'homme à s'isoler; c'est la plus stricte des deux, mais la moins sainte et la moins religieuse; l'autre, c'est la sainteté au milieu du monde, exempte d'ascétisme ou de mysticisme exagéré; c'est la sainteté

au milieu des hommes, dans la vie pratique et réelle, dans la vie commune de la famille et de la société; c'est la plus sainte des deux, en même temps que la moins austère; c'est la plus bienfaisante et la plus utile; c'est celle de Jésus-Christ; c'est celle que je voudrais vous enseigner, vous faire aimer et voir régner parmi nous pour l'honneur de notre Eglise, le salut de notre patrie et notre propre sanctification.

I

La première condition pour guérir ou prévenir une maladie soit de l'âme, soit

du corps, c'est évidemment de ne pas prendre pour des phénomènes morbides, pour des désordres, ce qui est le jeu naturel et normal des forces vitales. Il faut se garder par exemple de confondre le mysticisme ascétique ou exagéré avec l'exercice légitime de quelques-unes de nos facultés ; ce serait un excès en sens contraire, ce serait créer une maladie pour en éviter une autre. Si je redoute infiniment dans la religion la prépondérance de l'élément mystique, c'est-à-dire de l'imagination et d'une certaine sensibilité particulière, je ne veux nullement interdire à ces mêmes facultés leur juste part, leur action légitime et régulière. La religion, pour moi, doit être le mouvement ascensionnel et harmonique de toutes les forces de notre être vers l'idéal et la perfection, vers l'infini et vers Dieu. Aucune de nos facultés, rien de ce qui existe en nous ne doit rester

étranger à ce mouvement; il n'a toute sa valeur et sa beauté que s'il entraîne tout avec lui, s'il sanctifie, s'il glorifie, dirai-je, l'ensemble de nos puissances morales.

Il est illogique et faux, il est artificiel d'en exclure aucune de la vie religieuse; elles y ont les mêmes droits, sinon la même importance; un homme dépouillé d'imagination serait une pauvre et triste créature, un être incomplet et tronqué; voilà pourquoi je n'ai jamais, pour ma part, adopté ni accepté le titre de rationaliste; la raison est sans doute une faculté de premier ordre et à maints égards la faculté maîtresse, mais après tout elle n'est pas l'âme entière, et ne doit point être considérée comme telle; aussi faut-il se garder avec soin en religion de la prédominance exclusive du raisonnement; elle s'exerce de deux façons opposées, mais d'une manière

également funeste, chez le rationaliste et chez l'orthodoxe. On a vu quelquefois le premier honnir la poésie et l'art, nier le beau, s'appauvrir lui-même à plaisir, réduire la religion au degré suprême de la sécheresse et de la froideur et s'admirer orgueilleusement, fier d'avoir fait le vide autour de lui. Ce rationaliste-là, volontairement borné, mutilé de sa propre main, me rappelle ce mot d'un penseur moderne : « Il n'y a pas de maladie plus dangereuse pour l'âme que le froid. » J'adresse le même reproche à certaine orthodoxie, tranchante comme l'acier, vétilleuse, très-précise, mais très-nue, qui n'a nullement le mérite d'être rationnelle et qui a au plus haut degré le tort de satisfaire aussi peu le cœur et l'imagination que la raison; elle aligne les dogmes comme les bornes d'un grand chemin ; elle en détermine rigidement les contours comme s'il s'agis-

sait de figures de géométrie; puis, craintive et jalouse, elle veille sur tous les écarts de la pensée pour les réprimer sans pitié; elle ne comprend pas plus l'homme que Dieu, dessèche tout ce qu'elle touche et tue l'amour dans les âmes.

Jésus n'était pas plus rationaliste que mystique; on lui reproche quelquefois en notre temps de n'avoir été ni artiste ni poëte, et l'on a conclu de ce grief qu'il ne pouvait pas servir de type aux développements ultérieurs de l'humanité. Rien n'est moins vrai. Il est d'autres poëtes que ceux qui écrivent des vers et d'autres artistes que ceux qui manient les pinceaux ou l'ébauchoir. Les paraboles du Christ sont des apologues pleins de fraîcheur et de vie, de petits drames populaires émouvants et profonds; ses discours ont l'ampleur, le mouvement, la chaleur de la plus magistrale éloquence; ses maximes enfin,

les courtes sentences dans lesquelles il formulait suivant l'habitude de l'Orient sa réponse à ses interrogateurs ou ses avertissements à ses disciples, sont souvent d'un tour si hardi, d'une couleur si vive qu'ils restent imprimés dans les mémoires en traits ineffaçables. Nul n'a senti et aimé plus profondément, nul n'a signalé avec plus de grâce les charmes de la nature environnante; la vie des champs, la germination, les semailles, les récoltes lui ont fourni d'admirables images; son œil, épris des beautés réelles, découvre dans la pourpre éclatante des anémones sauvages, ces *lis des champs qui ne travaillent ni ne filent*, plus de magnificence que n'en eut jamais le faste proverbial d'un Salomon; tour à tour apparaissent dans ses paroles les oiseaux des cieux qui ont leurs nids, les renards des champs qui ont leurs tanières, tandis que le Fils de

l'homme n'a pas un lieu où reposer sa tête ; la poule qui rassemble ses poussins sous ses ailes comme il aurait voulu rassembler les enfants de Jérusalem ; les aigles qui se réunissent en foule, ainsi que l'a vu mille fois tout voyageur en Orient, partout où tombe un cadavre. Le paradoxe atteint dans sa bouche un degré inouï de vivacité et d'énergie. C'est lui qui trouve moins facile de faire entrer un riche dans le royaume des cieux qu'un chameau dans le trou d'une aiguille. C'est lui qui reproche à l'hypocrite de distinguer un fétu dans l'œil de son frère sans s'apercevoir qu'il porte une poutre dans le sien. C'est lui qui, entendant ses disciples annoncer le succès de leur première mission, s'écrie qu'il voit *Satan tomber du ciel comme un éclair*. Comme toute âme ouverte à la poésie vivante et naïve, il aimait les enfants, les attirait dans ses bras, les

citait en exemple aux âmes intéressées et vaines, blâmait ceux qui les écartaient de lui, observait leurs jeux et ne dédaignait pas d'y chercher des images pour ses enseignements les plus élevés, se comparant à eux lui-même ainsi que Jean-Baptiste, le plus grand des prophètes, et représentant avec la grâce la plus aimable les deux grands aspects opposés de la piété et de la moralité sous les traits de deux enfants dont l'un chante des complaintes pour attendrir ses compagnons, tandis que l'autre veut les égayer en leur jouant sur la flûte un air joyeux.

Rappelez-vous cette scène où une femme, le cœur brûlant de reconnaissance et d'enthousiasme, trop émue pour oser parler, répand sur sa tête de Jésus un parfum de grand prix. L'homme positif et pratique à ce moment-là, c'est Judas, qui blâme durement cette prodigalité et

se plaint que la valeur de ce parfum n'ait pas été réalisée et distribuée aux pauvres. Qui semble moins zélé pour les indigents? Jésus. Avec un mélange touchant de délicatesse et d'autorité, il intervient; il accepte l'hommage qui lui est rendu; il console la pauvre femme éperdue, il ferme la bouche à son accusateur, en acceptant cette munificence exceptionnelle pour sa propre sépulture qui est prochaine, et prend ainsi hautement sous sa protection, la spontanéité, le libre épanchement d'un sentiment profond et vrai.

Rien en lui ne rappelle la raide sécheresse du calviniste; rien ne ressemble moins à un puritain morose, que ce prédicateur en plein air qui parlait à la foule du haut d'une barque sous la voûte éclatante du ciel syrien, au murmure des vagues légères du lac de Génésareth. Ce n'est pas de lui que procède

le sombre génie, la logique à outrance du grand et dur réformateur français, et c'est à bon droit que nos compatriotes du seizième siècle ont blâmé sa rigidité excessive, cet appauvrissement impitoyable de notre nature.

A la longue, il ne sert de rien de nier ou de réfuter le beau; il est par lui-même comme Dieu dont il émane, il s'affirme par sa propre valeur, il se venge par le charme qui lui appartient. Il est sûr de réveiller tôt ou tard un écho dans les profondeurs de l'âme; son jour ne peut manquer de venir; il règne parce qu'il est. Il serait chimérique et insensé de prétendre régler le monde moderne sur les effusions étranges de ce grand rêveur du treizième siècle, le poëte épique du mysticisme, Dante; mais il ne serait pas moins chimérique, il serait injuste et ingrat de ne pas *honorer le très-haut poëte* et de ne pas rendre hommage à

une imagination dont la fécondité fut si puissante et le vol si sublime. Ce serait à nos yeux de huguenot une pitoyable idolâtrie que d'adresser nos prières aux saints et aux madones des peintres primitifs de l'Italie, mais à moins d'être aveugle, comment ne pas goûter la saveur étrange et pénétrante de leur pieux mysticisme, et ne pas admirer la profondeur du sentiment religieux dans les créations raides encore d'un Giotto ou la ferveur émue et triomphante des anges de Fiésole ?

Ne l'oublions pas d'ailleurs : à plusieurs reprises les mystiques ont ouvert la voie à des penseurs plus fermes ; le rêve a appelé le progrès. Il y eut un moment en plein moyen âge où la scolastique des disciples d'Aristote, une science servile et creuse, toute de mots et de formules, avait tout desséché et flétri dans le monde de la pensée.

Alors ce fut un mysticisme délicat et moral, qui rendit à l'esprit humain et à la conscience quelque liberté et quelque vie, vengea le bon sens même des attentats du dogmatisme officiel et rouvrit devant l'humanité la carrière du progrès. Aussi faut-il se garder d'envelopper dans une même réprobation, à toutes les époques et sous toutes ses formes, ce mysticisme parfois légitime et nécessaire, qui n'est autre chose que l'âme revendiquant tous ses droits, recourant à toutes ses ressources, déployant toutes ses énergies et démontrant la légitimité de leur exercice en s'en servant.

On peut avoir horreur de tout ce qui nous ferait reculer vers le moyen âge, on peut détester le monachisme et l'esprit conventuel, on peut être ardemment dévoué, corps et âme, à la liberté et au progrès, on peut être ennemi acharné de ce ritualisme aristocratique des Anglais qui

tend à restaurer des abus que la Réforme a justement détruits, on peut aussi voir avec douleur, avec une sorte d'humiliation reparaître, même au sein du protestantisme français, une réminiscence affaiblie des ordres de religieuses, comme si la charité enrégimentée, la bienfaisance en uniforme, les vœux même temporaires pouvaient valoir l'amour chrétien dans sa libre diffusion et sa pleine spontanéité; on peut, dis-je, résister partout aux écarts du mysticisme, à l'ascétisme, et cependant laisser à l'imagination et à la sensibilité une digne carrière, ne rien retrancher à notre âme des moyens de développement qu'elle possède, ne refouler aucune de ses aspirations ; et c'est alors seulement, c'est à ce prix que nous pourrons dire, comme Jésus, à ceux qui resteraient sourds aux appels les plus variés et les plus sympathiques : Que faut-il donc pour vous ga-

gner, quel langage pouvez-vous entendre : *A qui comparerai-je cette génération ? Elle ressemble à des enfants qui sont assis dans les places publiques, et crient aux autres enfants : « Nous vous avons joué de la flûte et vous n'avez point dansé. Nous avons chanté des complaintes et vous ne vous êtes point lamentés.» Jean est venu ne mangeant ni ne buvant et on a dit : C'est un possédé. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et on a dit : Voici un mangeur et un buveur, un ami des péagers et des gens de mauvaise vie. Mais la sagesse a été justifiée par ses enfants.*

II

S'il est des époques dans l'histoire où le goût du mysticisme soit plus général et plus vif qu'en d'autres, celle où parut Jésus avait au plus haut degré ce caractère. Ce qu'on appelait alors la philosophie, loin d'être rationnel, était le mysticisme lui-même.

La philosophie platonicienne refleurissait sous une forme nouvelle, plus vague et moins saisissable; aux rêveries poétiques, souvent sublimes, mais par moments déraisonnables du grand Athé-

nien étaient venues se mêler une foule de doctrines confuses émanées de l'Orient, très-vaporeuses souvent et fort peu pratiques. Alexandrie et la Palestine rivalisaient de penchant pour les chimères de l'imagination. Une exégèse allégorique absolument arbitraire était appliquée sans scrupule aux faits, aux noms, aux chiffres mêmes de l'histoire, aux œuvres des écrivains plus anciens et aux enseignements des religions diverses. Les applications de cette étrange méthode abondent dans les écrits du philosophe juif Philon, et dans le Nouveau Testament même. Saint Matthieu, saint Paul, saint Jean, l'Apocalypse, l'Epître aux Hébreux en offrent un grand nombre d'exemples. Jésus, à peu près seul, ne sacrifie jamais à ce goût bizarre : deux paroles seulement ont été considérées comme de lui, quoique ayant ce caractère ; mais l'une et l'autre, il est facile de s'en as-

surer, n'est qu'un développement ou une explication ajouté pour faire mieux comprendre et mieux goûter la parole plus simple qui précède. Le Christ a un but trop précis, il a une œuvre à faire trop urgente, il a un bon sens pratique trop juste et trop net pour perdre le temps à ces vagues allégories.

Le mysticisme, en effet, la part trop large faite à l'imagination, l'habitude, le goût des rêves et des chimères rendent impropre aux réalités positives, souvent prosaïques et dures, de la vie réelle. Le monde imaginaire, dont nous disposons à notre gré, nous dégoûte du monde extérieur contre lequel nous avons à lutter; la facilité avec laquelle en idée on façonne les événements à sa guise et l'on fait plier les autres à sa volonté, dispose mal aux efforts persévérants, aux longs combats qui seuls aboutissent à quelque chose.

Il y a plus : tandis que, pour agir, il faut se trouver mêlé aux hommes, pour rêver il faut être seul; la contemplation solitaire des choses même les plus grandioses et les plus saintes est malsaine pour la conscience; *il n'est pas bon pour l'homme d'être seul*, aussi bien devant Dieu que dans la vie. Il n'est pas bon de s'exagérer sa propre importance, ni même sa propre culpabilité, et l'égoïsme du salut personnel est le vice habituel des anachorètes : il en est qui laisseraient périr le monde, occupés surtout de se sauver eux-mêmes.

Je pourrais aller plus loin encore. Je pourrais toucher à un problème plus délicat, et vous montrer le mysticisme et ses délices rêveuses, ses extases passionnées avoisinant une certaine sensualité de l'âme qui est pleine de dangers et qui aboutit directement à l'immoralité. Quelque pures que fussent les intentions d'une

sainte Thérèse d'Avila, ce sont des exemples périlleux que les siens; ce sont des livres équivoques, si ce n'est corrupteurs, que ceux où on lâche ainsi la bride à une imagination en délire. Mais sans insister sur ce point, il me suffit de rappeler à tous, surtout à nos jeunes gens et à nos jeunes filles, que c'est dans la conscience et non dans l'imagination que notre religion doit avoir son point de départ.

J'ai d'ailleurs un dernier grief, peut-être plus grave encore, contre le mysticisme : c'est qu'il est l'allié naturel de l'esprit d'asservissement et de domination. Quand on se désintéresse trop des réalités de la vie, on les abandonne nécessairement à d'autres qui savent en profiter. Quand on vit dans les espaces, on laisse à autrui la place qu'on devrait remplir dans le monde actuel. Pour rester libre de contempler, on s'accommode

aisément de toutes sortes de servitude extérieure; où la liberté est imaginaire, l'asservissement n'est que trop vrai. Les grands directeurs des consciences l'ont si bien compris, qu'ils ont érigé en science l'art de dompter les volontés, d'affaisser les intelligences, par les pratiques savamment calculées de la vie dévote. Il n'y a pas d'instrument de torture plus redoutable pour le corps que ne sont pour la volonté et la pensée *les exercices spirituels* combinés avec une suprême habileté par Ignace de Loyola. L'esprit s'y abâtardit, l'énergie s'y use; celui qui aurait commencé par résister comme un homme aux empiétements du despotisme spirituel, s'égare, s'amollit, s'abêtit, et finit, suivant la juste et hideuse expression du grand jésuite, par obéir *comme un cadavre*. Vous savez ce que ce régime a fait de l'Espagne.

Tels seraient encore aujourd'hui, si

nous ne nous y opposions, les effets délétères d'un mysticisme de mauvais aloi sur nos contemporains et sur nous-mêmes; aussi devons-nous bénir ce sens pratique si ferme, cette saine virilité d'âme avec lesquels Jésus, au milieu d'un siècle et d'un pays adonnés au mysticisme, réagit en faveur de la morale active et du devoir positif. Non-seulement il établit entre son prédécesseur et lui l'antithèse frappante de mon texte, mais systématiquement il fit perdre à ses disciples instruits d'abord par Jean les habitudes ascétiques que leur premier maître avait pu leur donner; il ne se contentait pas d'aller lui-même prendre part à des noces juives, ou à des banquets, il y menait avec lui ses apôtres, acceptant pour eux et pour lui l'hospitalité tantôt d'un pharisien dédaigneux et superbe, tantôt d'un opulent péager, et partout il apportait avec lui le

repentir, le relèvement et le pardon. Ses lumineuses paraboles sont remplies de traits empruntés aux fêtes publiques et royales ou aux réjouissances de famille. Dans la merveilleuse histoire de l'enfant prodigue, la maison qui retentit du bruit des chants et des danses n'est pas, comme on le croirait, celle du débauché dans l'effervescence de la jeunesse et des passions, c'est la maison du père de famille qui célèbre le retour du pécheur ; ce père, vous le savez, représente Dieu lui-même, et Jésus n'a pas cru déroger à la sainteté absolue du Père céleste en représentant sa bonté et sa joie sous des images si humaines. Et de même, dans le tableau si bref et si animé des enfants qui jouent sur la place publique, il ne juge pas scandaleux de se comparer lui-même et l'œuvre de salut, la rédemption religieuse et morale qu'il vient opérer, à l'air de danse qu'un en-

fant joue sur la flûte pour réjouir des amis de son âge. Où êtes-vous, sainte raideur des faux dévots, affectation rigoriste, ridicule et funeste interdiction de toute distraction innocente ? Le saint et le juste a scandalisé non-seulement par l'audace de ses doctrines, mais par les actes de sa vie, les pharisaïques bigots ses contemporains. Tandis que d'autres s'imposaient des jeûnes et s'isolaient du monde, il a vécu de la vie de tous, il n'a interdit ni refusé aucune jouissance honnête, aucun don pur et innocent tombé de la main de Dieu, il a répété lui-même sans émoi qu'on l'appelait un *mangeur et un buveur, un ami des péagers et des gens de mauvaise vie.*

Ce dernier titre, il l'acceptait pleinement, il aimait en effet les pécheurs; il voulait les porter au repentir et les sauver. Ce n'est pas quoiqu'il fût juste et saint, mais parce qu'il l'était, qu'il se montra

leur ami et vécut avec eux, et c'est ainsi qu'il est resté le type, non d'une vertu méprisante et chagrine, mais de la vraie sainteté, virilement énergique, souverainement aimante et aimable.

Il y a huit jours, dans cette enceinte, je réprouvais au nom même de Jésus et en ses propres termes l'esprit prêtre et je vous demandais d'accepter la sacrificature universelle qu'il offre à tous. Aujourd'hui en son nom encore, je réprouve l'esprit monacal et, sans demander à personne de tomber dans l'excès contraire, dans la sécheresse et dans la pauvreté de l'âme, je réprouve les exagérations funestes du mysticisme. C'est au nom d'un même principe que je repousse également l'esprit de la prêtrise et celui du monachisme ; ce principe est celui

de la responsabilité directe et personnelle de chacun devant Dieu.

Il me souviendra toujours d'avoir entendu un jésuite célèbre, vanter dans la chaire de Notre-Dame l'utilité des ordres religieux comme préservant la société de la colère divine. Il représentait Dieu, non comme le Père plein d'amour que Jésus nous a fait connaître, mais comme un juge courroucé, prêt à frapper de ses foudres la société moderne, la France, notre cité comparée à la grande Babylone, notre cité où si peu de personnes prient, où se commettent tant de désordres et de débauches. Dieu, disait-il, voyant dans la multitude la robe du franciscain et du carme, du dominicain ou du jésuite, ces hommes consacrés uniquement à son service et qui prient sans cesse pour les pécheurs, Dieu s'apaise et retient sa foudre. — Je ne veux pas demander si les couvents et les

moines étaient devenus plus rares parmi nous il y a deux ans, lorsque tant de catastrophes nous ont atteints coup sur coup, et si ce n'était pas au contraire le moment le plus prospère pour eux depuis quatre-vingts ans. Mais je nie absolument cette étrange doctrine, caractéristique du catholicisme, d'après laquelle les prières continuelles des uns compenseraient l'impiété et l'immoralité des autres. Le bon sens et le sens moral se révoltent à la fois contre un pareil système; rien ne compense pour personne le désordre et le mal, rien ne dispense personne du repentir, rien, et Dieu en soit béni! ne sauve de la nécessité du progrès.

Je nie, d'ailleurs, que le célibat, l'obéissance à un supérieur ecclésiastique, les abstinences, une robe de bure, une vie artificielle et contemplative soient la vertu; ce ne sont que des formes sou-

vent vides de sens, souvent trompeuses pour celui même qui les adopte ; vous avez une autre dette à payer à la patrie; elle attend, elle a droit d'exiger de vous des services plus réels, de plus utiles sacrifices; l'ascétisme mystique représente, non pas comme il le prétend, un degré supérieur du christianisme, mais un degré inférieur, extérieur, incomplet. Après avoir appelé Jean-Baptiste un prophète et plus qu'un prophète, le plus grand entre ceux qui sont nés de femmes, Jésus s'empresse d'ajouter que dans le royaume des cieux, c'est-à-dire dans la religion qu'il établit, le plus petit est plus grand que Jean-Baptiste, en d'autres termes, le moindre des chrétiens pratiques, dans la famille, la société et la patrie, est plus grand aux yeux de Jésus que le premier des anachorètes et le plus saint des mystiques du désert. Je ne crains pas de l'affirmer

hautement, le citoyen qui sert dignement sa famille et sa patrie est plus grand que le moine; et de même (quoique l'opinion générale, sur ce point, me donne tort), j'affirme hautement que la mère de famille, la vraie maîtresse d'école laïque, la vraie chrétienne dans la société civile, est plus grande que la sœur de charité.

Si en d'autres temps, par exemple avant la venue du Christ ou après l'invasion des Barbares, le moine ou l'ermite ont eu, tout inférieurs qu'ils sont, leur utilité particulière, il n'en est pas de même aujourd'hui, et nous devons les redouter comme dépassés par les besoins de notre époque, et comme devenus essentiellement nuisibles. En effet, ces privations volontaires, ce costume spécial, cette vie mystique sont un grand moyen d'agir sur les esprits faibles, de les séduire et de les dominer. C'est un

trait essentiel de la grandeur morale de Jésus et de sa dignité que d'avoir repoussé ces moyens d'influence et de les avoir dédaignés. Repoussons-les après lui et préservons-en, autant qu'il est possible, les intelligences faibles, les imaginations prévenues.

Il est absurde, il est insensé que la France moderne fasse élever la génération nouvelle, les enfants qui nous succèdent, par des hommes et des femmes étrangers à la vie de famille et qui ne doivent jamais la connaître. Ne fût-il jamais arrivé que des sœurs eussent fait preuve d'un esprit étroit et faible, d'une superstition qui rappelle le paganisme et d'une vertu naïvement calculatrice, additionnant sans cesse d'un côté leurs péchés et de l'autre leurs mérites devant Dieu; ne fût-il jamais arrivé que des membres d'ordres religieux eussent soulevé la conscience publique par d'in-

qualifiables scandales, il ne resterait pas moins certain que ni frères, ni sœurs exclus de la famille et de la société civile, citoyens avant tout d'un Etat mystique dont le chef-lieu est le Vatican, ne sont propres à former des hommes ou des femmes véritablement dignes de ces grands noms, capables des devoirs qu'ils imposent et disposés à faire pour leur patrie ce que réclament impérieusement les nécessités d'un temps comme le nôtre. Entourée de nations dont les enfants sont élevés par des laïques, la France dont les générations futures seront formées par des moines, perdra chaque jour quelque chose de sa valeur relative, et au jour d'une lutte sera écrasée.

Revenons donc à la grande et saine moralité telle que Jésus l'a pratiquée et enseignée, à une religion virile que n'appauvrissent ni la froideur rationaliste, ni la rêverie mystique et mona-

cale; vivons de cette vie complète, large, puissante, féconde, que Jésus promettait à son interlocuteur, lorsqu'il ajoutait à la mention des simples et virils devoirs ce seul mot : *Fais ces choses et tu vivras*. Soyons saints, mes frères, non pas dans les austérités d'un ermitage, mais au milieu des nobles obligations que la famille, l'Etat, l'humanité ont le droit de nous imposer, et efforçons-nous de *parvenir* ainsi, avec l'aide de Dieu, à ce que saint Paul a magnifiquement appelé l'*état d'hommes faits*, c'est-à-dire, ajoute-t-il, *la mesure parfaite de la stature de Jésus-Christ*.

Paris.—Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas.—1873.

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

PUBLICATIONS

DE M. ATHANASE COQUEREL FILS

CONFÉRENCES PATRIOTIQUES

La Guerre (au théâtre du Prince-Impérial). Br. in-8. 1869.

Le Rachat de la France. (Cirque des Champs-Elysées.) Br. in-4. 1872.

Libres paroles d'un assiégé. 1 vol. in-12. 1871.

ÉTUDES HISTORIQUES

Jean Calas et sa famille. 2e édit. 1 vol. in-8. 1869.

Vie et Mort de Wolfgang Schuch. Br. in-8 1854.

La Saint-Barthélemy. Strasbourg. Br. in-8. 1859.

Précis de l'histoire de l'Eglise réformée de Paris (1512-1594). Strasbourg. 1 vol. in-8. 1862.

Les Forçats pour la foi. 1 vol. in-12. 1866.

Des Premières transformations historiques du Christianisme. 1 vol. in-12. 1869.

Histoire du Credo. 1 vol. in-12. 1868.

BEAUX-ARTS

Des Beaux-Arts en Italie au point de vue religieux. 1 vol. in-12. 1857.

Rembrandt et l'Individualisme dans l'art. 1 vol. in-18. 1869.

Henry Regnault. — Son œuvre. Conférence. Br. in-4. 1872.

ÉCRITS DIVERS

Libres Etudes. 1 vol. in-8. 1868.
Topographie de Jérusalem au temps de Jésus-Christ. Strasbourg. Br. in-8. 1843
Affirmation chrétienne. Br. in-12. 1854.
Le Catholicisme et le Protestantisme considérés dans leur origine, etc. Br. in-8. 1864.
La Conscience et la Foi. 1 vol. in-12. 1867.
Pourquoi la France n'est pas protestante. 2e édit. Br. in-8. 1866.
De l'Education des filles. Réponse à Mgr Dupanloup. Br. in-8. 1868.

SERMONS

Sermons et homélies. 2 vol. in-12. 1855-1858.
Trois sermons prêchés à Nîmes. Br. in-12. 1862.
La tradition protestante. Br. in-12. 1858.
La Solidarité chrétienne (pour les ouvriers cotonniers). Br. in-12. 1863.
Sermon d'adieu. 5e édit. Br. in-8. 1864.
Profession de foi chrétienne. Br. in-8. 1864.
Les choses anciennes et nouvelles. Br. in-8. 1864.
L'égoïsme devant la croix. Br. in-8. 1864.
Le bon Samaritain. Br. in-8. 1864.
La Science et la Religion. Br. in-8. 1864.
Les deux méthodes. Strasbourg. Br. in-8. 1864.
La Charité sans peur. Br. in-8. 1866.
Evangile et liberté. Br. in-8. 1868.
La Suisse et la France. Br. in-8. 1868.
La seule chose nécessaire. Br. in-12. 1869.
Au Dieu unique. Br. in-8. 1869.
Discours d'inauguration de la salle Saint-André. Br. in-8. 1870.
Le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Br. in-8. 1870.

JÉSUS ET LE DOGMATISME

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS
13, rue Cujas. — 1873

QUELLE ÉTAIT
LA
RELIGION DE JÉSUS?

CINQUIÈME DISCOURS

PRONONCÉ LE 12 JANVIER 1873

DANS LA SALLE SAINT-ANDRÉ

PAR

ATH. COQUEREL FILS

JÉSUS ET LE DOGMATISME

PARIS

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1873

JÉSUS ET LE DOGMATISME.

Ta foi t'a sauvée; va-t'en en paix.

Luc VII, 50.

Un célèbre historien de l'Eglise, plus qu'à demi orthodoxe, a écrit cette simple et grande parole : « Il y a une foi qui sauve, il n'y a pas de dogmatique qui sauve. »

En effet, je ne connais guère d'abus de langage plus général ou plus nuisible que celui qui consiste à identifier, à substituer l'une à l'autre la dogmatique et la foi. Foi signifie confiance, et ce mot, à la hauteur où l'a porté le christianisme, ne désigne pas autre chose que l'entière adhésion, l'union complète de notre âme

avec Dieu, telle que Jésus l'a établie par ses enseignements et ses exemples. Avoir la foi c'est vivre aussi intimement uni à Dieu que cela est possible sur la terre; et cette définition, vous devez le reconnaître, est bien loin de diminuer la valeur, la sainteté, de la foi.

A côté d'une puissance de l'ordre moral si haute et si considérable, qu'est-ce que la dogmatique? Dans le sens vulgaire, c'est un certain nombre d'opinions, de doctrines plus ou moins logiquement enchaînées l'une à l'autre. Dans un sens plus rigoureux, c'est la systématisation par l'esprit humain de spéculations théologiques qui ont été reconnues valables par une autorité compétente ou supposée telle. Il faut, pour en arriver là, un double travail, d'abord celui des théologiens qui ont spéculé, discuté, précisé ce qui leur a paru vrai, et ensuite celui des autorités ecclésiastiques

qui ont officiellement choisi entre ces élucubrations nécessairement diverses, condamné les unes et sanctionné, enregistré, décrété les autres. On n'ignore pas comment ce double travail s'est opéré dans l'Eglise, quels sont les penseurs ou les croyants, un saint Paul ou un saint Jean, un Origène ou un Tertullien, un saint Athanase ou un saint Augustin, un saint Thomas d'Aquin ou un saint Anselme de Cantorbéry, un Loyola ou un Jansénius, un Luther ou un Calvin, qui ont enseigné, argumenté, dogmatisé en un mot. On sait aussi à quelle date, en quel lieu, dans quelle circonstance chaque dogme a reçu sa formule actuelle et autoritaire. De ces deux parties de l'histoire des dogmes, la plus belle, la plus honorable pour l'esprit humain, est la première, où la foi vivante, la force de concentration et de déduction, le génie se sont déployés

quelquefois avec une grandeur et un éclat que je ne veux pas contester. La seconde partie de cette même œuvre, la promulgation officielle de telle ou telle doctrine précédemment élaborée, est au contraire une des histoires les plus humiliantes, souvent, hélas! les plus scandaleuses, que le monde ait vues. C'est un fait indéniable que bien des dogmes ecclésiastiques, même les plus délicats et les plus graves, ceux sur lesquels toutes les orthodoxies sont à peu près d'accord, sont byzantins par leur origine comme par leur caractère.

Telle décision que la crédulité vulgaire et le despotisme clérical attribuent complaisamment au Saint-Esprit, a été longuement débattue entre les partis politiques du Bas-Empire, a flotté au gré des intrigues de palais, a été déterminée souvent par l'intérêt et le caprice des empereurs de Constantinople ou les

rivalités et les passions de leurs favoris ou de leurs femmes. En fait, rien n'est moins sacré, souvent rien n'est moins édifiant que l'histoire de la promulgation des principales formules dogmatiques.

Aussi, pour répondre à la question très-importante que nous nous sommes posée dès le début : *Quelle était la religion de Jésus?* la première chose à faire en touchant aux dogmes, c'est de se dégager absolument du réseau minutieux et compliqué des décisions ecclésiastiques; de passer l'éponge, au moins provisoirement, sur tous les décrets ou les votes de tous les papes et de tous les conciles comme de tous les synodes; et une fois échappé aux étreintes du dogmatisme, de se retrouver seul à seul en face de Jésus afin de l'interroger directement sur le dogme. Sa réponse fera sentir aussitôt l'importance capitale de la distinction que j'empruntais il y a un

instant à un historien illustre. Du dogme, Jésus n'a rien à dire; la notion même du dogme lui est étrangère, elle est née après lui et en dehors de lui. L'idée d'une dogmatique qui sauve, d'un ensemble de dogmes nécessaire au salut, n'a rien de chrétien, dans le sens véritable et primitif du mot chrétien.

Ce dont Jésus a parlé à plusieurs reprises, c'est une foi qui sauve. Plusieurs fois il a dit à des malades guéris : « Ta foi t'a sauvé. » Mais ce n'est aucun de ces exemples que je veux apporter devant vous aujourd'hui, parce qu'ils impliquent la question du miracle, que j'ai réservée à notre prochaine méditation. Aujourd'hui c'est cette même parole familière à Jésus qui nous occupera, mais sans y mêler la notion d'une guérison physique. Je la prends dans ce mémorable entretien avec Simon le Pharisien et une pécheresse sans nom, dont vous

avez entendu la lecture. Je la prends telle que Jésus l'adressa à cette femme de mauvaise vie, régénérée par son enseignement, par le repentir le plus profond et le plus reconnaissant amour. « Ma fille, lui dit-il, va-t'en en paix; ta foi t'a sauvée. »

Jésus reconnaît donc une foi qui sauve; cette foi dont il proclame l'efficacité d'une façon solennelle, cette foi que possédait la pécheresse pénitente, qu'était-elle? Quelle foi Jésus communiquait-il à ses disciples, à ses auditeurs, quelle foi approuvait-il, saluait-il en eux quand il l'obtenait, et enfin comment cette foi sauve-t-elle, ou pour parler avec plus de précision encore, de quoi sauve-t-elle? Voilà, mes frères, ce que je vous demande d'étudier avec moi dans un sentiment profondément religieux et en même temps avec une absolue liberté d'esprit.

I

A Dieu ne plaise que je veuille, ou que je paraisse même, adresser le moindre blâme aux esprits chercheurs et sérieux qui essayent de rendre compte aux autres et d'abord à eux-mêmes de ce que l'Ecriture appelle *l'espérance qui est en eux*. A Dieu ne plaise que j'aie le malheur et le tort de décourager, à quelque degré que ce soit, leurs consciencieux efforts, leurs recherches parfaitement légitimes, et, pour tout dire, nécessaires. Leur travail n'est pas seule-

ment pleinement licite, il est très-noble, très-méritoire, il est obligatoire pour tout chrétien, tout protestant, tout esprit libéral.

Et c'est précisément parce qu'il est toujours permis de chercher à se rendre compte de sa croyance, de dogmatiser, si on veut donner ce nom à l'étude du dogme, qu'il n'est jamais permis à personne de faire ce que les diplomates appellent, « fermer le protocole, » de clore le débat, de rendre une sentence définitive et sans appel. En droit comme en fait, le protocole reste toujours ouvert. Dieu le veut ouvert: qui oserait, qui pourrait le fermer malgré lui? C'est un mot vide de sens, et je serais tenté de dire impie, que ce mot familier à toutes les orthodoxies : le dogme est arrêté. Arrêté? Et comment le serait-il? L'esprit humain n'est-il pas toujours insatiable de vérité, de découvertes, de lumière

nouvelle; le champ de l'investigation a-t-il des bornes? Quand les espaces infinis ont-ils été circonscrits par un décret humain? Et Job n'aurait-il plus le droit de dire à la sagesse audacieuse qui prétend résoudre pour jamais les problèmes de l'infini : *Trouverais-tu le fond de Dieu en le sondant? Ce sont les hauteurs des cieux : qu'y ferais-tu? Ce sont les profondeurs de l'abîme : qu'y verrais-tu?* L'esprit humain est-il arrivé à embrasser d'un regard, à définir d'un mot l'ensemble des choses? Existe-t-il un système qui soit comme une sphère parfaite, sans saillie exubérante, sans lacunes et sans vide? Plusieurs se sont donnés pour tels (cette prétention du positivisme actuel n'a rien de neuf), mais aucun, jusqu'aujourd'hui, n'a pu légitimer ses prétentions, et le positivisme, on peut en être sûr, n'y réussira pas mieux que ses mille et mille prédéces-

seurs. Aussi, qu'arrive-t-il dans toute secte philosophique et toute religion qui prétend avoir arrêté le dogme? Deux choses bien simples et bien évidentes. La première, c'est que l'esprit humain, qui ne peut rester immobile, s'agite comme l'aigle captif dans la prison trop étroite où on l'a enfermé, ou qu'emprisonné dans un cercle de Popilius, il piétine sur place, il tourne éternellement dans une même orbite, comme l'esclave antique enchaîné à la meule du moulin.

Lisez tout ce qu'on a écrit sur la trinité, à commencer par les définitions fameuses d'Athanase et de Nicée, elles consistent uniquement à reprendre sans cesse d'une main ce qu'on vient de donner de l'autre. On affirme tour à tour que Dieu est un, mais qu'il est trois, puis qu'il est trois, mais qu'il est un. On n'explique rien, on ne concilie rien,

on établit et on nie les deux propositions tour à tour et, autant qu'il se peut, tout à la fois. On n'avance point; on se contente de lever un pied, puis l'autre, sans faire un pas ni en avant ni en arrière. Jamais exercice plus stérile n'a été imposé à l'esprit humain.

La seconde conséquence inévitable de ce système, c'est la discorde. Il n'y a pas une formule théologique laborieusement inventée pour terminer des discussions dogmatiques, qui n'ait fourni matière à des discussions nouvelles souvent plus âpres que les précédentes et plus envenimées; tout le monde se rappelle les Byzantins du Bas-Empire s'anathématisant les uns les autres pour décider si la lumière de la transfiguration sur le mont Thabor était créée ou increée, et cela pendant que Mahomet II assiégeait Constantinople où il allait bientôt proposer aux deux partis

un tout autre dilemme : le Coran ou la mort. N'avons-nous pas vu hier, dans Paris fumant encore des incendies de l'invasion étrangère et de la guerre civile, des protestants s'assembler sérieusement, non pour guérir tant d'âmes blessées, pour consoler la patrie, pour faire triompher l'Evangile de liberté et d'amour parmi tant de millions de Français qui l'ignorent, mais pour forger péniblement de petites chaînes dogmatiques afin d'entraver la pensée et la conscience de leurs frères ?

Au fond, le dogmatisme est la prédominance abusive, non pas de la raison, mais du raisonnement dans l'expression du sentiment religieux. C'est un mouvement mécanique et infécond de l'intelligence asservie; c'est l'intellectualisme irrationnel. C'est à la fois l'abus et l'abdication de la raison.

Rien de tyrannique comme le dog-

matisme; on exige des esprits ce qu'on n'a pas le droit d'exiger d'eux et ce qu'ils ne peuvent pas donner. Il est absurde de demander à des âmes bornées ou ignorantes, à des enfants, à des malades, à des mourants, d'adhérer aux minutieuses subtilités d'un *Credo*. Il leur est impossible de les comprendre, impossible de s'en souvenir. Il ne leur sert de rien d'y adhérer aveuglément. Quant aux esprits éclairés, l'impossibilité d'accepter les vétilles pédantesques d'un dogme sans preuves est d'une autre sorte et non moins absolue. C'est une chimère et une tyrannie que de prétendre imposer aux uns et aux autres une uniformité qui est contraire à la nature de tous et de chacun en particulier.

J'ai vu en Amérique les vastes cimetières des champs de bataille qu'a laissés après elle la guerre de sécession. Chaque soldat a sa pierre pareille aux autres, ali-

gnée en son rang : c'est à perte de vue une armée muette et immobile; il n'y a là de différent que les noms et les chiffres gravés sur chaque pierre, toutes blanches, toutes de même forme et de même hauteur, à distance égale l'une de l'autre; c'est l'identité, c'est la mort. Toute Eglise ou toute secte autoritaire, ferait des âmes vivantes un pareil cimetière, si Dieu pouvait permettre à la vie de l'humanité ce suicide collectif, si le vent qui souffle d'en haut ne soulevait, ne dispersait tous ces monuments funèbres, ne comblait ces sillons égaux creusés par la mort et ne nous contraignait à nous agiter dans la diversité forcée, dans l'activité inévitable de la vie.

Le dogmatisme est le père de l'intolérance. Ebloui par une évidence imaginaire, on devient incapable de croire à la sincérité de ceux qui voient autrement. Incapable de s'élever assez haut

pour apercevoir la diversité des points de vue, chacun se retranche derrière son dogme comme derrière un rempart qui l'empêche de voir devant lui, et de là combat avec acharnement ceux qui, autrement placés ou autrement doués, ne voient pas ce qu'il voit ou voient ce qu'il ne voit pas. Dès que cette abominable croyance à la mauvaise volonté, à la mauvaise foi d'autrui s'est emparée de notre esprit, elle l'irrite et l'aigrit, elle le pervertit et l'exaspère. C'est un fait dont les preuves sont innombrables dans le passé et dans le présent, que le dogmatisme, par sa nature même, rend méchant, rend impitoyable et cruel jusqu'à décréter au nom du Dieu de charité, au nom de la croix du Calvaire (ce terrible monument de l'intolérance juive), tant et tant d'actes à jamais exécrables et infâmes d'intolérance dite chrétienne !

Ce n'est pas tout, et je puisvous montrer que le dogmatisme, par sa nature encore, rend non-seulement intolérant et persécuteur, mais calomniateur. On persécute parce qu'on a calomnié, et parce qu'on a persécuté on calomnie de nouveau. Voici comment on y est amené d'une façon à peu près irrésistible ; c'est qu'on croit pouvoir tirer, pour les autres, des principes qu'ils émettent, les conséquences qu'on en tirerait pour soi-même. Ainsi un orthodoxe catholique ou protestant se dit à lui-même : « C'est sur ma croyance en l'autorité de l'Eglise ou de l'Ecriture, de tel ou tel dogme, que repose ma foi ou mon espérance ou ma moralité. Je ne vois pas sur quoi elle reposerait si cette base leur était enlevée. Donc, pour ceux qui n'admettent pas cette base, la foi, l'espérance, la moralité même ne peuvent pas exister réellement. Le pivot sur

lequel tout porte dans mon esprit leur fait défaut; si chez moi ce pivot était brisé, tout croulerait; donc, chez autrui, la foi, l'espérance, la morale ne reposent sur rien, ne sont pas. » — Oui, esprits abusés, vous auriez raison, si la base sur laquelle vous reposez était, comme vous le pensez, la seule; si, comme il vous le semble, le pivot autour duquel vous faites tourner toutes choses était le réel; mais il se peut, mais il arrive, et les exemples en sont nombreux, qu'il existe autant ou plus de conviction et de valeur morale chez ceux qui ont construit leur édifice sur d'autres fondements que les vôtres.

Voilà pourquoi, mes frères, le dogmatisme qui engendre l'intolérance, n'engendre pas moins le doute. Le scepticisme, je le sais, est la grande terreur de nos adversaires; ils s'imaginent de bonne foi qu'en supprimant, en niant

l'autorité de leurs formules dogmatiques, nous jetons les âmes en proie au scepticisme effréné, au doute absolu. Rien au monde n'est plus inexact. Le doute des âmes qui cherchent n'est qu'un doute provisoire, n'est qu'un passage; c'est une phase purement transitoire sans laquelle on ne peut arriver à la foi, à une voie éprouvée et solide. Mais le doute qu'enfante le dogmatisme est d'une autre nature, il n'a point de limite, il n'a point de remède. Tranchez, affirmez, condamnez, vous blesserez une foule de consciences honnêtes qui se révolteront à bon droit, et vous serez responsables devant Dieu de l'incrédulité dans laquelle vous les aurez forcées à chercher un refuge contre vous. D'un autre côté, plus cruelle encore est la situation des âmes qui avaient adopté d'abord avec une entière ferveur vos affirmations présomptueuses et qui avaient

eu le malheur de vous croire sur parole. Le jour où elles reconnaissent l'inanité et la témérité de vos prétentions, le jour où elles ont senti le faux de vos orgueilleuses théories, le jour où s'est brisé ce pivot que vous croyiez irrésistible et sur lequel vous faisiez tout porter, succède à leur crédulité désabusée un vide affreux et souvent irréparable. Vous leur avez fait perdre la foi ; parce qu'elles ont eu tort avec vous, elles décident que personne n'a raison et les ennemis les plus redoutables, les plus acharnés de la foi, ceux qui nient tout avec le plus d'emportement, sont presque toujours ceux qui ont commencé par tout croire et tout affirmer. A vrai dire, le scepticisme extrême et le dogmatisme absolu finissent par se confondre. Il semble aux esprits superficiels que tout nier ou tout affirmer soit très-différent : c'est une seule et même chose. Dans

un cas comme dans l'autre la raison et la conscience renoncent à elles-mêmes, abdiquent leurs droits et désespèrent de leur tâche. Dans l'un comme dans l'autre, le libre examen, la libre recherche ont cessé.

Aussi le scepticisme est-il une des ressources sur lesquelles compte et qu'exploite souvent imprudemment le dogmatisme catholique. Pascal, vous le savez, en a fait la base de toute son apologétique du christianisme.. L'homme étant incapable d'arriver à la vérité et cependant ne pouvant vivre sans elle, n'a qu'un parti à prendre, se livrer pieds et poings liés à l'Eglise qui pense et décrète pour lui; ne pouvant rien se démontrer à lui-même, il croira docilement toutes choses sur la parole du prêtre. Pour nous, protestants, c'est là une manifeste et criminelle usurpation de la part du maître, un lâche

abandon de lui-même et du devoir de la part du disciple.

Il est contraire à la nature même du protestantisme, à son essence, à son sentiment de responsabilité d'admettre un seul instant que le dogme soit définitivement arrêté. C'est là un mot qui n'est pas de notre langue et qui n'a point de sens pour nous; le protestantisme envahi par le dogmatisme et l'autorité n'est pas lui-même. Ce n'est plus qu'un catholicisme au rabais. Il n'y a pas de dogme parmi nous, et il ne peut pas y en avoir, qui soit soustrait à la libre discussion. Il n'y a pas de vérité qui ne puisse devenir plus claire, plus complète, plus vraie. L'Eglise protestante est coupable de suicide le jour où elle adopte un dogme officiel quel qu'il puisse être.

Il n'y a pas chez nous une dogmatique de l'Eglise, et c'est pourquoi,

n'osant employer ce terme, on parle tant parmi nous de la foi de l'Eglise. Ici, ce mot de foi est à double entente; c'est un nom qui en sous-entend et en cache un autre. La foi de l'Eglise ne se décrète pas, ne se formule pas, ne se découpe point en articles numérotés, et quand on applique ce nom à une série de doctrines, pauvres épaves du grand naufrage de l'orthodoxie, c'est de dogmatique et non de foi que l'on parle. Il vaudrait mieux avoir la franchise et le courage d'en convenir. La foi de l'Eglise, en effet, n'a jamais consisté à signer un formulaire ou à voter une confession de foi. La foi de l'Eglise n'est pas chose officielle et collective, mais individuelle et vivante, spontanée et diverse. C'est l'élan ardent et chaleureux de l'âme repentante, relevée, qui sent que Dieu pardonne et sanctifie, c'est la vie nouvelle qui prend

possession des consciences, c'est l'union personnelle et directe du pécheur avec le Dieu de sainteté, de l'enfant prodigue avec son père, c'est l'âme rentrant confuse et joyeuse, humiliée et ennoblie, dans le plan éternel de Dieu, dans la voie glorieuse du bien, dans la marche ascendante vers le progrès, vers la perfection, vers l'infini qui sont Dieu. C'est la foi des hautes intelligences, des vastes génies, et c'est celle des ignorants et des faibles. C'est celle des meilleurs de ce monde et de ceux qui moralement reviennent de bien loin; c'est la foi dont parlait Jésus à cette pauvre femme qui avait été de mauvaise vie, lorsqu'il lui disait : « *Ta foi t'a sauvée, va-t'en en paix.* »

II

Que croyait-elle, en effet? que pouvait-elle croire? qu'avait enseigné Jésus? Consultons sur ce point, non pas les systèmes des clergés ou des docteurs, mais Jésus lui-même et ses enseignements que nous ont conservés ses premiers disciples.

Et d'abord la pécheresse croyait-elle à ce dogme nouveau, fort en vogue aujourd'hui, mais assez récent, qu'on pourrait appeler l'infaillibilité du dogme, et qui correspond parmi les protestants au

dernier dogme décrété par Rome, l'infaillibilité du pape? Jésus avait-il enseigné à la pécheresse en particulier, ou à ses disciples en général la souveraine importance de la dogmatique? Jamais! Pas un mot dans tous ses discours n'autorise à le croire; les termes même manquent dans ses enseignements pour exprimer une pareille idée. Il n'a jamais prononcé ni le mot *dogme*, ni le mot *dogmatique*, ni aucun autre qui emporte la même idée. La seule notion d'une théorie religieuse arrêtée dans une formule, précisée en termes exprès, est étrangère à son esprit. Ce n'est pas dire assez : elle est contraire à son enseignement; il a dit tout l'opposé; non-seulement si l'essentiel du christianisme était le dogme, Jésus serait le plus étrange de tous les fondateurs de religion, ou plutôt (pardonnez l'odieuse supposition) le fondateur de

religion le moins habile et le moins franc; mais encore, il aurait sans cesse parlé et agi contre son but. En toute occasion, il n'a cessé de proclamer, sous toutes les formes, que l'essentiel c'est la pratique, c'est le devoir, c'est la conversion morale, c'est le pardon des injures, c'est la charité, c'est l'amour des hommes, c'est l'amour de Dieu. Tout théologien, tout prédicateur qui ose dire d'un dogme quelconque qu'on sera damné pour ne pas l'avoir cru, est en contradiction flagrante avec le sermon sur la montagne, avec l'Oraison dominicale, avec le tableau du jugement dernier, avec toutes les paraboles, toutes les déclarations de Jésus, avec Jésus tout entier. La foi qui a sauvé la pécheresse n'était pas et ne pouvait pas être le dogme ou la souveraineté du dogme; il est possible que ces principes-là aient perdu quelques âmes, il est certain

qu'ils n'en ont jamais sauvé une seule.

Connaissait-elle, croyait-elle davantage un dogme particulier qui, depuis longtemps, passe aux yeux de beaucoup de chrétiens et de beaucoup d'incrédules pour être le christianisme lui-même, le trait caractéristique de la foi chrétienne? Connaissait-elle, croyait-elle le dogme de la trinité et de ce que l'Eglise a appelé plus tard la *déité* ou *divinité du Fils?*— Comment y eût-elle cru? Jamais Jésus ne l'a enseigné. Pas un mot dans ses discours ne nous autorise à y croire; les termes même manquent dans son langage pour exprimer des idées pareilles auxquelles il est resté toujours absolument étranger. Tandis que les théologiens ont proclamé, avec une témérité raisonneuse dont je ne puis assez m'étonner, que le Père n'est ni créé ni engendré, que le Fils n'est pas créé, mais engendré, que

l'Esprit procède du Père et du Fils, que le Fils, coéternel et consubstantiel avec le Père, est Dieu de Dieu, lumière de lumière; que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, que le Saint-Esprit est Dieu; et que, toutefois, il n'y a pas trois dieux, mais un seul Dieu... Jésus n'a jamais prononcé ni aucun de ces mots si abstraits et si peu intelligibles, ni le terme de *Trinité* inventé bien après lui, ni les mots de *Dieu-homme* ou *d'Homme-Dieu*. Jamais il ne s'est appliqué à lui-même ceux de *déité* et de *divinité*. Tout en affirmant avec une autorité intrépide sa mission, tout en faisant remonter à Dieu même sa doctrine et son œuvre, il s'est sans cesse défendu contre l'impression trop vive que produisait sur ses auditeurs ravis tout ce qu'il y avait en lui de supérieur et de divin. « Pourquoi m'appelles-tu bon, disait-il sévèrement en réponse à un éloge? il

n'y a qu'un seul bon : Dieu. » C'est là même une partie si essentielle des enseignements inculqués par lui à ses auditeurs, que l'Evangile nous fait entendre de la bouche même du Christ ressuscité ces mots infiniment significatifs : « Mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu. » Ce Dieu qu'il appelait le sien, il le priait, l'adorait, l'aimait, le servait avec la plus profonde piété, avec la plus simple humilité, et, dans ses angoisses, dans ses luttes, dans ses prières, distinguant avec la netteté de la conscience la plus pure et la plus forte son désir et son devoir, il reconnaît en propres termes, à trois reprises, que son désir serait de ne pas boire le calice d'amertume, tandis que la volonté de Dieu est qu'il le boive et qu'il achève ainsi son œuvre ; dès lors il soumet sans réserves, héroïquement, sa propre volonté à celle de Dieu contraire à la

sienne. « *Père, puisqu'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne de moi sans que je la boive, que ta volonté soit faite et non la mienne !* » Ah ! sans doute la foi qui sauva la pécheresse, suppose la profonde impression qu'avaient produite sur tout son être la bonté, la sainteté, la grandeur morale, tout ce qui est divin, je le répète, manifesté dans Jésus au plus haut degré; mais cette foi n'était pas le dogme trinitaire de la divinité de Jésus; elle ne connaissait pas ce dogme; elle n'y croyait pas plus que lui-même.

Croyait-elle davantage, a-t-il enseigné quelque part les dogmes fameux de la chute, du péché originel, de l'impuissance radicale de l'homme à faire le bien, du salut gratuit, de la grâce toute-puissante qui regénèrent un élu, quoi qu'il fasse? Jamais Jésus ne les a enseignés. Il n'a pas dit un mot qui s'y

rapporte; les termes même, tels que *chute*, *péché originel*, *damné*, *damnation*, *grâce*, *salut gratuit* manquent dans tous ses discours. Partout il a enseigné le contraire, partout il a montré la confiance la plus étonnante en la nature humaine, toute pécheresse qu'il l'a trouvée. Compatriote de ces princes infâmes, les Hérodes, sujet de ces monstres maîtres du monde, Tibère et les Césars, il a fait à l'humanité cet honneur prodigieux, inouï, de lui imposer pour tâche la perfection, de lui donner pour modèle la sainteté absolue, l'amour infini, Dieu. Toujours le péché, le mal moral est considéré par lui comme individuel, comme le tort et le malheur de chacun; toujours il parle aux hommes comme à des êtres responsables et libres qui n'ont jamais le droit de désespérer d'eux-mêmes et de Dieu, dont le relèvement est toujours

possible, toujours obligatoire, auxquels le pardon est toujours offert, auxquels la maison paternelle, les bras et le cœur du Père céleste sont toujours ouverts. Voilà la grande nouveauté, voilà l'Evangile qui signifie *bonne nouvelle*, voilà *l'année de la bienveillance de l'Eternel;* voilà ce qui remplit d'une joie ineffable, ce qui transporte d'étonnement et de gratitude le cœur de la pécheresse abîmée jusqu'à ce jour dans son désespoir et son infamie; voilà le pardon, voilà la régénération et le salut; voilà ce que Jésus lui a enseigné, ce qu'elle a cru; voilà la foi qui l'a sauvée.

Au moment d'aller plus loin, je m'entends arrêter par les questions inquiètes des théologiens et de leurs adeptes; au temps de Jésus, j'aurais été interrompu également par l'inexprimable surprise des païens et des juifs. Les uns et les autres pensaient qu'aucun Dieu ne par-

donne gratis, qu'il faut acheter la concession de sa grâce par quelque condition, soit une formule magique, soit plus souvent une expiation sanglante qui, suivant le sens primitif du mot expier, apaise ce Dieu irrité et le rende clément. Pensait-elle ainsi, cette femme avilie par le péché et qui avait tant besoin des compassions de Dieu, tant besoin, d'après les notions vulgaires, de se concilier Dieu et d'expier ses désordres, ses hontes qui avaient été le scandale de toute une ville ? C'était ou jamais le moment d'en parler. Si pour être sauvé il est indispensable de croire à une expiation, si le sang du rédempteur est le gage du salut, Jésus ne peut manquer ici de le proclamer clairement et hautement. Jésus lui a-t-il enseigné un rite ou un dogme, un cérémonial ou un formulaire qui la remit en faveur auprès de Dieu ? Jamais il n'a rien dit de sem-

blable. Pas un mot dans tous ses discours ne s'y rapporte; les termes même manquent dans son langage pour exprimer ces idées auxquelles il resta toujours étranger. Cherchez dans ses discours (vous ne les y trouverez jamais) les mots *colère de Dieu, malédiction de Dieu,* et ces termes qui expriment les croyances, les rites du monde entier avant lui, *expier*, *expiation*, *sacrifice expiatoire*, et même ces images touchantes des apôtres qui signifient affranchissement et qu'on a trop détournées de leur véritable sens, *rachat, racheter*, *rédemption* et *rédempteur*. Partout il rattache le pardon de Dieu à une condition unique et suprême, que nous pouvons également désigner par les mots de repentir ou de conversion, de foi ou d'amour, et qui se réduit toujours à cette seule idée : le retour au bien. L'amour de Dieu pour l'homme,

même pécheur, et l'amour de l'homme, pécheur, mais repentant, pour Dieu, voilà toute sa théologie, toute sa dogmatique; il n'admet hors de là aucune condition, ni les immolations sanglantes, les substitutions de victimes par lesquelles juifs ou païens espéraient détourner sur un autre être la colère divine; ni les formules de doctrine, les paroles magiques qu'il faudrait répéter, ni les doctrines privilégiées qu'il faudrait croire et qui dispenseraient du reste. Rien ne dispense selon lui ni de se repentir ni d'aimer; mais se repentir et aimer, c'est tout.

Voici une preuve de fait, fort étrange et curieuse, de l'opposition directe qui existe à cet egard entre l'orthodoxie de nos pères et l'enseignement de Jésus-Christ : dans la version d'Ostervald, la plus répandue au sein de nos Eglises, il y a à cet endroit de l'Evangile une falsification intentionnelle. Ostervald,

effrayé de l'hétérodoxie de Jésus-Christ, l'a corrigé. Jésus a dit et saint Luc a écrit : « *Ses péchés, qui sont en grand nombre, lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé.* » Le traducteur écrit, non « parce qu'elle a beaucoup aimé » mais « c'est à cause de cela qu'elle a beaucoup aimé. » Il est scandaleux pour un orthodoxe véritable de dire que Dieu nous pardonne parce que nous l'aimons. L'homme étant incapable d'aucun bien, il faut dire que nous aimons Dieu parce qu'il nous a pardonnés et changés. Voilà pourquoi la dogmatique officielle s'est permis de redresser Jésus-Christ, trop libéral pour elle ! L'orthodoxie a beau faire ; elle ne prévaudra pas contre Jésus-Christ, disant avec une autorité sereine et tendre à cette pécheresse qui n'est ni théologienne ni dogmatiste, qui ne sait qu'une chose, c'est qu'elle était perdue et qu'elle est re-

trouvée, morte au bien et qu'elle est revenue à la vie : « *Ta foi t'a sauvée, va-t'en en paix.* »

Sauvée! Ce grand mot, cette immense espérance reste à expliquer encore. Il n'en est point dont on ait plus abusé. Qu'est-ce, d'après Jésus, que le salut?

Selon la théologie et la pratique vulgaires de toutes les Eglises, la religion n'est guère qu'une assurance contre la peur de l'enfer. La colère de Dieu, le feu éternel, voilà le grand danger auquel il s'agit d'échapper. Cette idée est le stimulant de la piété, hélas! et de la foi, pour bien des âmes. S'il est certain, que dis-je, certain? — s'il est probable, s'il est seulement possible que nous soyons exposés à un supplice sans fin, et s'il y a quelque part une formule, une

croyance qui ait la vertu de nous rassurer à cet égard, de nous sauver d'un sort si épouvantable, hâtons-nous d'y croire! — Ainsi parle le monde. Mais, mes frères, quoique la peur soit crédule, on ne croit pas toujours ce qu'on veut; on croit ce qu'on peut; voilà pourquoi beaucoup de gens tâchent de se persuader qu'ils croient, s'efforcent de ne pas penser, de ne pas voir ce qui pourrait les empêcher de croire, regardent l'examen comme un danger, et l'Eglise, qui prend tout sur elle, comme une libératrice.

Tout cela est faux ou tout au moins mal compris. Je crois pleinement aux châtiments de l'autre vie, ou, ce qui revient absolument au même, je crois aux conséquences, plus longues que notre vie, de nos actions bonnes et mauvaises. Je crois à la permanence de notre individualité et je crois que

nos œuvres nous suivent après la mort.

Mais ce n'est pas des châtiments futurs que Dieu veut nous sauver. Les châtiments de Dieu ne sont pas un mal, une vengeance du Tout-Puissant sur ses faibles enfants; ils sont un bien, un remède, un appel, un moyen de conversion et de régénération. Ils ne dureront qu'autant que nous les mériterons; ils ne seront éternels que si le mal en nous est éternel aussi, et j'ai le ferme espoir qu'il ne le sera pas; j'ai la douce assurance que toute âme reviendra au bien. Si je croyais à la personnalité du démon, j'espérerais pour lui, j'attendrais pour une époque quelconque de l'éternité, son repentir et, par conséquent, son salut.

Il est superficiel, il est peu moral, il n'est pas chrétien de considérer les châtiments divins comme le mal dont nous devons être sauvés. Le salut est chose

plus sacrée, plus nécessaire encore, plus religieuse, plus personnelle au pécheur, plus digne de Dieu.

Père, je ne te demande pas de nous épargner les conséquences de nos fautes si elles peuvent nous éclairer, nous changer, nous arracher aux mauvaises influences et à nous-mêmes, nous donner à toi; ce que je te demande, avec Jésus et à son exemple, avec ses disciples de toutes les époques et de toutes les Eglises, c'est ce qu'il t'a demandé pour nous comme dernier mot de sa sublime prière: Père, délivre-nous du mal!

Les théologiens, les dogmatistes qui veulent nous sauver de l'enfer, sont comme des médecins empiriques et ignorants qui s'attacheraient à combattre les symptômes extérieurs, les conséquences éloignées d'une maladie quand ils pourraient l'attaquer et la vaincre dans sa source et son principe même. Cette

comparaison, mes frères, n'est pas de moi; elle est dans mon texte, elle en est l'idée même. Le salut, dans le langage habituel de Jésus et du Nouveau Testament tout entier, c'est la guérison. Sauver, c'est guérir. Jésus aimait à se comparer lui-même à un médecin, le médecin des âmes. Voici le moment venu d'expliquer ce grand mot de salut dont on abuse de tant de manières : le salut chrétien c'est la santé morale, la santé de l'âme rétablie par Jésus-Christ et, autant que possible en ce monde, assurée. Le moyen de rendre à l'âme la santé, ce n'est pas une formule dogmatique ou magique, quelle qu'elle puisse être ; ce n'est pas telle ou telle doctrine orthodoxe, telle ou telle théorie correcte, et voilà pourquoi il n'y a pas de dogme qui sauve.

De même que dans les beaux arts, il n'existe pas de règles qui puissent faire un grand artiste, quelque sages et quelque

justes que ces règles puissent être d'ailleurs ; de même qu'il y faut la flamme du génie, supérieure à toutes les règles, qui peut quelque chose sans elles et malgré elles, mais sans laquelle les règles ne peuvent rien; de même, quelque belles et vraies que puissent être les conceptions dogmatiques, elles n'ont jamais fait un chrétien sans la foi du cœur, et celle-ci en a fait plus d'un, malgré ou sans tel ou tel dogme, malgré ou sans telle ou telle conception de tous les dogmes réunis.

La foi qui sauve, c'est, avant tout, la foi au bien comme toujours possible, toujours obligatoire, toujours sublime et sacrée; c'est, de plus, la foi en soi-même comme responsable, comme pécheur coupable, méritant le châtiment, indigne de la gloire éternelle par l'égoïsme et le péché, mais toujours, à tout instant et à tout âge, capable d'en

redevenir digne; c'est enfin la foi en l'humanité que Dieu a faite, à laquelle aucun de nous n'est assez supérieur pour avoir le droit de la mépriser ou de la haïr, que Jésus, supérieur à nous tous, n'a pas dédaignée, mais à laquelle il s'est dévoué toute sa vie et jusqu'à la mort, l'humanité très-coupable, souvent très-égarée, très-perverse quelquefois, mais qui n'en est pas moins la fille de Dieu, vouée et prédestinée par lui-même au salut, c'est-à-dire à la pleine santé morale, à la perfection. Pour tout dire en un seul mot, la foi qui sauve, c'est la foi au Dieu de Jésus-Christ, qui n'est pas le Dieu-Tyran des juifs, exigeant le sang innocent pour faire grâce au repentir, mais notre Père céleste, *qui veut que tous les hommes soient sauvés...*

Mes frères, ce que Dieu veut, sera.

Paris.—Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13.—1873

JÉSUS ET LE MIRACLE

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS
13, RUE CUJAS. — 1873.

QUELLE ÉTAIT
LA
RELIGION DE JÉSUS?

SIXIÈME DISCOURS

PRONONCÉ LE 9 MARS 1873
DANS LA SALLE SAINT-ANDRÉ

PAR

ATH. COQUEREL FILS

JÉSUS ET LE MIRACLE

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1873

JÉSUS ET LE MIRACLE.

> Beaucoup de gens me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur! n'avons-nous pas prophétisé en ton nom, chassé les démons en ton nom, et fait beaucoup de miracles en ton nom? — Mais alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus; éloignez-vous de moi, ouvriers d'iniquité.
>
> MATTH. VII, 22, 23.

Chose étrange, fort inattendue assurément des vieillards de notre génération et que nos pères, au siècle dernier, n'eussent jamais prévue : une des questions qu'on a récemment agitées autour de nous, une des questions d'autrefois qu'on a rajeunies, et cela au milieu de

nos douleurs, de nos ruines, des patriotiques inquiétudes qui nous troublent encore, et en présence du grand problème de la régénération nationale dont l'urgence nous presse, c'est la question des miracles.

En un sens ou un autre, tout le monde à peu près y a touché. Certains protestants s'imaginent qu'ils pourront à la fois relever l'ordre social et reconstituer la religion sur ce qu'ils appellent la foi ancienne au surnaturel. Ils s'efforcent de coaliser les orthodoxes de toutes les Eglises contre les esprits plus indépendants et les consciences plus exigeantes. Ils adoptent pour leur drapeau le miracle, sous le nom de surnaturel. Ils affirment que le christianisme tout entier en dépend. Quelques-uns même démontrent doctoralement que Dieu est surnaturel, et semblent conclure de là que nier les miracles, ou

en douter, c'est être athée ou à peu près. Je ne veux pas qualifier ce genre de polémique; pour le moment, il me suffit d'affirmer, sans crainte d'être démenti, que quelques-uns des plus pieux et vrais chrétiens de notre temps, quelques-uns de ceux qui par l'intimité de leur virile piété, par leur dévouement, la pureté de leur vie et leur énergique résignation dans le malheur, se sont le plus rapprochés de Jésus-Christ et pratiquent le plus dignement sa religion, nient absolument tout miracle.

Certains catholiques ont une arme plus commode et plus décisive que ces calomnies contre les négateurs de prodiges. Ils ont vu des miracles, ils en font connaître de tout récents, d'actuels. On canonise sans cesse des saints nouveaux, mais jamais sans avoir démontré qu'ils ont fait des miracles de leur vivant et après leur mort. Ainsi, la meil-

leure preuve des miracles anciens, ce sont les miracles nouveaux, perpétuellement vérifiés et attestés par le clergé, sous l'autorité de ses plus hauts dignitaires. Nul doute que bien des âmes n'y croient avec une entière bonne foi et ne soient prêtes, en conséquence, à se placer sous le joug clérical, à y soumettre toute la France, et même à accepter le gouvernement temporel que leur indiqueront leurs conducteurs spirituels manifestement soutenus et dirigés d'en haut.

Du reste, les catholiques ne sont pas les seuls parmi nous à opérer des prodiges; il ne manque pas de mystiques divers, de somnambules, d'adeptes du magnétisme, qui croient à des faits actuels et fréquents qu'ils déclarent surnaturels.

Enfin, certains adversaires, non-seulement du catholicisme, mais de tous

les cultes, déclarent sommairement que tout miracle est non une erreur mais une imposture, que toutes les religions ont eu les leurs et qu'en conséquence toutes les religions ne sont que mensonge.

C'est ainsi qu'à trois points de vue essentiellement différents, la question du miracle se présente de nouveau. Pour nous, occupés à poursuivre la solution de cette grave question, historique avant tout : *Quelle était la religion de Jésus?* rien ne doit nous faire départir ici de notre méthode constante. Il est deux graves méprises contre lesquelles nous ne saurions être trop en garde : prêter à Jésus-Christ les opinions de notre temps, ou bien le rendre responsable de tout ce que dix-huit siècles ont accumulé de complications et de malentendus sur ses enseignements primitifs.

Il est hors de doute que Jésus admettait le miracle : ceci est de l'histoire. Mais il le considérait tout autrement que ne l'ont fait les théologiens officiels et leurs trop crédules adeptes. A les en croire, même aujourd'hui, un miracle dûment constaté prouverait deux choses : d'abord l'autorité, la mission céleste, la sainteté d'un docteur, d'un clergé, d'un ordre monastique; et, en second lieu, la vérité de la doctrine enseignée par eux. Je crois pouvoir vous démontrer qu'un miracle, même vrai, ne prouverait ni l'un ni l'autre. C'est ce que Jésus a déclaré lui-même hautement et à plusieurs reprises. Selon lui, on pouvait croire aux miracles, en avoir vu, en avoir fait soi-même, en avoir opéré en grand nombre, même en son nom, et cependant n'être pas chrétien, n'être pas moral, être réprouvé par lui-même.

« *Beaucoup de gens*, » déclare-t-il solennellement, en arrivant à la conclusion du sermon sur la montagne et en parlant du jugement dernier, « *beaucoup de gens me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom, chassé les démons en ton nom, et fait beaucoup de miracles en ton nom? — Mais alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus; éloignez-vous de moi, ouvriers d'iniquité.* »

En d'autres termes, et en langage moderne, que prouve, selon Jésus, indépendamment des vérités et des vertus dont il pourrait être la manifestation, que prouve en soi le miracle, soit en faveur de celui qui l'opère, soit pour l'enseignement qui s'en autorise? Je réponds selon Jésus-Christ : Rien.

Il ne faut pas hésiter à le reconnaître : le miracle n'est nullement particulier ni à la religion chrétienne ni, avant elle, à celle des Juifs ; l'une et l'autre, à l'origine, ont reconnu ce pouvoir non-seulement à elles-mêmes, mais à leurs rivales. L'Exode nous montre Moïse et Aaron luttant de miracles avec les hiérogrammates de Pharaon ; l'Ancien Testament attribue prodiges et prédictions aux faux prophètes, aux idolâtres comme aux hommes de

Dieu; dans le Nouveau Testament même saint Matthieu, par la bouche même de Jésus, et l'Apocalypse, en maints endroits, annoncent que la religion chrétienne aura à combattre des miracles hostiles. Les Pères de l'Eglise acceptaient en bloc tout le surnaturel païen et s'en faisaient aussitôt une arme, en l'attribuant tout entier à la puissance mensongère des démons.

Mais ce n'est pas seulement d'un culte à l'autre que ces luttes à coups de prodiges ont eu lieu. Les Juifs et bien d'autres peuples orientaux, longtemps avant les chrétiens, avaient emprunté au mazdéisme de Zoroastre, à la religion des Perses, le dogme d'une guerre perpétuelle entre Dieu et le démon, chacun d'eux servi et soutenu par ses anges. Il en résultait dans les populations une foi égale à deux séries de miracles opposés, ceux du ciel et ceux

de l'enfer. Aussi dans l'antiquité et tout le moyen âge, bien loin de prouver la moralité d'un homme et la vérité de sa parole, le miracle, même bienfaisant, lui était souvent reproché comme dénonçant en lui un émissaire du diable. Bien des savants ont été persécutés et plusieurs mis à mort parce qu'on prenait leurs découvertes ou leurs expériences pour des sortiléges, pour des miracles opérés à l'aide du démon. Ainsi, le Nouveau Testament ne manque pas de nous montrer les ennemis de Jésus arguant de ses miracles contre lui, et l'accusant ouvertement *de chasser les démons par la puissance de Belzébuth.*

Dès lors, et en présence de croyances pareilles, il est évident que le miracle ne prouvait rien absolument aux adversaires de celui qui l'avait opéré, et n'était une garantie de sa mission et de

son autorité que pour des disciples déjà disposés à reconnaître la moralité, la sainteté, la véracité du maître. C'était non le miracle qui prouvait sa véracité et sa moralité; mais c'étaient sa sainteté et l'orthodoxie de sa doctrine qui prouvaient l'origine divine et non infernale de son pouvoir.

Je dois rappeler encore que les miracles autrefois n'étaient pas même spéciaux aux diverses religions; que toutes les histoires en contiennent, les uns tenant de la politique autant que de la foi; les autres même, purement civils, dirai-je, ou séculiers.

Avouons-le, dans le passé du genre humain, le miracle est partout. La distinction qui nous paraît aujourd'hui si capitale, si élémentaire, entre le naturel et le surnaturel, est toute moderne. Elle n'existait pas pour le Sémite, le Grec ancien ou le Romain; elle n'existe

pour les nations actuelles que depuis peu et non dans tous les rangs de la population, ni dans toutes les localités qu'elle habite. Aussi les origines de tous les peuples sont encombrées de prodiges; et non-seulement leur naissance, mais leur adolescence, souvent leur âge mûr, et même leur vieillesse.

Il est vrai que certains lieux et certains temps sont beaucoup plus favorables que d'autres à la multiplication des prodiges. C'est surtout après les grandes secousses et les vastes désastres que le miracle abonde. Ce qui est étonnant en France aujourd'hui, ce n'est pas qu'il en arrive, c'est qu'il y en ait si peu; il s'en fera d'autres, n'en doutez pas.

En Espagne, en Italie, toutes les églises fourmillent d'ex-voto qu'on y appelle couramment des *miracles*. La plupart sont des tableaux où figurent

la Vierge, les saints, plus rarement Jésus et Dieu moins encore. En France, le siècle de Louis XIV a vu le miracle de la sainte épine guérir l'œil malade d'une sœur du grand Pascal; et le dix-huitième siècle a assisté aux miracles fameux des convulsionnaires de Saint-Médard. Je ne parle pas de ceux des Cévennes, quoique nombreux et non moins attestés que d'autres, parce que l'esprit critique des protestants les a bientôt à peu près universellement désavoués.

Dans tout l'Orient, certaines sectes musulmanes et autres, certains ordres de derviches ou de fakirs, qui sont des sectes déguisées comme l'étaient d'abord les plus grands ordres monastiques du moyen âge, ont la spécialité des miracles à jour fixe et les opèrent publiquement. J'en ai vu, soit en Asie, soit en Afrique, comme tous

ceux qui ont voyagé, et il n'eût tenu qu'à moi d'en voir beaucoup plus. Mais à quoi bon?

Quel parti doit-on prendre en effet à l'égard de ces faits étranges?

Nier tous les miracles des religions autres que la sienne, en affirmant uniquement ceux de la religion qu'on croit vraie? ou les reconnaître tous pour réels, mais attribuer ceux des autres cultes au démon et ceux de sa propre Eglise seuls à Dieu? ou ne voir en tout fait de ce genre que pur mensonge et imposture? Tout cela est inadmissible, est impossible.

Il vaut mieux constater ce résultat d'innombrables expériences : les miracles peuvent prouver une religion à ceux qui la croient, jamais à ceux qui ne la croient pas.

Je fais appel à votre bon sens et je vous dis : Si un Chinois, adorateur de

ses ancêtres ; un Hindou, fanatique de la trinité brahmanique ; un Peau-Rouge croyant aux Manitous, un psylle de l'Egypte moderne, un Aïssoua d'Algérie opéraient sous vos yeux un miracle, même sur votre demande et à votre choix, vous convertiriez-vous à sa religion ? Suis-je devenu musulman ou ai-je été tenté de le devenir au Caire ou à Scutari en voyant des derviches faire des actes pour moi absolument inexplicables ?

Non. J'ai vu, et ne crois pas. Les miracles étonnent, déconcertent, inquiètent tout au plus, mais ils ne peuvent convaincre que des esprits déjà convaincus.

Cela résulte, mes frères, de la nature même, de l'idée même du miracle, et de la nature, de l'idée de la religion.

Qu'est-ce qu'un miracle en effet ? Selon l'étymologie du mot, dans les lan-

gues soit latines, soit germaines, c'est une merveille, une chose qui étonne, qui par conséquent, semble plus divine peut-être, ou plus infernale, qu'une autre, et c'est bien là, en effet, la signification naïve, populaire, primitive, le vrai sens du mot. Selon les théologies officielles, c'est la violation locale et momentanée d'une loi de la nature, violation qui n'est possible qu'à Dieu seul, dit-on aujourd'hui parmi nous; à Dieu seul et au diable, disait-on jadis et disent encore tous les catholiques exacts. On a répondu maintes fois que les lois de la nature ne nous sont pas toutes connues, que dans l'univers tout est perturbation, qu'une force moindre y est sans cesse contrariée ou supprimée par une force supérieure.

Mais il est plus simple de dire d'un miracle : c'est un fait inexplicable ou tout au moins inexpliqué, incompris.

Or, comment ce qu'on ne comprend pas serait-il pour un esprit réfléchi un argument décisif, plein d'autorité et d'éclat, comme on l'affirme? Un miracle, même accepté, ne s'explique pas; le comment reste un problème : appartient-il au passé? c'est un problème d'histoire; est-il actuel? c'est un problème de sciences naturelles.

C'est, en tout cas, un fait extérieur, un fait matériel. Or par cela seul, ce n'est pas un fait religieux, puisque la religion est essentiellement immatérielle et intérieure. Ce ne peut-être un rapport de l'âme avec Dieu, un mouvement de l'être limité et pécheur vers l'infini et la perfection. Je conviens volontiers que tel ou tel récit de miracle, vrai ou non, et les idées qui y sont en jeu, les vérités dont on y trouve l'emblème, les sentiments des assistants, les paroles prononcées peuvent être

chose édifiante, pieuse, chrétienne. Mais le fait miraculeux en lui-même ne l'est pas, ne peut l'être. Il ne confère, il ne constate ni sainteté, ni vérité, ni autorité morale, et Jésus pourrait dire en toute justice à ceux qui se vanteraient à lui d'avoir opéré le plus de prodiges en son nom : « Eloignez-vous de moi ; je ne vous ai jamais connus, ouvriers d'iniquité. »

II

Jésus a vécu dans un temps et une contrée où le goût des miracles était plus répandu qu'il ne le fut peut-être

jamais. *Les Grecs,* écrit saint Paul, *demandent la sagesse* (ou la philosophie) *et les Juifs des miracles.* On a constaté de nos jours que le christianisme, à son origine, fut dédaigné par bien des contemporains comme trop rationnel, trop simple, trop pauvre de merveilleux. Aussi n'est-il nullement étonnant qu'on l'ait richement doté plus tard de ce qui semblait lui manquer alors; en pareil cas, c'est toujours ce qui arrive. A cette époque, esséniens en Palestine, thérapeutes en Egypte, exorcistes de tout genre, une longue suite de faux messies, un Simon le Magicien, né en Samarie, un Apollonius de Tyane, et beaucoup d'autres qu'il serait facile de nommer d'après un Josèphe, un Plutarque, un Lucien, passaient pour opérer des prodiges et, le plus souvent, des guérisons.

Les affreux malheurs du monde, en-

vahi, ensanglanté et systématiquement pillé par les Romains, ceux de la Judée (plus blessée dans son orgueil et sa foi que tout autre peuple, puisque son Dieu, le seul Dieu vivant et saint, paraissait vaincu par des dieux abominables qui ne sont pas), l'attente impatiente du Messie, qui devait venger et affranchir la patrie, restaurer la religion et, par elle, faire régner son peuple sur le genre humain, toutes ces circonstances avaient exaspéré les colères, les espérances et le fanatisme. Plus que jamais on voyait dans le monde l'empire du mal déchaîné contre celui de Dieu, et l'on se plaisait à croire qu'il n'était déchaîné ainsi que pour être accablé bientôt.

Il faut se souvenir que, d'après les doctrines mazdéennes mêlées alors au judaïsme, Dieu fait tout par ses anges, sauf ce que Satan fait par les siens. Toute calamité, toute maladie grave

venait du diable, à moins qu'elle ne frappât les ennemis de Dieu, c'est-à-dire d'Israël. C'était un bon ange qui, autrefois, avait frappé les premiers-nés de l'Egypte, et, plus tard, l'armée de Sennachérib; après Jésus, ce fut un bon ange qui frappa Hérode-Agrippa dans son triomphe anti-patriotique et impie. Hors ces cas heureux et rares, un malade passait pour possédé du démon, et croyait l'être, surtout, s'il souffrait d'un mal dont la cause n'était pas appréciable aux yeux, dont le siége restait invisible et insaisissable, comme les désordres cérébraux ou nerveux, comme la paralysie ou l'infirmité, incompréhensible alors, d'un sourd-muet. Cette épouvantable conviction où étaient ces infortunés, qu'un esprit immonde disposait d'eux, et qu'il les faisait parler ou agir à son gré, aggravait tous leurs maux, les démoralisait profondément,

et les poussait à toutes sortes de folies.

On amenait en foule ces malheureux à Jésus, ou ils couraient à lui, croyant parler le langage des diables, en le défiant de les guérir, en lui criant, comme il arrive nécessairement en pareil cas, le contraire de ce qu'ils voulaient lui demander.

Et l'on s'adressait à lui précisément parce qu'il était un réformateur moral, enseignant et pratiquant la sainteté. L'obsession diabolique était considérée presque toujours comme un châtiment divin; la maladie, comme le résultat de quelque faute : idée souvent injuste, mais moins qu'il ne le semble; car, si nous retranchions de nos souffrances physiques tout ce que nous font souffrir, à nous et à d'autres, nos vices, nos imprudences coupables et nos folies, tout ce que nous font endurer nos ambitions, nos convoitises et nos soucis

égoïstes, il n'en resterait que la moindre partie.

Nul n'a voyagé en Orient sans avoir vu arriver à lui des infirmes ou des malades lui demandant des soins ou des conseils. Tout étranger supérieur à eux, ne fût-ce qu'en instruction (et l'Européen l'est toujours), leur paraît pouvoir, s'il le veut bien, les guérir ou les soulager. Quelquefois, il serait inhumain de leur refuser absolument sa sympathie et son avis; le simple bon sens, ne fût-ce que pour déconseiller des remèdes barbares et absurdes, un témoignage d'intérêt et de compassion, sont souvent utiles; et il y aurait de la dureté à repousser toujours leurs supplications.

Jésus a fait plus. Il le pouvait et le devait par la profondeur de ses tendres compassions, par la grandeur de sa force morale et par son union avec Dieu.

Ici, je m'arrête, et je demande : Y a-t-il quelqu'un dans cette enceinte qui songe à m'accuser de porter l'ombre d'une atteinte à la pleine, absolue, parfaite sincérité, à l'irréprochable loyauté de Jésus-Christ? Je lui infligerais, en le plaignant, le plus net de tous les démentis.

Je crois à la réalité de ces guérisons opérées par le Christ.

Il faisait éprouver, à ceux qui en avaient tant besoin, l'ascendant de son incomparable autorité morale, le charme pénétrant de sa charitable bonté. Il annonçait à des fanatiques désespérés ou à des pécheurs poursuivis par la terreur et le remords le pardon de leurs péchés; il relevait les âmes démoralisées; il renouvelait, dans les cœurs abattus, l'espérance et la vie, et, quand il avait fait à ces pauvres êtres un bien immense, il aimait, comme nous l'avons vu déjà,

à leur dire, non pas : *Je t'ai guéri!* mais : *Ta foi t'a sauvé!*

Du reste, il a parlé lui-même de démoniaques guéris, mais retombés, dont *le second état fut pire que le premier.*

Il ne prétend nullement être le seul à opérer des guérisons de ce genre : *Si c'est par Belzébuth que je chasse les démons, vos fils*, demande-t-il aux pharisiens, *par qui les chassent-ils?*

Il fait part de ses pouvoirs à ses disciples, mais ne leur permet pas de s'en exagérer l'importance, et, voulant maintenir toujours la prééminence absolue de l'élément directement, purement moral et religieux, il s'écrie, après avoir parlé des guérisons qui leur seront dues : *Réjouissez-vous alors, mais réjouissez-vous bien plus de ce que vos noms sont inscrits dans le ciel,* c'est-à-dire de ce que vous appartenez au royaume

des cieux, à la religion nouvelle, au règne céleste du bien et du vrai.

Quand on lui parla de ce schismatique qui chassait les démons en son nom sans vouloir se joindre à lui, vous vous rappelez qu'il exigea qu'on respectât la liberté de cet homme; il ne contesta nullement ses intentions ni même son pouvoir : *Ne l'en empêchez pas, car quiconque n'est pas contre nous est pour nous.*

Enfin, ce qui est plus décisif encore, il admet dans mon texte qu'on peut avoir fait bien des miracles en son nom, prophétisé en son nom, chassé des démons en son nom, et n'être *qu'un ouvrier d'iniquité qu'il n'a jamais connu.*

N'est-ce pas assez de preuves accumulées pour démontrer qu'un miracle à ses yeux ne garantit ni la sainteté ni l'autorité de celui qui le fait, et, par

conséquent, n'a aucun rapport nécessaire avec la vérité ou la fausseté d'une doctrine?

On insiste. On rappelle qu'il a mélancoliquement blâmé Bethsaïda et Chorazin, les villages riverains du lac, de n'avoir pas cru à ses actes de puissance. Eh! sans doute! mais ce n'est pas seulement des miracles matériels qu'il s'agit alors; c'est autant et bien plus de sa puissance sur les consciences, les esprits et les cœurs.

On rappelle que, dans la synagogue de Nazareth, il s'applique les images sublimes d'Esaïe sur le retour des exilés de Babylone. Il est vrai; mais n'est-il pas évident que là, c'est avant tout, d'images et d'idées morales qu'il s'agit; c'est de la liberté, surtout, qu'il est parlé; de l'affranchissement d'une multitude asservie, de l'élargissement des captifs, et de ce chemin glorieux du

retour des bannis, chemin qui leur paraît si beau que le désert le plus aride fleurit à leurs yeux, qu'on n'y rencontre ni obstacles ni bêtes féroces et que, pour rentrer dans la patrie, les boiteux courent, les aveugles voient, les insensés mêmes ne sauraient s'égarer. A plus forte raison, veut dire Jésus, tous ces splendides emblèmes de délivrance et d'allégresse peuvent et doivent s'appliquer à la bonne nouvelle du salut, à la réconciliation des hommes avec leur Père.

On rappelle enfin que Jean-Baptiste, dans la prison de Machéronte, eut un jour de découragement et envoya deux de ses disciples à Jésus pour lui dire : *Es-tu* le Messie *qui devait venir* ou nous faut-il *en attendre un autre?* Alors, selon saint Matthieu, Jésus rappela les œuvres qu'il faisait, ses miracles et ses enseignements aux deux

messagers; selon saint Luc, il renouvela ses miracles en leur présence et leur dit : « *Allez et redites à Jean ce que vous voyez et ce que vous entendez : les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts ressuscitent*... est-ce assez? Il y manque le trait final et essentiel : *l'Evangile est annoncé aux pauvres... Heureux celui qui ne se scandalisera pas de moi!* Voilà le but, le fond, voilà ce que tout le reste représente en éclatants symboles; oui, la cécité morale se change en vue, et la surdité de l'âme en ouïe; ceux qui se traînaient en chancelant dans l'ornière fangeuse de ce monde sont debout et marchent; la lèpre du péché est lavée, les morts naissent à la véritable vie : *l'Evangile est annoncé aux pauvres!*

Le voilà bien, le plus grand, le plus

beau de tous les miracles, et ce n'est pas le plus facile. Ah ! loin d'être scandalisés par Jésus et sa parole, pardonnez au moindre de ses ministres de laisser échapper du fond de son âme le cri d'une pieuse jalousie. Il est vrai, Jésus annonçait l'Evangile aux pauvres et aux petits qui le suivaient en vastes multitudes, qui se pressaient partout sur ses pas. Et nous, les trop faibles continuateurs de son œuvre, nous parlons publiquement en son nom, semaine après semaine, année après année, à qui? aux heureux de la terre, aux riches ou au moins à ceux qui vivent dans l'aisance. Mais le pauvre, le vrai pauvre, en sordides haillons, accablé par la misère, ne nous demande que l'aumône. En vain nous voulons lui offrir les consolations, les préceptes du Maître, ses promesses et sa force. Il ne nous écoute pas, il fuit les temples. De ville en

ville, de contrée en contrée, d'Eglise en Eglise, chez les catholiques et les protestants, je l'ai observé partout. *Annoncer l'Evangile aux pauvres*, obtenir d'en être écouté, réussir à leur être utile, voilà le miracle à faire, le miracle nécessaire de nos jours. Honneur à l'Eglise à venir qui saura accomplir ce miracle! Devant celui-là tous ceux de la Salette et de Lourdes, fussent-ils mille fois vrais, seraient moins que rien.

Il est vrai que ce prodige accompli, il en resterait un autre non moins urgent à opérer : guérir ceux qui ne sont pas pauvres de leur égoïsme.

Revenons à Jésus et résumons ce qui ressort pour nous de l'Evangile librement étudié. En premier lieu, selon cet Evangile, Jésus a fait ce que dans la langue de son temps et de son pays on appelait des actes de puissance, des miracles, des signes et des prodiges ; il a souvent guéri

des malades par l'action directe et personnelle qu'il exerça sur eux.

En second lieu, il a pu se mêler, il s'est introduit en effet dans certains récits de ses miracles des traits légendaires. Par exemple je crois qu'il a rendu la santé de l'esprit à des malheureux qui se disaient possédés, mais je ne crois pas qu'il ait partagé les soi-disant diables dont ils étaient infestés entre deux mille pourceaux, qui aussitôt se seraient précipités dans le lac de Galilée, étrange récit que nul n'a jamais réussi à expliquer d'une façon digne de l'Evangile et de Jésus.

En troisième lieu, je remarque ce fait caractéristique : les écrivains sacrés qui attribuent souvent des miracles de terreur et de châtiment aux prophètes juifs avant Jésus, et même après lui à ses propres apôtres (dans le livre des *Actes*, à plus d'une reprise) n'attribuent jamais

à Jésus que des actes de compassion; (la seule exception concernerait un arbre, un figuier; et encore est-il évident, après une comparaison facile, que ce prétendu miracle de rigueur, fort peu sévère assurément, est une parabole rapportée plus exactement comme telle par saint Luc.)

Mais bien loin de faire de ces œuvres de charité la démonstration, la garantie de sa religion, Jésus en appelait sans cesse à la preuve intérieure et morale, et quant à ses guérisons, il défendait strictement et continuellement à ceux qui en avaient été l'objet de les publier. S'il avait voulu en faire un moyen de propagande, il le leur eût commandé : mais il n'avait voulu qu'être charitable envers eux et il leur imposait le silence.

Il aimait à faire le bien sous toutes les formes et de toutes les manières, mais, disons toute la vérité, il n'aimait pas les

miracles ; il voulait que sa religion fût quelque chose de plus grand et de plus spirituel; il ne la mettait pas là. Aussi censura-t-il maintes fois et avec amertume *cette race incrédule*, *cette génération perverse et adultère* qui lui demandait des miracles. La croyance à des miracles était pour lui une forme inférieure, basse, grossière de la foi ; une forme qui pouvait exister indépendamment de la vérité, de la moralité, de la vertu. Les faiseurs de miracles pouvaient n'être à ses yeux que *des ouvriers d'iniquité, qu'il n'avait jamais connus*. Quant à leurs admirateurs, il leur disait, fatigué et indigné du caractère trop matériel de leur religion : *Si vous ne voyez point des signes et des miracles, vous ne croyez point !*

En conséquence, il n'y a pas de contre-sens plus direct, il n'y a pas de plus mesquine méprise que de donner les

miracles pour l'essentiel du christianisme. C'est se mettre en pleine contradiction avec la parole de Jésus et son exemple, avec son esprit et sa volonté expresse.

Que reste-t-il donc du miracle ? s'écrie sans doute une piété timorée, accoutumée à dormir d'un doux sommeil sur le vieil oreiller des conventions ecclésiastiques.

Et je réponds sans émoi : « Ce n'est plus, j'en conviens, le miracle du moyen âge ou de ses modernes représentants, le miracle devenu le centre et la preuve essentielle de la religion ; ce n'est plus la violation divine de l'ordre divin, l'argument capital de Dieu (et du diable contre lui, tant que Dieu le souffre). Mais c'est encore le miracle dans le sens primitif du mot, ce sont les merveilles de la bonté et de la volonté miséricor-

dieuses, de l'ascendant incomparable et de la charité de Jésus.

Je ne puis un instant préconiser devant vous la tendance orthodoxe, avide de miracles, qui en voit partout dans la religion, qui les multiplie à plaisir, qui croit rendre ainsi plus de gloire à Dieu, qui ne redoute que la simplicité, et semble se défier du vrai et du bien dès qu'elle les voit marcher seuls.

Je ne puis accepter davantage le rationalisme allemand d'il y a cinquante ans, corrigeant arbitrairement dans chaque récit tout ce qui passe l'ordinaire, faisant de la baleine de Jonas l'enseigne d'une hôtellerie, ou disant que Jésus avait marché non sur la mer, mais sur le bord de la mer. Misérables tours de force qui changent les effusions de l'enthousiasme pieux de l'Orient en énigmes puériles pour exercer la sagacité mesquine des savants de l'Allemagne

moderne ! Nous avons eu en France une école analogue, beaucoup trop vantée, qui voyait partout le soleil et le zodiaque, même en Jésus et ses apôtres; pauvres jeux d'esprit dont un peu de vraie science et une raillerie de bon aloi ont depuis longtemps fait justice.

Je ne puis non plus vous conseiller de ne lire l'Evangile qu'à condition d'en ôter, comme on sarcle de mauvaises herbes dans un jardin, toute circonstance, tout détail, toute allusion qui semble le moins du monde surnaturelle. Là, comme en toutes les histoires anciennes et même modernes, ce triage est chimérique et trop artificiel. Il reste toujours des faits, des détails sur lesquels il est impossible de se prononcer et où l'on ne peut que suspendre son jugement. Ne violentez pas le texte; n'effacez rien. Jouissez de tout ce qui est beau et profitez de tout ce

qui est bon; sans permettre à votre piété de se scandaliser du reste.

Ce qui importe, c'est de bien comprendre que l'essentiel de la religion est tout autre, et ici je n'hésite pas à répéter un mot qui n'a pas encore été dit assez souvent ni assez haut : Soyez chrétiens, et croyez aux miracles, si vous les trouvez réels et s'ils vous sont utiles. Soyez chrétiens, sans les miracles, s'ils portent le moindre obstacle, le plus léger ombrage à votre piété et à votre foi. Mais soyez chrétiens. Là est l'essentiel pour chacun de nous, pour la conscience individuelle, pour la famille, pour la patrie, pour l'humanité.

Et ne pensez pas, en me voyant vous presser de laisser de côté, de rejeter loin de vous les miracles s'ils vous arrêtent sur le chemin de la religion, que ce soit là de ma part un expédient trouvé après coup, une concession dangereuse, tar-

dive, qui rappelle les marins relevant leur navire en jetant par-dessus bord la cargaison ou en coupant le grand mât. Ce que je vous présente n'est nullement le christianisme réduit, tronqué, accommodé aux temps modernes. C'est le christianisme primitif; c'est le christianisme de Jésus, dégagé de ce qu'on y a indûment ajouté.

Personne n'a jamais proclamé si hautement que lui l'impuissance, la nullité des miracles, même des plus grands de tous, pour convaincre les esprits qui ne sont pas déjà convaincus. Il me reste une dernière parole de lui à vous citer sur ce sujet, plus étonnante peut-être et plus positive encore que toutes les précédentes. C'est le dernier mot, la conclusion solennelle d'une de ses paraboles les plus originales et les plus significatives; ce mot est placé par lui dans la bouche

d'Abraham, le père des croyants, le chef des bienheureux, d'Abraham représenté au sein de la gloire éternelle. C'est à lui que s'est adressé le mauvais riche, du fond de l'enfer où déjà il s'améliore et où il commence à sortir de son voluptueux égoïsme; il a supplié Abraham de ressusciter Lazare et de l'envoyer en notre monde pour qu'il avertisse les cinq frères du riche, afin qu'eux au moins ne vivent plus, comme il l'a fait, dans les délices, et qu'ils songent à autrui. Abraham s'y refuse et répond : *Ils ont Moïse et les prophètes* (c'est-à-dire les écrivains sacrés, la Bible); *qu'ils les écoutent!* Le riche insiste avec des supplications de plus en plus pathétiques : *Non, père Abraham; mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils s'amenderont.* Voilà précisément ce que nie Abraham, le représentant le plus élevé de la foi. Et c'est ici que Jésus

prononce le mot décisif; c'est ici qu'il va frapper le grand coup : *S'ils n'écoutent pas,* dit Abraham, *Moïse et les prophètes, ils ne seraient pas non plus persuadés quand même quelqu'un des morts ressusciterait.* Ils ne croiraient pas à sa résurrection; ils penseraient que cet homme n'est pas le même, ou que Lazare n'était pas réellement mort; ou, peut-être, ils n'en tiendraient aucun compte et ne penseraient rien.

En d'autres termes, il n'y a de miracles que pour ceux qui les croient. Et c'est Jésus qui l'enseigne ainsi, avec toute la solennité possible, en s'entourant de toutes les images sublimes et surnaturelles qui peuvent frapper le plus puissamment ses auditeurs.

Je conclus en disant de cette foi au miracle, qu'on veut rendre obligatoire, ce que j'ai dit tour à tour, de la dogma-

tique, du mysticisme, du pouvoir des clergés, de la tradition, de l'intolérance exclusive. Tout cela n'est pas la religion, tout cela n'est pas le christianisme, tout cela n'est qu'obstacles entassés sur le chemin des âmes, sur le seuil de la vérité.

Que reste-t-il donc, quand sont écartés les obstacles et les accessoires? Lorsqu'on a laissé derrière soi les dehors de l'édifice, il reste le sanctuaire, le vrai temple. Il reste cette religion positive de Jésus que j'espère exposer devant vous en une dernière prédication, et qu'il appelait le règne de Dieu. Il reste le grand, l'éternel miracle, il reste Dieu, le Dieu de Jésus-Christ, Dieu dans l'âme humaine, Dieu dans la conscience, Dieu agissant et parlant en tout cœur qui le cherche, en toute âme qui aspire à lui, en toute volonté éprise de sainteté et de perfection.

Tout le reste, mes frères, ce sont peut-être les religions : ceci c'est la religion. Tout le reste ce sont des formes, souvent bonnes et belles, sublimes et sacrées, mais qui ne sont que pour un temps. Jésus a dit des cieux et de la terre qu'ils passeront; ces formes passeront comme eux et longtemps avant eux. Mais ceci, c'est le fond immuable, éternel, sans cesse renaissant de lui-même; ce sont les enseignements impérissables de Jésus-Christ, dont il a eu raison de dire que même lorsque les cieux et la terre auront été reployés comme un vêtement usé, *ses paroles ne passeront point*.

TYP. DE CH. MEYRUEIS, 13, RUE CUJAS.— 6018.

LE RÈGNE DE DIEU S'APPROCHE

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS
13, RUE CUJAS. — 1873.

QUELLE ÉTAIT
LA
RELIGION DE JÉSUS?

—

SEPTIÈME ET DERNIER DISCOURS

PRONONCÉ LE 30 MARS 1873

DANS LA SALLE SAINT-ANDRÉ

PAR

ATH. COQUEREL FILS

—

LE RÈGNE DE DIEU S'APPROCHE

PARIS

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

—

1873

LE RÈGNE DE DIEU S'APPROCHE

> Alors Jésus commença à prêcher et à dire : « Amendez-vous, car le royaume des cieux s'est approché. »
>
> MATTH. IV, 17

Il arrive parfois qu'une vérité nous frappe, qu'un trait de lumière brille à nos yeux au moment où nous nous y attendons le moins, au milieu d'une conversation ou d'une lecture qui ne semblait devoir suggérer rien de semblable. Aussi importe-t-il beaucoup, pour ne pas rétrécir le champ de sa pensée, de lire ou d'écouter souvent des écrits ou des entretiens sur des sujets

très-différents de ceux au milieu desquels on vit.

Il y a quelques semaines est tombé sous mes yeux le rapport d'un savant célèbre sur une question très-spéciale, toute matérielle, aussi étrangère que possible à tout ce qui nous occupe dans ce lieu de culte, et sans aucune relation directe ou indirecte avec les idées religieuses, philosophiques ou morales. Il s'agissait de la navigation à vapeur et en particulier des moyens d'obtenir la plus grande vitesse avec la moindre dépense de combustible. A ce sujet un homme éminent auquel ses travaux et ses expériences ont donné dans cet ordre de recherches la plus haute autorité, annonçait qu'un progrès considérable a été réalisé depuis peu par la mise en œuvre de deux inventions de détail qui ne sont nouvelles ni l'une ni l'autre, dont l'une même remonte à plus de trente ans. Toutes deux

avaient été écartées d'abord comme impraticables, mais tout à coup et à la fois elles ont cessé de l'être, l'une venant en aide à l'autre; leur jour était arrivé. — « Une idée jugée inapplicable, disait-on à ce sujet, peut devoir la défaveur qui la frappe moins à son imperfection propre qu'à celle du milieu. » A cette observation aussi profonde que juste on ajoutait avec grande raison : « C'est là une vérité qui dépasse de beaucoup la sphère de la mécanique. »

Rien n'est plus juste, mes frères. L'humanité, sans qu'elle s'en doute peut-être, est en possession d'un trésor de vérités, d'une magnifique réserve d'inventions, de découvertes, ou matérielles ou intellectuelles et morales, dont elle n'a pas encore su tirer parti. Ce qui en retarde l'application, ce n'est ni leur fausseté prétendue ni leur imperfection propre, c'est celle des milieux

où elles se produisent ; et à mesure que cette infériorité des milieux diminue par la diffusion croissante des lumières, par les causes générales de progrès, le moment approche où ce qui paraissait une utopie, ce que de prétendus sages honnissaient comme une chimère ridicule, apparaît au grand jour comme une réalité incontestée et bienfaisante pour tous. Alors ce qui était d'abord l'affirmation, téméraire en apparence, de quelques esprits hasardeux, entre de plein droit, par le consentement général, dans le patrimoine universel et profite à tous.

Le plus précieux joyau de cette féconde réserve intellectuelle du genre humain, le plus riche filon de cette mine inépuisable, c'est le christianisme ; non pas celui des sectes officielles, des clergés ou des congrégations, des mystiques et des législateurs du dogme, mais le christia-

nisme véritable, primitif, celui de Jésus, jugé trop simple, trop libéral, trop rationnel, trop révolutionnaire quelquefois, par les Eglises et les gouvernements, par les rabbins du pharisaïsme juif, par les néoplatoniciens d'Ephèse ou d'Alexandrie, par les politiques envahisseurs et despotes de Rome, ou par leurs inconséquents et pauvres émules protestants. Ce qui a empêché jusqu'à nos jours ce large et vivant christianisme d'être accepté par l'humanité et de la régénérer, ce n'est nullement son insuffisance ou sa faiblesse ; c'est l'imperfection des milieux qu'il a traversés. Sans doute il n'a pas cessé de réagir contre cette imperfection, il a réalisé déjà bien des progrès ; mais jamais encore il n'a trouvé son application entière, fondamentale. Il est resté à l'état de force latente, lorsqu'en son nom et à sa place régnait plus que lui l'esprit judaïque ou

païen ou clérical. Peu à peu cependant et lentement il se fait son milieu ; son jour vient. Nous pouvons et nous devons tous travailler à en avancer l'avénement. C'est pourquoi je viens vous y exhorter au nom de Jésus, et dans son propre langage, en vous disant avec lui : *Amendez-vous ! le royaume des cieux s'est approché.*

Les mots parfaitement identiques de *royaume des cieux* ou de *règne de Dieu* étaient juifs et signifiaient le triomphe exclusif, la domination universelle que se promettait la race d'Abraham. Jésus les a faits chrétiens ; il agrandissait, en le spiritualisant, tout ce qu'il touchait. Des chimériques espérances de domination et de représailles que nourrissait un petit peuple écrasé par Rome, il a fait surgir une promesse de régénération, de félicité et de gloire pour tout être humain en tous lieux et en tous temps. Ici

comme toujours il se trouve que ceux qui espéraient en Dieu avaient tort non pas d'espérer, mais d'espérer trop peu, mais de limiter Dieu, mais de ne pas attendre de son amour des bienfaits assez larges pour être dignes de lui.

Chrétiens, ne tombons pas dans cette erreur, et terminons dignement cette suite de religieuses études en élevant nos saintes ambitions, nos espérances généreuses pour nous, pour les nôtres, pour tous les hommes, à la hauteur de notre Dieu.

I

Je remarque avant tout, au sujet de ce règne de Dieu que Jésus annonçait et travaillait à avancer, qu'il ne consiste pas simplement en la suppression des vices, des désordres, des hontes de l'humanité; ce n'est pas d'une œuvre négative qu'il s'agit; c'est une affirmation pleine et éclatante, c'est une force victorieuse, un épanouissement de vie.

Des esprits superficiels me contesteraient-ils le droit de parler ainsi? Représenteraient-ils notre foi comme un

diminutif du christianisme, comme plus critique et négative qu'effective et féconde ? Avons-nous fait ensemble, depuis que nous examinons ici quelle était la religion de Jésus, une œuvre de négation, de démolition ? Avons-nous éliminé quelqu'un des éléments constitutifs du christianisme véritable ? Et ce qui reste entre nos mains, n'est-ce rien ou n'est-ce tout au plus qu'une religion mutilée, sans vertu efficace et sans ampleur, sans chaleur et sans vie ? Sommes-nous réduits à je ne sais quel christianisme de négation ?

On le prétend. Rien n'est plus faux. Chacune de nos négations apparentes est en réalité une haute, une énergique affirmation.

Nous avons nié, j'en conviens, que dis-je ? j'en rends grâce et gloire à Dieu, cette détestable devise de toutes les intolérances, de tous les ultramontanismes

grands ou petits : *Hors de moi point de salut ;* mais nous ne l'avons niée que pour affirmer, de toute la puissance de notre foi chrétienne, la vaste et universelle fraternité de tous les hommes, l'abolition définitive du monopole en religion, la participation de tous à tous les droits. J'ai affirmé après Jésus qu'il est nécessaire d'admettre pleinement cette réelle et impérissable égalité pour être fils du Père céleste qui *fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et qui répand ses pluies sur les justes et sur les injustes.*

Nous avons nié en second lieu le droit divin de la tradition, mais c'était pour pouvoir proclamer les droits souverains de la vérité, sa fécondité éternelle, la liberté de l'esprit d'en haut *qui souffle où il veut,* la nature essentiellement progressive, essentiellement libérale du christianisme de Jésus.

Nous avons nié le sacerdoce, réprouvé l'esprit prêtre, dénoncé le cléricalisme dans tous les cultes, mais c'était pour placer en pleine lumière le caractère purement laïque de Jésus et de sa religion, ou, pour parler comme l'Evangile, la sacrificature universelle qui met toute âme humaine en rapport personnel, en contact direct avec Dieu, qui institue chacun de vous son propre prêtre et son propre pape, *Jésus nous ayant tous faits rois et sacrificateurs de Dieu son père.*

Nous avons condamné le mysticisme outré des bigots et des moines; nous avons nié que l'exaltation de l'imagination et des sens soit la vraie piété, mais c'est pour maintenir au christianisme sa vertu essentiellement pratique; c'est pour que Jésus demeure le modèle, non d'une sainteté artificielle et fausse dans les ermitages ou les cloîtres, mais

de la sainteté véritable dans la famille, dans la patrie, dans la société.

Nous avons nié la suprême importance qu'on essaye d'attribuer au dogmatisme et la réalité même de ces dogmes byzantins dont l'histoire a conservé l'extrait de naissance, qui ne leur fait pas toujours honneur, dont l'Eglise catholique ne s'est jamais affranchie et qu'on voudrait faire peser à toujours sur la foi des protestants; mais c'était conserver à la vérité cette fraîcheur et cette force vitale, cette force d'expansion que les grandes et larges doctrines perdent dans les *credo* des théologiens comme les fleurs perdent leurs couleurs, leurs grâces et leur vie même, desséchées et flétries dans l'herbier des botanistes. A la place du dogme officiel, laborieusement circonscrit, nous avons affirmé le sentiment chrétien, la foi chrétienne, la vie chrétienne dans toute la liberté de leurs al-

lures, dans la riche variété de leurs manifestations spontanées.

Nous avons nié enfin qu'il soit nécessaire de croire aux miracles pour être chrétien, parce que ce serait subordonner à une question de fait, d'histoire ou de science naturelle, la foi du cœur et la régénération morale; parce que nous avions besoin d'affirmer hautement l'importance incomparable, souveraine, unique, de ce qui constitue la religion, l'élan des âmes vers Dieu, de ce double et suprême miracle, Dieu dans l'univers, Dieu en nous, Dieu régnant au dedans de nous et autour de nous.

Le règne de Dieu! voilà bien ce que Jésus a voulu fonder, voilà le seul nom qu'il donnât à son œuvre. N'est-il pas étonnant, n'est-ce pas un fait étrange et significatif que ce nom, seul primitif, seul original, du christianisme, seul

enseigné et seul connu par le fondateur lui-même, soit tombé dans une désuétude si profonde et si générale qu'on ne l'entend à peu près nulle part et presque jamais dans son sens véritable? Ah! c'est que les politiques dévots, les moines et les clergés se sont peu souciés après tout que Dieu régnât ou non dans les consciences. Le règne qu'ils désiraient, pour lequel ils ont travaillé sans cesse, c'est le leur, celui de leurs congrégations ou de leurs coteries, de leur théologie ou de leur intérêt, de leurs préjugés invétérés ou de leurs implacables rancunes. Prenez-y garde, je vous en conjure et Dieu vous le commande! Prenez-y garde, âmes candides et droites qui, travaillées de besoins religieux ardents et sincères, risquez d'être les dupes des faux dévots. Prenez-y garde, c'est au nom de Jésus que Loyola brise l'individualité et dompte

la conscience; c'est au nom de Jésus qu'Escobar foule aux pieds la morale et la rend si subtile qu'après l'avoir lu, on perd la faculté de distinguer le bien du mal. Caïphe prétendait défendre Dieu en condamnant le Christ comme blasphémateur, Judas Iscariot plaidait la cause des pauvres et cependant l'un était un hypocrite, l'autre un voleur et un traître; tous deux ensemble livrèrent Jésus à la mort de la croix.

Les ennemis de la liberté des âmes, hypocrites ou oppresseurs, les casuistes, habiles à relâcher les liens du devoir, les champions du dogme, ardents à forger des chaînes pour la foi d'autrui, ne sont pas, quoi qu'ils disent, des amis de Jésus. Ils sont ses plus mortels adversaires, ses plus acharnés contradicteurs, les ennemis les plus aveugles et les plus emportés de son règne. Aussi, en notre temps, est-ce le premier, l'in-

dispensable moyen d'amener l'avénement du règne de Dieu que de lui faire place en balayant devant lui ces tyranniques et mesquins usurpateurs.

Voilà pourquoi nous avons dû, sans jamais cesser un seul instant d'affirmer le vrai, nous arrêter à faire bonne justice d'abus si dangereux.

II

Ce langage est-il trop sévère ? vous afflige-t-il ? Pensez-vous qu'il vaille mieux cesser de disputer l'Eglise et le monde aux mauvais chrétiens ? prétendez-vous que la religion ne doit s'occuper que du ciel et se désintéresser des choses de la terre ? fondez alors quelque autre religion plus mystique ou plus monacale, à la place de celle du Christ. Il vous a donné l'exemple de lutter, de lutter jusqu'à la mort contre les dévots

de son temps, et la croix où ils l'ont cloué demeure le double monument de sa victoire et de leur ineffaçable ignominie.

A l'exemple il a joint le précepte; il ne vous demande pas de faire régner Dieu dans le ciel, ce qui ne dépend pas de vous, mais sur la terre où vous êtes, mais sur vous-mêmes et sur ce qui vous environne. C'est ici-bas qu'il vous convie à fonder avec lui ce royaume des cieux, dont le nom a été si souvent mal compris. C'est ici-bas, c'est dès maintenant qu'il vous ordonne de prier sans cesse et par conséquent aussi de travailler (car il ne sépare point ces deux choses) pour que *le nom* du Père *soit sanctifié*, pour que *son règne vienne*, pour que *sa volonté soit faite sur la terre comme aux cieux*. Y a-t-il, oui ou non, ici-bas des désordres, des injustices, des abominations contraires à la volonté de Dieu?

y a-t-il, oui ou non, ici-bas des misères criantes à soulager, des souffrances du corps, des ignorances de l'esprit, des opprobres de l'âme, des haines dans les cœurs, des divisions entre hommes, entre peuples, entre classes, entre frères, qui sont incompatibles avec le règne de Dieu ? En triompher, voilà votre tâche. *Le champ c'est le monde*; cultiver, labourer, ensemencer, sarcler, moissonner ce champ, voilà le travail que Dieu vous impose. C'est pour cela que vous êtes au monde, c'est pour cela que vous êtes chrétiens.

Rien, je l'avoue et je le déplore, n'est moins généralement compris parmi nous. Chez un grand peuple voisin que le protestantisme a doté dès longtemps d'un vif sentiment des droits et des charges de l'initiative individuelle, on n'a guère de plus grand éloge à faire d'un être humain, que celui-ci : il avait la

passion de l'intérêt public, il était dévoué au bien de tous, et cela se dit d'un seul mot qui n'existe point dans notre langue et que rien n'y remplace exactement. C'est ce sentiment, non pas limité aux choses temporelles, mais embrassant tout entière la destinée présente et future de nos frères, c'est ce zèle pur, hardi, inventif, persévérant, infatigable que Jésus nous demande. C'est le sentiment d'une responsabilité personnelle et directe envers tous ceux qui souffrent, qui ignorent, qui sont opprimés; c'est ce dévouement de chacun à tous et à Dieu que Jésus veut éveiller en vous. A ceux qui se dépensent et s'épuisent en combinaisons personnelles, en soucis intéressés, en ambitions et en vanités sans grandeur, il répète : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et toutes choses vous seront données en outre.*

La justice, la sainteté de l'ordre divin, voilà le but sublime auquel il vous prescrit d'aspirer. Ah ! que nous sommes loin, mes frères, de nous consacrer tout entiers à cette justice, loin de la désirer, loin de l'aimer, loin même de la comprendre, d'en faire notre idéal ! L'idéal ! trop souvent, nous n'en poursuivons aucun. Il n'est pas bon, il n'est pas sain, il est funeste pour l'homme, pour un peuple, pour la société, pour le monde, de vivre sans idéal, au jour le jour et terre à terre. Les hommes qui vivent ainsi se divisent d'eux-mêmes en trois bandes également dangereuses : d'abord les hommes de plaisir, bientôt châtiés et dévorés par l'ennui vengeur, menacés, envahis par l'abrutissement et dont l'égoïsme aux abois sacrifierait la famille, la patrie, le genre humain à un besoin immodéré, implacable de distractions et de jouissances; puis, les hommes d'ambition

qui veulent à tout prix dominer, qui voient dans les faibles un troupeau à exploiter, et dans les forts, quels qu'ils soient, des puissances à qui il faut se vendre d'abord pour s'en servir ensuite; enfin, les hommes d'avarice ou de cupidité, et ce sont à mes yeux les plus mauvais, âpres à la curée, insatiables de rapine, pour lesquels il n'existe sous le ciel et sur terre qu'une seule réalité, leur propre intérêt, et qui deviennent avec le temps aussi durs quant à la conscience, aussi froids quant au cœur, aussi secs et aussi lourds quant à l'âme que leurs métaux adorés. L'idéal véritable de ces gens-là, c'est de s'enrichir assez copieusement et assez vite pour joindre bientôt à leurs vices particuliers les vices des autres, pour les acheter, pour dépasser quand il leur plaira tous les triomphes cruels des oppresseurs ou toutes les turpitudes des débauchés; en sorte qu'ils

finissent par devenir complets dans l'égoïsme et le mal, surtout s'ils s'avisent de couvrir leur corruption du manteau transparent de la dévotion; et, certes, on ne s'en fait pas faute de nos jours parmi eux.

Ne vous récriez pas contre ces trois tableaux, ne les taxez pas d'exagération. Il faut à l'homme un idéal, et cela est tellement vrai que s'il ne sait pas en choisir un digne de lui, son idéal se fait de lui-même, surgit par degré des bas-fonds de sa nature et se forme des trois éléments détestables que je viens de décrire, toujours les mêmes, quoique combinés et mêlés dans des proportions diverses. Jouir, gagner et dominer; les sens, le lucre et les lâches instincts de la tyrannie, voilà son idéal naturel et nécessaire, et cet idéal est, dans un temps donné, la perdition des âmes et des corps, des peuples et des races.

Sur cette pente si naturellement glissante et rapide, une seule force peut nous retenir, celle qui pousse en sens contraire, en haut, à la perfection, à Dieu. Au règne des passions, on ne peut opposer qu'un seul règne, ce règne de Dieu que Jésus a inauguré ici-bas.

Oui, quelque étrange que puisse paraître à quelques-uns d'entre vous un tel langage, quelque inaccoutumés que vous y puissiez être, j'ose vous dire en face, qui que vous soyez, comme mon Maître aux sujets des Hérode, aux ouailles des Caïphe, aux annexés des Tibère : *Amendez-vous, le règne de Dieu s'est approché.*

Jésus voyait, même en ce siècle effrayant de dégradation et de perversité, les campagnes, toutes blanches et prêtes à être moissonnées; il voyait un progrès immense tout prêt à s'accomplir; il annonçait l'aurore d'un nouveau soleil

de justice et de sainteté; il voulait faire sortir des catastrophes effroyables de sa patrie et des hontes de son temps une vie nouvelle. Je crois après lui, comme lui, en lui; et en conséquence, je viens vous redire à vous, habitants de cette vaste capitale dont on ne peut penser ni assez de mal à certains égards ni sous d'autres points de vue assez de bien : *Amendez-vous*. Je viens vous dire à vous, enfants de notre France bien-aimée, qui est à peine délivrée des plus effroyables périls et qui ne l'est pas encore des fléaux odieux de l'invasion ni des douleurs inexprimables du démembrement, mais qui aviez attiré sur vous ces horreurs par une longue et criminelle abdication de vos droits et en conséquence par l'abandon de vos devoirs, je viens vous redire : *Amendez-vous !* Je vous le dis à vous, fils de ce siècle étrange qui s'est ouvert entre la

plus grande des révolutions et les conquêtes les plus prestigieuses, ce siècle dont nous voyons approcher la mystérieuse fin au bruit des trônes qui s'écroulent et des armements démesurement accrus de tous les peuples; je vous dis à tous : *Amendez-vous ! le royaume des cieux s'est approché.* Vous avez besoin d'un idéal, ne fût-ce que pour vous sauver, ne fût-ce que pour durer, pour vivre; et cet idéal vous le chercherez en vain partout ailleurs qu'en Dieu et en son règne.

Ne répondez pas que c'est trop exiger, qu'un idéal pareil vous dépasse trop, que vous n'y pouvez rien; je prétends vous convaincre du contraire.

Vous pouvez, vous devez avant tout faire régner Dieu chacun dans sa demeure, chacun dans sa famille. On disait au moyen âge de je ne sais quelle maison ou souveraine ou de haute no-

blesse ce qui semblait alors un éloge amplement suffisant et des plus fiers : « que tous les fils y étaient sans peur et toutes les filles sans reproche. » Je n'ignore nullement que cet éloge paraîtrait encore très-suffisant à l'ambition de bien des pères et même de bien des mères qui n'osent prétendre à rien de plus excellent pour leurs enfants. Je descends plus bas, je reconnais qu'il en est qui, pour leurs fils, se contenteraient à moins. Eh bien ! cet éloge dit trop peu. Où Dieu règne, ce n'est pas assez que tous les hommes soient braves : il les veut purs, eux aussi. Ne sentez-vous pas ce qu'aurait de menteur, d'impudemment aristocratique une telle morale ? Il se peut qu'il y ait eu jadis, il y a longtemps, je ne sais où, des aristocraties dont toutes les filles étaient pures tandis que leurs frères se croyaient dispensés de prétendre à la même vertu. Mais alors ils

cherchaient des complices, eux nobles, parmi les filles des vilains, et le désordre dont on les loue avec raison de n'avoir pas souillé les maisons de leurs égaux ils allaient le porter sans scrupule sous le toit des familles pauvres! Il est insensé, il est contradictoire de prétendre faire des lois et une morale qui excuse l'immoralité chez l'homme et qui ne la flétrit que chez la femme.

C'est là une partialité détestable, une moralité féodale, un reste des inégalités de l'ancien monde, plus ignoble que d'autres. Un maître dans les sciences politiques qui, du reste, s'est montré fort peu enclin à une sévérité excessive, Montesquieu a écrit qu'il est impossible qu'un Etat subsiste quand l'immoralité des femmes y devient générale; il y voyait « le dernier des malheurs et pour les Etats populaires, la certitude d'un changement dans leur

constitution. » Il avait raison, et ce qui lui avait démontré cette vérité, ce n'est pas la scrupuleuse conscience d'un vrai chrétien, c'est l'histoire, c'est l'impartiale observation des faits, des lois constantes et naturelles qui président aux événements de ce monde. La question est pour tous d'un intérêt suprême. Enseignez donc à vos fils que la vertu de leurs sœurs et, quand ils seront chefs de famille à leur tour, celle de leurs femmes, ne suffisent ni à Dieu, ni à la patrie, ni à leur véritable honneur à eux-mêmes. Eux aussi doivent aspirer à la pureté que le règne de Dieu exige.

Mais je ne me contente pas plus pour leurs sœurs que pour eux-mêmes de la vieille devise féodale. Que la pureté du cœur, des sentiments et de la vie soient irréprochables chez nos femmes et nos filles, ce n'est que l'élément le plus in-

dispensable de la dignité qui leur appartient. Je leur demande cela et beaucoup plus. Que pour elles Dieu règne ! Dieu, et non le confesseur, ou le directeur, ou l'esprit de secte, ou le fanatisme, Dieu, le Dieu de la pensée et de la volonté ! Je prétends qu'elles aussi, de la manière qui convient à leur sexe et non en contrefaisant maladroitement ce qui ne sied qu'au nôtre, je prétends qu'elles aussi soient braves. Qu'elles soient braves, afin de donner, s'il le faut, à leurs maris, à leurs frères, peut-être à leurs pères même, ces nobles et beaux conseils d'abnégation, de désintéressement, d'héroïque immolation de soi, qui ne sont jamais plus efficaces que dans leur bouche. Qu'elles soient braves, pour résister inébranlablement aux mille séductions de la misère, ou du plaisir, ou de la vanité, et de l'amour s'il le faut. Je veux enfin qu'elles soient

braves, pour ne pas être dupes; qu'elles osent savoir, s'instruire, comprendre; qu'elles ne se laissent jamais dire que le soleil matériel seul brille également pour tous les yeux, mais que celui de l'esprit, celui de la liberté de penser luit pour les hommes seuls. Qu'elles soient capables de rendre leurs demeures et leur entretien attrayants par toutes les lumières, par l'ouverture de l'esprit, par la largeur des vues, par le culte de tout ce qui est généreux et grand. Je viens de condamner sans pitié les désordres de l'homme, mais je plains celui qui ne trouve à son foyer, catholique ou censé l'être, que l'entretien béat d'une bigote habilement endoctrinée, docile écho de quelque prêtre dont la voix résonne seule dans une tête vide; je plains l'époux d'une protestante s'il n'entend chaque jour chez lui que la phraséologie des sectaires, ce

patois de Canaan, dont la fadeur écœure, dont l'affectation révolte, dont l'intolérante sottise finirait par rendre la Bible même insupportable, et change la virile poésie des prophètes les plus sublimes en un jargon aussi ignare que déplaisant. Ne faites régner dans vos maisons ni morale de couvent ni morale de caserne ; votre patrie est en droit de l'exiger de vous. Vous pouvez ainsi et vous devez avancer le règne de Dieu dans la patrie.

C'est étrangement abuser en effet du grand cœur de Jésus-Christ, de son ardent amour pour tous les hommes, de son antagonisme contre le patriotisme exclusif et haineux de sa race, que de supprimer en son nom un des grands cercles concentriques où le devoir nous tient enfermés, et de se croire meilleur chrétien parce qu'on refuse à son pays les sacrifices qu'il a droit de réclamer.

Au fond, ce prétendu cosmopolitisme pédantesque et soi-disant chrétien n'est qu'un égoïsme à peine déguisé, égoïsme personnel, égoïsme de famille. Une mère se dit : Que d'autres mères souffrent si elles y consentent, que d'autres parents voient leurs fils mutilés et tués, j'aime trop le mien ; je préfère sa vie, sa santé, son bien-être à ses devoirs et aux miens envers notre pays. — Malheur à nous, mes frères, malheur à nous, si nous avions beaucoup de mères d'une conscience aussi facile et d'une âme aussi étroite ! Malheur mille fois, si leurs fils n'avaient pas le cœur mieux fait ! S'il en est ainsi, un peu plus tôt ou un peu plus tard, nous sommes perdus. Le sacrifice est la première loi chrétienne. Dieu nous le demande tour à tour par toutes les grandes voix de la conscience, de la famille, de l'Eglise, de la patrie, de l'humanité. Ce n'est pas

au profit de l'égoïsme de famille que Jésus a condamné l'égoïsme des peuples, c'est parce que l'un et l'autre font obstacle au règne de Dieu.

Enfin, vous pouvez, vous devez aimer les hommes et avancer le règne de Dieu dans l'humanité. C'est un mensonge infâme et digne d'exécration que pour leur bien il faille, sinon les haïr, au moins les mépriser. Il se peut que de grands guerriers et de grands diplomates, un César, un Richelieu (je ne veux pas citer de noms plus modernes), les aient jugés ainsi, et que, par là, sans scrupule ni pitié, ils les aient tenus, et tenus fortement. Mais ce n'a jamais été que pour les mener à leur perte. C'est ainsi qu'on a toujours préparé de loin les révolutions, qu'on a creusé la profonde ornière où tant de nations se sont embourbées, qu'on a rendu toujours plus rapide la pente qui

aboutit aux abîmes, et qu'on l'a rendue aussi plus glissante à force de sang versé. Les maîtres sans cœur, les conquérants sans entrailles, les dévots sans pitié, sont de tous les révolutionnaires les plus dangereux et les plus malfaisants. Aimer les hommes, les servir au lieu de se servir d'eux, aspirer non à les dompter par le plaisir, le luxe, le vice, la peur, pour les rendre esclaves, mais à les émanciper par l'éducation, par la science, par l'usage des saines et fortes libertés, pour les rendre capables de se gouverner eux-mêmes, voilà la mission des bons citoyens, des vrais politiques, des honnêtes gens de toute origine. Pour sauver l'humanité en péril, pour régénérer le monde, il faut aimer, il faut espérer et croire, il faut avoir un idéal et le placer haut. Non, ce ne sont pas des mots vides et trompeurs que foi et amour, liberté et pro-

grès. Cela seul est réel, cela seul est durable, cela seul édifie, réconcilie et régénère. Cela seul fait avancer le règne de Dieu.

En d'autres termes, pour faire régner Dieu autour de nous, dans nos familles, dans notre pays, dans l'humanité, ce qu'il faut surtout, c'est qu'il vive et règne en nous-mêmes. Ceci surtout vous le pouvez; ceci surtout vous le devez. Voilà la vérité essentielle qu'ignorent les systèmes socialistes, voilà la seule base sur laquelle la pyramide peut se tenir debout, voilà la maîtresse racine sans laquelle l'arbre ne peut vivre. *Amendez-vous,* dit Jésus, *car le règne de Dieu s'est approché;* mais, hélas! s'amender est précisément ce que les hommes ne veulent pas, et si ce règne ne s'approche pas ou ne s'ap-

proche que lentement, c'est parce qu'ils l'entravent.

Oui, ce qui le met en péril, c'est bien moins l'hostilité de ses adversaires, dont il a toujours su triompher, que la faiblesse, l'infidélité, l'opposition de ses propres champions. C'est vous, chrétiens, qui faites obstacle au règne de Dieu par vos vices, par votre égoïsme, par l'étroitesse de vos petites vues, par l'insuffisance de vos tièdes dévouements.

Il se rencontre souvent quelques vérités partielles dans tous ces systèmes de rénovation sociale qu'on nous propose les uns après les autres; et, de même, tout n'est pas faux dans les dogmes infiniment trop tranchés et compliqués que prétendent nous imposer les théologies officielles. Mais rien de tout cela n'est ni assez simple, ni assez grand pour devenir populaire et avan-

cer, dans les masses, le règne de Dieu. Comme rien n'approche de la grandeur de Dieu, rien n'approche de sa simplicité. Il est aussi bien l'unité suprême et absolue que la plus ample et l'infinie majesté. Son règne, c'est lui-même. Son règne est plus complet et plus profond que toutes les philosophies, plus vrai et plus divin que tous les dogmes.

C'est en ce sens que Jésus a dit : *Celui qui ne reçoit point, comme un enfant, le règne de Dieu, n'y entre point.* Voilà pourquoi tant de théologiens, trop pleins de leurs théories, et tant de hauts personnages ecclésiastiques, trop intéressés à se servir de la religion, se sont montrés et sont demeurés si peu chrétiens de cœur, et croyant ajouter aux défenses de la place, n'ont érigé que des obstacles sur la voie de leur Maître, des barricades et des re-

doutes qui n'ont servi qu'à ses ennemis et contre lui.

Oh ! si j'avais réussi, mes frères, aujourd'hui et dans toute cette série de libres et loyales méditations, à vous faire aimer et accepter dans sa simplicité primitive, dans son intime puissance ce règne de Dieu qui était la religion de Jésus..... si j'avais réussi à vous la montrer telle qu'il l'a voulue, en la dégageant de tout ce que la superstition et la théocratie y ont apporté et enchevêtré d'erreurs et d'abus..... si je pouvais seulement vous faire sentir que tout le reste, (formes intellectuelles, c'est-à-dire le dogme et le mystère; formes politiques, c'est-à-dire l'Eglise extérieure et le sacerdoce), n'est que l'écorce souvent morte et flétrie et non l'arbre vivant et sain, l'enveloppe et non le fruit; que toutes ces choses se modifient, s'usent, se transforment; que

seul, Dieu régnant en nous et autour de nous ne se dément point, que son règne ne peut, de jour en jour et d'année en année, de siècle en siècle, que s'étendre, s'approfondir, s'élever plus haut..... si je pouvais enfin vous faire reconnaître que, comme aux jours de Jésus, à travers des catastrophes et des ruines aussi affreuses que celles de son temps, *le règne de Dieu s'est rapproché* de nous; que, comme aux jours de Jésus, du sein des nuages chargés de tempêtes, s'élève une lumière plus pure..... si je pouvais vous rendre évident qu'un grand progrès est devenu tout à la fois nécessaire et possible, qu'il peut seul nous sauver d'hier, seul nous garantir demain, seul améliorer et embellir le jour où nous sommes..... si je pouvais vous faire partager ma conviction, que l'esprit humain, la conscience humaine détrompée de bien des

erreurs, dégoûtée de bien des servitudes, va se retourner avec une ferme espérance et une vive foi vers Jésus, vers sa religion ramenée à la pureté et à la hauteur de son principe, vers le règne de Dieu qui résume et développe toutes les saines lumières, toutes les sages libertés, tous les véritables progrès..... vous vous joindriez avec ardeur à ceux qui lui disaient jadis : *Maître, à qui irions-nous qu'à toi? tu as les paroles du temps présent et tu as celles du temps à venir.* Vous diriez ensuite avec eux, avec lui-même, avec les croyants de toute langue, de toute époque, de toute contrée; vous diriez à Dieu, et en comprenant votre propre prière beaucoup mieux que la plupart des hommes : *Père, ton règne vienne !*

Père, à ce règne nous nous vouons; à ce règne nous consacrons nos cœurs,

nos vies, tout le sang de nos veines. Daigne te servir de nous pour le réaliser; pardonne le peu que nous avons fait pour le hâter, et, s'il est possible de l'avancer ainsi, sacrifie-nous à lui. Mais, à tout prix, que dans nos maisons, notre patrie, notre Eglise, notre monde, la justice ait son jour, que la vérité triomphe, que la raison ait raison enfin; que l'amour rapproche et confonde tous les cœurs; que ta volonté qui est pour tous le relèvement, le progrès, la réconciliation, l'éternel salut, que *ta volonté* infiniment belle et sage *soit faite sur la terre* par tous et par nous-mêmes *comme elle l'est au ciel!*